



FESTIVAL
29.08 > 13.09

SEMAINE PRO. PRO WEEK 31.08 > 05.09
SEMAINES SCOLAIRES SCHOOL GROUPS 14.09 > 18.09
& 21.09 > 25.09

38th

FESTIVAL *International*
INTERNATIONAL *Festival*
DU PHOTOJOURNALISME *of Photojournalism*

Expositions

Exhibitions

www.visapourlimage.com
[#visapourlimage2026](https://twitter.com/visapourlimage2026)

Le mot du président

Une fête

Nous fêtons cette année le bicentenaire de l'invention de la photographie. Très vite, avec elle, le photojournalisme est né. La photo a rejoint l'écrit pour enrichir l'information. Il y a 38 ans, Visa pour l'Image a été créé par Jean-François Leroy avec la complicité de Roger Thérond, le légendaire patron de *Paris Match*. «Le poids des mots, le choc des photos», longtemps signature du magazine, est toujours aussi juste. «L'exposition des Quotidiens» (à la Chambre de commerce cette année) l'illustre bien. Photojournalisme et médias ont destins liés.

Le plus vieux journal français, *Le Figaro*, fête, lui aussi, son bicentenaire. Joli clin d'œil que ce double anniversaire. Il y a comme un symbole d'espoir à une telle résilience pour un média d'information à travers tant de périodes troublées et de révolutions technologiques. Tout aussi réconfortant de savoir que le *New York Times* n'a jamais eu autant d'abonnés. C'est pourquoi nous avons pensé inviter l'exposition anniversaire du *Figaro*, en en profitant pour vous ouvrir pour la première fois la magnifique Loge de Mer.

Visa pour l'Image - Perpignan («Visa») fête la photographie ET le journalisme. «Visa» fête le droit à l'information ET la liberté de l'information dans un monde où de moins en moins de pays en disposent. «Visa» fête le *fact-checking* par les rédactions parce que celui-ci est toujours plus nécessaire contre toutes les manipulations. Parce que vérifier n'a jamais été aussi difficile face à une intelligence artificielle encore insuffisamment contrôlée. «Visa» fête les photojournalistes, leur éthique, leur courage. «Visa» fête leurs droits à une juste rémunération et à la maîtrise de leur création. «Visa» fête la force et

la beauté de leur travail. «Visa-» fête le libre arbitre. Visa pour l'Image est une fête, une fête en toute conscience.

Vingt-sept expositions, six projections originales au Campo Santo, des rencontres avec les photojournalistes au Palais des Congrès et des signatures à la librairie du festival au Couvent des Minimes. Nous vous invitons à cette fête. Elle est gratuite grâce à l'engagement de nos partenaires publics et privés que nous remercions.

Nous vous souhaitons une bonne... expérience.

A celebration

This year we celebrate the 200th anniversary of the invention of photography. Its invention soon led to the advent of photojournalism, combining images and the written word to add depth to reporting. Thirty-eight years ago, Visa pour l'Image was created by Jean-François Leroy, with support from Roger Thérond, the legendary editor-in-chief of *Paris Match*. The magazine's tagline for many years - "The weight of words, the impact of photos" - is as valid as ever. As can be seen at the "International Daily Press" exhibition (at the Chambre de commerce this year). Photojournalism and the media share a common destiny.

It is also the 200th anniversary of the oldest French newspaper, *Le Figaro*. How fitting that these two anniversaries should coincide. The fact that a news outlet has been resilient enough to survive so many turbulent periods and technological revolutions is a symbol of hope. In the same way that it is heartening to know that *The New York Times* has never had so many subscribers. That is why we decided to

Message from the President

invite the *Figaro's* anniversary exhibition - and take advantage of this occasion to present an exhibition in the magnificent Loge de Mer for the first time.

Visa pour l'Image - Perpignan ("Visa") celebrates photography AND journalism. "Visa" celebrates the right to information AND freedom of information in a world where fewer and fewer countries enjoy these rights. "Visa" celebrates fact-checking by editorial teams because it is increasingly necessary to counter manipulation of all kinds. Because verifying facts has never been so difficult due to artificial intelligence that is still not sufficiently regulated. "Visa" celebrates photojournalists, their integrity and their courage. "Visa" celebrates their right to fair pay and their right to control their work. "Visa" celebrates the power and beauty of their work. "Visa" celebrates free will. Visa pour l'Image is a celebration, a fully conscious celebration.

Twenty-seven exhibitions, six original screenings at Campo Santo, discussions with photojournalists at the Palais des Congrès, and book signings at the festival bookshop in the Couvent des Minimes. Come and join the celebration! Thanks to the support of our public and private partners, it's free. Enjoy!

Pierre Conte

Président de l'Association Visa pour l'Image - Perpignan
President of the Association Visa pour l'Image - Perpignan

Éditorial

2026 a commencé sur une fausse photographie: le président vénézuélien Nicolás Maduro y apparaît entouré de deux marines, menottes aux poignets. Des médias respectables et des journalistes biberonnés aux réseaux sociaux, qu'ils finissent par considérer comme une source d'information, se sont laissés bernés.

Mais paradoxalement, la révolution de l'IA et ses conséquences sont peut-être la plus belle opportunité que le journalisme a de se sauver. Puisque ces modèles, pour être efficaces, doivent être nourris de données fiables, récentes, vérifiées, qui de mieux placés que les professionnels de l'information pour le faire?

Preuve en est: la rapidité à laquelle, depuis trois ans, ces géants ont voulu tisser des partenariats avec les grands noms de la presse internationale. L'histoire nous dira si ces accords, négociés et signés à la hâte par des médias pris à la gorge par des impératifs de solvabilité et des difficultés économiques, servaient leurs intérêts. Ou s'ils ont conclu un pacte avec le diable, avide de leurs données.

Les vraies photos de Maduro à New York, menottes aux poignets, existent. Elles ont été prises par des journalistes professionnels et diffusées par des médias obéissant à une rigueur et à des règles peut-être surannées, mais tellement importantes. Et précieuses. En témoigne le succès des offres numériques du *New York Times*, du *Monde*, du *Financial Times* et de tant d'autres.

Ces «vieux médias» partagent avec nous, «vieux festival», cette orthodoxie que nous continuons de défendre et de célébrer. Avec leur influence, leur légitimité, leur pouvoir, ils sont les derniers remparts contre les fossoyeurs du réel qui ne rêvent que d'une chose: les abattre ou s'en emparer pour faire fructifier

leurs discours – et surtout leurs affaires. Les fusions ou acquisitions médiatiques survenues cette année, ou encore les chasses aux sorcières déguisées en commissions d'enquête aux frais du contribuable pour faire avancer une idéologie liberticide, témoignent de ce phénomène.

Qu'ils soient politiques ou technologiques, ces puissants ont donc soit peur, soit au contraire besoin de nous. C'est pour cela que nous poursuivrons ici, à Perpignan, ce combat débuté il y a bientôt quarante ans. Et que nous espérons être rejoints et soutenus par tous ceux qui partagent encore notre vision. D'être droit, ou redressé, mais toujours debout. Et fidèle aux valeurs de la liberté et du journalisme.

2026 began with a fake photograph: it showed the Venezuelan President, Nicolás Maduro, wearing handcuffs, accompanied by two US marines. Respectable media outlets and journalists who have grown up using social media – which they have come to regard as a reliable source of information – were taken in by the photograph.

But paradoxically, the AI revolution and its consequences may help to save journalism. Because, to be effective, these systems depend on recent, verified, reliable information. And who better than media professionals to provide such information?

This explains why the tech giants have been so keen in the last three years to enter into partnerships with the big names in international media. Agreements were signed in haste by media outlets with their backs against the wall due to economic difficulties. History will tell if these agreements were in their interests, or if they have made a pact with the devil, eager to get his

Editorial

hands on their information.

The real photos of Maduro in New York, wearing handcuffs, do exist. They were taken by professional journalists and published by media outlets who rigorously follow rules that are perhaps a little old-fashioned, but are so important. And precious. The number of online subscriptions to *The New York Times*, *Le Monde*, *The Financial Times* and many others are testimony to this.

These 'old media outlets' share the same orthodox methods that we – as an 'old festival' – continue to defend and celebrate. Their influence, legitimacy and power are the last ramparts against the forces undermining reality, who have only one thing in mind: to destroy these media outlets or to acquire them so that they can promote their ideas – and especially their business interests. Evidence of this can be seen in the mergers and acquisitions of media outlets that have taken place this year, or in the witch hunts disguised as parliamentary committees paid for by the taxpayer to promote a repressive ideology.

Whether they come from politics or the technological sector, these powerful figures are either afraid of us, or they need us. That is why we will continue to defend our vision here, in Perpignan, as we have been doing for almost forty years. We hope that all those who continue to share our vision will join us and support us. It has not always been easy, but we are still standing... and still committed to the values of freedom and journalism.

Jean-François Leroy

20 avril 2026
April 20, 2026

Le devoir de regarder

Pendant plus de quarante ans, Jean-François Leroy a scruté des millions d'images venues du monde entier. Des images arrachées aux guerres, aux révolutions, aux catastrophes, mais aussi à la vie ordinaire, aux manifestations de solidarités face aux injustices. Nul autre, sans doute, n'en a vu autant que lui.

Co-fondateur du festival international du photojournalisme Visa pour l'Image - Perpignan, il a été l'un de témoins privilégiés des grandes mutations du photojournalisme, de l'âge de l'argentique à celui du flux numérique.

Dans ces conversations avec la journaliste et autrice Isabelle Fougère, il revient librement sur sa vie au plus près du photojournalisme : ses figures marquantes, ses engagements, ses doutes aussi. Il raconte les choix éditoriaux, les images que l'on montre et celles que l'on ne montre pas. Car regarder n'est jamais un geste neutre.

À l'heure où des milliards d'images sont produites chaque jour, où les réseaux sociaux et l'intelligence artificielle bouleversent notre rapport au réel, que reste-t-il du devoir de regarder ?

LE DEVOIR DE REGARDER

Histoires et réflexions sur
le photojournalisme

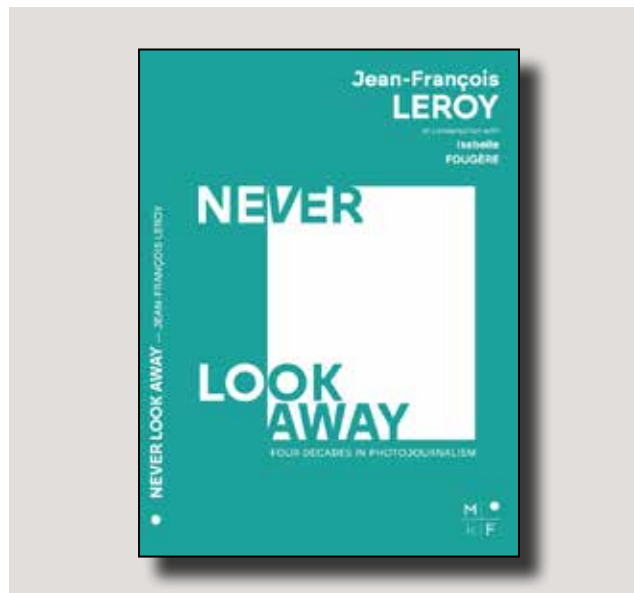
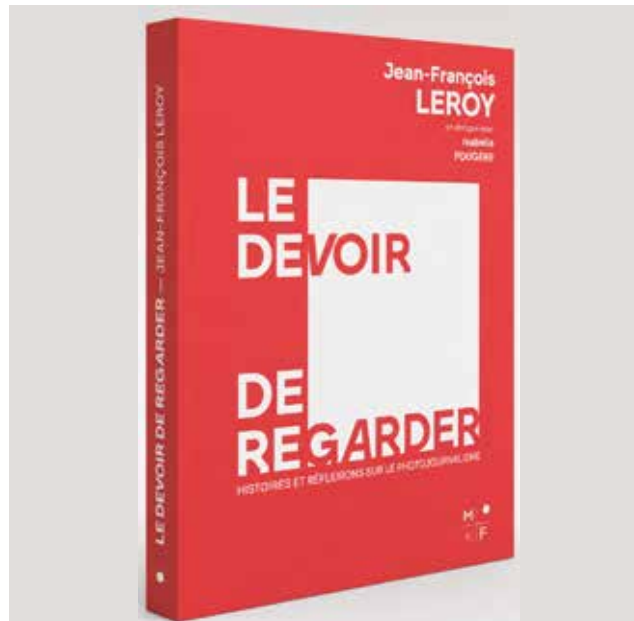
Jean-François Leroy
en dialogue avec Isabelle Fougère

En exclusivité à la librairie Cajélice / Perpignan
dès le 29 août 2026 (Couvent des Minimes)
En librairie dès octobre 2026

9782493458551
20€ / 14 X 20,5 cm
200 + 16 pages de photos

Ce livre est labellisé Bicentenaire de la Photographie par le ministère
de la Culture et s'inscrit dans la programmation officielle du Bicentenaire du 1^{er}
septembre 2026 au 30 septembre 2027

MkF éditions
www.editionsmkf.com



Never Look Away

For more than forty years, Jean-François Leroy has been poring over millions of pictures from across the entire world. Scenes of war, revolution and disaster, images of ordinary everyday life, of people opposing injustice and expressing solidarity.

There is no other person anywhere who has looked so closely at so many photos. As co-founder-director of the International Festival of Photojournalism Visa pour l'Image-Perpignan, he has been in the privileged position of directly experiencing all the changes in photojournalism, moving from the days of conventional photography, with negatives and prints, to instantaneous digital photography.

Jean-François Leroy's conversations with journalist and writer Isabelle Fougère are an opportunity for him to have a free-ranging discussion of his life in the heart of photojournalism, letting him cite the men and women who have been major figures in his life, and express his convictions and commitments—as well as his doubts. He describes his editorial approach, how he decides which pictures to show, and which not to show. As Jean-François Leroy makes clear, when looking, neutrality does not exist.

In our world now, billions of photos are taken every day. Social media and artificial intelligence have warped the relationship between humans and reality. We must not surrender our duty to the truth. We must never look away!

NEVER LOOK AWAY! A Memoir of Four Decades in Photojournalism

Jean-François Leroy
In conversation with Isabelle Fougère

Exclusive early release: August 29, 2026, Cajélice bookstore / Perpignan
(Couvent des Minimes)

Release date: October 2026

9782493458551
20€ / 14 X 20,5 cm
200 + 16 pages de photos

English language edition
Translated from the French by
Shan Benson, with Flynn Benson

The book is featured in the Bicentennial of Photography program of the French
Ministry of Culture (September 2026-September 2027)

MkF éditions
www.editionsmkf.com

Expositions

**du 29 août
au 13 septembre
tous les jours
10h à 20h
Entrée libre**

SEMAINES SCOLAIRES

**du 14 au 18 septembre et du 21 au 25 septembre,
les expositions restent ouvertes spécialement pour
les groupes scolaires**

(sur rendez-vous la semaine du 14 au 18)

CONTACT
scolaire@visapourlimage.com

**Pendant tout le mois de septembre,
venez visiter virtuellement
des expositions sur le site
de Visa pour l'Image**

Exhibitions

**August 29
to September 13
Every day
10am to 8pm
Free admission**

SCHOOL GROUPS

**From September 14 to 18 & 21 to 25,
the exhibitions remain open
for school groups**

(by appointment during the week September 14 to 18)

CONTACT
scolaire@visapourlimage.com

**Throughout September most of
the exhibitions can be viewed online
on the Visa pour l'Image website**

CASA XANXO

• Khames Alrefi

Lauréat 2026 du Visa d'or humanitaire du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) / Winner of the 2026 Humanitarian Visa d'or Award - International Committee of the Red Cross (ICRC)

Civils : les premières victimes / Civilians: The First Victims

COUVENT DES MINIMES

• Laurent Ballesta

Lauréat 2026 du Prix Écologie 360 – Reporters d'Espoirs / Winner of the 2026 Écologie 360 – Reporters of Hope Award

Loin du ciel / Far from the Sky

• Philémon Barbier

Hors Format pour/for *Le Monde* & *Le Figaro*

Lauréat 2026 du Visa d'or de la Ville de Perpignan Rémi Ochlik / Winner of the 2026 Ville de Perpignan Rémi Ochlik Visa d'or Award

Syrie : l'aube des cendres / Syria: The Dawn of Ashes

• Élise Blanchard

Afghanistan : les filles vendues pour survivre aux sécheresses / Afghanistan: The Girls Sold to Survive Drought

• Abdulmonam Eassa

pour/for *Le Monde*

Guerre au Soudan : une nation prise au piège / War in Sudan: A Nation Caught in a Trap

• Jérémy Lempin

L'école de la vie : liberté, égalité, invisibilité / The School of Life: Liberty, Equality, Invisibility

• Yoray Liberman

pour/for *Polka Magazine*

Journal de guerre / War Diary

• Gerd Ludwig

Pas de fin en vue : Tchernobyl, 40 ans plus tard / No End in Sight: Chernobyl 40 Years Later

• Étienne Montés

Quinze ans de photos et basta ! / Fifteen years of photojournalism, then stop!

• Jean-Luc Moreau Deleris

pour/for *Le Figaro Magazine*

Cambodge : d'une guerre à l'autre / Cambodia: From One War to the Next

• Mads Nissen

Politiken / Panos Pictures

Sangre Blanca : la géographie de la cocaïne /

Sangre Blanca - The Geography of Cocaine

• Marion Péhée

Lauréate 2025 de la Bourse Canon de la Femme Photojournaliste / Winner of the 2025 Canon Female Photojournalist Grant

Donbass, une génération marquée par la guerre / Donbass : A

Generation Scarred by War

• Hashem Shakeri

Exposition présentée par le quotidien *Le Monde* / Exhibition presented by *Le Monde*

Iran, le cycle de la guerre / Iran: The Cycle of War

• Robin Tutenges

Hors Format

Fano's Kingdom

• Michael Yamashita

L'Orient rencontre l'Occident : 40 ans de photographie en Chine / East Meets West — 40 Years Photographing China

• Mohammad Yassine

L'Orient-Le Jour

Liban : la guerre de trop / Lebanon: One War Too Many

ÉGLISE DES DOMINICAINS

• Raymond Depardon

Magnum Photos

Reporter / Photographe / Reporter/Photographer

• Jérôme Gence

pour/for *Le Figaro Magazine*

Les mariages virtuels au Japon / Virtual Marriages in Japan

• David Guttenfelder

The New York Times

The People of Minneapolis vs. ICE

HÔTEL PAMS

• Paolo Roversi

L'odeur de l'Inde / The Smell of India

CASERNE GALLIENI

• Tyler Hicks

The New York Times

Kostiantynivka, une ville dans la zone de mort / Kostiantynivka, a City in the Kill Zone

ANCIENNE UNIVERSITÉ

• Diego Ibarra Sánchez

pour/for *The New York Times*

La dernière guerre - Liban, 2015-2026 / The Last War, 2015-2026 – Lebanon

CHAPELLE DU TIERS-ORDRE

• Hervé Lequeux

Hans Lucas

Boza free : l'exil des mineurs guinéens / Boza Free: The Exile of Guinean Minors

MAISON DE LA CATALANITÉ

• Gaël Turine

Brisés par le kush / Broken by Kush

CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE

- CCI

• Presse Quotidienne Internationale / International Daily Press

• Bourse de la nouvelle photographie urbaine / Urban Newcomer Photographer's Grant (exposition invitée / Guest Exhibition)

LOGE DE MER

• Le Figaro: La culture de la liberté depuis 1826 / Le Figaro: Cultivating freedom since 1826 (exposition invitée / Guest Exhibition)

Khames Alrefi

Civils : Les premières victimes
Civilians: The First Victims



Khames Alrefi

Lauréat 2026
du **Visa d'or humanitaire**
du **Comité international de**
la Croix-Rouge (CICR)



CASA XANXO

8 rue de la Main de Fer
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
de 10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

À Gaza, un garçon observe au loin la fumée épaisse
qui s'élève d'un immeuble touché par un missile.
27 septembre 2025.

© Khames Alrefi

Lauréat 2026 du Visa d'or humanitaire du
Comité International de la Croix-Rouge (CICR)

#2

Dans une scène devenue quotidienne aux points de
distribution dans la bande de Gaza, une foule de femmes et
d'enfants se bouscule, tendant des récipients dans l'espoir
d'obtenir un repas.

24 août 2025.

© Khames Alrefi

Lauréat 2026 du Visa d'or humanitaire du
Comité international de la Croix-Rouge (CICR)

Civils : Les premières victimes

Dans toute guerre, les civils sont les premiers à payer le prix fort. À Gaza, ce prix se lit sur les visages des familles qui ont dû fuir, des enfants qui attendent les distributions de nourriture, des mères qui cherchent un abri, et des communautés qui tentent de survivre au milieu des bombardements, de la faim et des déplacements forcés.

Cette exposition présente le travail du photographe palestinien Khames Alrefi, qui documente le quotidien des habitants de Gaza qui vivent dans des conditions extrêmes. Ses photographies ne se concentrent pas seulement sur la destruction, mais aussi sur les êtres humains restés à l'intérieur de la bande de Gaza : les déplacés, les blessés, ceux qui ont faim, ceux qui sont en deuil et ceux qui continuent de s'accrocher à la vie malgré des pertes insoutenables.

Les images de Khames Alrefi révèlent la frontière fragile entre la survie et l'effondrement. Les civils n'y apparaissent pas comme de simples chiffres ou des victimes lointaines. Ce sont des personnes qui ont un nom, un foyer, des souvenirs, des peurs et une dignité. Les photographies montrent les conséquences de la guerre sur les gens ordinaires : des familles dormant dans des abris de fortune, des enfants grandissant au son incessant des explosions, des personnes à la recherche d'eau et de nourriture, et des communautés éprouvées par des déplacements répétés. L'exposition est aussi un témoignage direct. Khames Alrefi n'est pas un observateur extérieur de la guerre. Il a saisi ces images en vivant le même quotidien que les personnes qui y figurent. Cette proximité confère à son travail un sentiment d'urgence et une force émotionnelle. Elle transforme les photographies en preuves, en souvenirs, et appelle à regarder en face le coût civil de la guerre.

Civils : Les premières victimes est un témoignage visuel de la souffrance, de la résilience, de la dignité humaine, et invite le spectateur à prendre conscience d'une vérité simple et bouleversante : derrière chaque image de guerre se cache une vie civile interrompue, déracinée ou perdue.



Khames Alrefi

Civils : Les premières victimes
Civilians: The First Victims

Khames Alrefi

Winner of the 2026 **Humanitarian
Visa d'or Award - International
Committee of the Red Cross
(ICRC)**

Civilians: The First Victims

In every war, civilians are the first to pay the price. In Gaza, that price is visible in the faces of families forced from their homes, children waiting for food, mothers searching for safety, and communities trying to survive amid bombardment, hunger, and displacement.

"Civilians: The First Victims" presents the work of Palestinian photographer Khames Alrefi documenting the daily lives of people in Gaza living in extreme conditions. His photographs focus not only on destruction, but also on the human beings who remain inside Gaza: the displaced, the wounded, the hungry, the grieving, and those who continue to hold on to life despite unbearable loss.

Alrefi's images reveal the fragile line between survival and collapse. Civilians do not appear as numbers or distant victims, but as individuals with names, homes, memories, fears, and dignity. The photographs show the consequences of war on ordinary people: families sleeping in temporary shelters, children growing up with the constant sound of explosions, people searching for water and food, and communities carrying the weight of repeated displacement.

The exhibition is also a firsthand account. Alrefi is not an external observer of the war. He captured these images living through the same reality as the people in the photographs. This closeness gives the work its urgency and emotional force. It transforms the photographs into evidence, memory, and a call to look directly at the civilian cost of war.

Civilians: The First Victims is a visual record of suffering, resilience, and human dignity. It asks the viewer to consider a simple and devastating truth: behind every image of war, there is a civilian life interrupted, uprooted, or lost.



CASA XANXO

8 rue de la Main de Fer

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

[FREE ADMISSION](#)

CAPTIONS

#1

In Gaza City, a boy watches from a distance as thick smoke rises from a building hit by a missile.
September 27, 2025.

© Khames Alrefi

Winner of the 2026 Humanitarian Visa d'or Award - International Committee of the Red Cross (ICRC)

#2

In a scene that is repeated daily at distribution points in Gaza, a crowd of women and children push forward, raising their containers in the hope of receiving a meal.

August 24, 2025.

© Khames Alrefi

Winner of the 2026 Humanitarian Visa d'or Award - International Committee of the Red Cross (ICRC)

Laurent Ballesta

Loin du ciel
Far from the Sky



Laurent Ballesta

Lauréat 2026
du **Prix Écologie 360 – Reporters
d’Espoirs**

Loin du ciel

Dans les eaux glaciales de l’Antarctique, dans les mers troubles des Philippines ou dans les profondeurs du cap Corse, là où la lumière s’amenuise et où l’homme se fait rare, la nature persiste et s’invente des formes étonnantes.

Depuis plus de dix ans, Laurent Ballesta explore et illustre ces territoires extrêmes. Les risques sont certains et demandent de longues immersions, de lourdes conditions de sécurité, une volonté qui frôle l’entêtement, et un engagement physique qui use le corps. Ses images sont le fruit de ces expéditions, menées avec discipline, patience et passion.

Loin du ciel vous entraîne dans de vastes territoires méconnus : récifs profonds, montagnes sous-marines, paysages inaccessibles encore peu étudiés. Dans ces environnements contraints, des êtres vivants s’épanouissent et surtout se réinventent. La singularité est partout et ils font preuve d’adaptations improbables et harmonieuses à la fois.

Chaque photographie est ainsi un document autant qu’une révélation. Ces images témoignent d’un monde naturel invisible parce qu’il est tout simplement rare d’y aller le voir. Elles montrent aussi celles et ceux qui osent y aller, les plongeurs, et les moyens nécessaires qu’ils se donnent pour y accéder. Car derrière ces images, il y a des heures de décompression, des dispositifs techniques complexes, des protocoles scientifiques rigoureux – autant d’éléments qui rappellent que voir ces paysages est déjà, en soi, sinon une prouesse, du moins un privilège.

Au-delà de leur puissance esthétique, ces clichés racontent avant tout une quête : celle de comprendre. Comprendre le mystère de ces mondes engloutis, prendre conscience de leur virginité parfois, de leur vulnérabilité souvent, mais aussi accepter l’immensité de ce qui nous échappe encore. Comme le souligne Laurent Ballesta, il s’agit moins de montrer la beauté du monde sous-marin que de mieux mesurer l’étendue de nos ignorances.

Présentée dans le cadre de Visa pour l’Image, cette exposition rassemble une sélection de photographies issues de vingt-cinq années d’expéditions. Elle propose une immersion au cœur d’un monde réel mais rarement observé, où chaque image contribue à repousser les frontières du visible et à documenter l’inconnu. Et pourtant, comme Laurent aime le dire : **c’est un autre monde, mais c’est la même planète.**

LÉGENDES

#1

Raies diables de mer (*Mobula mobular*). La Paz, Mexique, -15 m
© Laurent Ballesta
Lauréat 2026 du Prix Écologie 360 –
Reporters d’Espoirs

#2

Requins gris de récif (*Carcharhinus amblyrhynchos*). Atoll de Fakarava, Polynésie française, -34 m
© Laurent Ballesta
Lauréat 2026 du Prix Écologie 360 –
Reporters d’Espoirs



COUVENT DES MINIMES

24 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
de 10h à 20h
ENTRÉE LIBRE



Laurent Ballesta

Loin du ciel
Far from the Sky

Laurent Ballesta

Winner of the 2026 *Écologie 360*
– *Reporters of Hope Award*

Far from the Sky

In the icy, clear waters of the Antarctic, in the murky seas of the Philippines, or in the depths of Cap Corse, where light fades and humans are scarce, nature persists and takes on astonishing forms.

For over ten years, Laurent Ballesta has been exploring and documenting these extreme environments. It is an activity that involves real risks, and requires extended periods underwater, stringent safety measures, determination bordering on obstinacy, and physical commitment that takes its toll on the body. His photographs are the fruit of these expeditions, carried out with discipline, patience and passion.

Far from the Sky takes us into vast, little-known territories: deep reefs, underwater mountains, inaccessible landscapes that have rarely been explored. In these harsh environments, creatures thrive and, above all, they reinvent themselves. Uniqueness is everywhere - creatures adapt in ways that are both improbable and harmonious.

Each photograph is both a document and a revelation. They are a testimony to a natural world that is invisible simply because it is very rare for anyone to go and see it. They also show the people who dare to go, the divers, and the resources that are needed to gain access to it. Because behind these photographs there are hours of decompression, complex technical equipment, rigorous scientific protocols – all of which remind us that seeing these landscapes is, in itself, if not a feat, then at least a privilege.

Beyond their aesthetic power, these photographs reflect, above all, the desire to understand. To understand the mystery of these hidden worlds, to realize that sometimes they have never been explored, that they are often vulnerable, and to accept just how much we still don't know. As Laurent Ballesta points out, it is less about showing the beauty of the underwater world than about grasping the extent of our ignorance.

Presented as part of Visa pour l'Image, this exhibition includes a selection of photographs from twenty-five years of expeditions. It takes us down into the heart of a real but rarely observed world, where each photograph helps to push back the limits of what is visible and document the unknown. As Laurent likes to say: **it's another world, but it's the same planet.**



COUVENT DES MINIMES

24 rue François Rabelais

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1

Giant devil rays (*Mobula mobular*) at a depth of 15 meters.
La Paz, Mexico.
© Laurent Ballesta
Winner of the 2026 *Écologie 360* –
Reporters of Hope Award

#2

Grey reef sharks (*Carcharhinus amblyrhynchos*) at a depth of 34 meters.
Fakarava Atoll, French Polynesia.
© Laurent Ballesta
Winner of the 2026 *Écologie 360* –
Reporters of Hope Award

Philémon Barbier

Syrie : l'aube des cendres
Syria: The Dawn of Ashes



Philémon Barbier

Hors Format pour *Le Monde & Le Figaro*

Lauréat 2026 du **Visa d'or
de la Ville de Perpignan**
Rémi Ochlik

Syrie L'aube des cendres

Des décennies de dictature en Syrie, treize années de guerre, et moins d'une semaine pour faire tomber le régime de Bachar Al-Assad. Le 8 décembre 2024, le groupe Hayat Tahrir Al-Cham (HTC) prend le pouvoir à Damas, et le destin de la Syrie se redessine. L'unification de toutes les communautés et des différents groupes armés représente le grand défi de ce nouveau gouvernement de transition, qui devra satisfaire les différentes parties, internes et externes, pour aboutir à une paix durable. Dans un pays fracturé et traumatisé, les blessures du passé resurgissent par éclats durant cette première année de transition.

En janvier 2025, alors que le régime est à peine tombé, la guerre entre les factions pro-turques de l'Armée nationale syrienne (ANS) et les Forces démocratiques syriennes (FDS) à dominante kurde continue de faire rage dans le nord du pays, notamment à l'aide de drones kamikazes et de voitures piégées. Alors que l'été avance, à la mi-juillet des affrontements éclatent entre des tribus bédouines et des factions armées druzes dans la province de Soueïda, dans le sud du pays. Les forces gouvernementales syriennes tentent d'intervenir pour mettre fin aux affrontements, mais l'armée israélienne les bombarde et frappe aussi le ministère de la Défense à Damas. Les combats causeront, selon l'ONU, la mort de plus de 1 700 personnes, dont de nombreuses exactions.

Après plusieurs mois d'une paix fragile dans le pays et l'échec des négociations entre le gouvernement de transition et les Forces démocratiques syriennes, une offensive sur les quartiers kurdes d'Alep est lancée par les forces gouvernementales, forçant le retrait des FDS. L'offensive se poursuit ensuite, obligeant les forces kurdes à se retirer de l'est du gouvernorat d'Alep, dont ils avaient pris le contrôle en décembre 2024, et des provinces d'Al-Tabqa, de Raqqa, de Deir ez-Zor et d'une partie de celle d'Hassaké avant qu'un accord soit finalement trouvé, signant la fin du rêve d'autonomie du Nord-Est syrien. Mais tandis que les nouvelles autorités s'installent dans la région et que la justice, lente, peine à se mettre en place, l'ombre de Daech plane toujours et exploite les blessures du passé pour tenter de rallier une partie de cette société.

Philémon Barbier

LÉGENDE

#1

Un enfant devant un mur criblé de balles dans le camp de déplacés internes du stade de Tabqa. Nord-est de la Syrie, 17 février 2025.
© Philémon Barbier / Hors Format
Lauréat 2026 du Visa d'or de la Ville de Perpignan
Rémi Ochlik

#2

Des combattants de l'armée syrienne revenant du quartier d'Achrafieh paradent sur un véhicule blindé dans les rues d'Alep. Syrie, 9 janvier 2026.
© Philémon Barbier / Hors Format pour *Le Figaro*
Lauréat 2026 du Visa d'or de la Ville de Perpignan
Rémi Ochlik



COUVENT DES MINIMES

24 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
de 10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

Philémon Barbier

Syrie: l'aube des cendres
Syria: The Dawn of Ashes



Philémon Barbier

Hors Format for *Le Monde* & *Le Figaro*

Winner of the 2026 **Ville de
Perpignan Rémi Ochlik Visa d'or
Award**

Syria The Dawn of Ashes

Decades of dictatorship in Syria, thirteen years of war, and less than a week to bring down Bashar al-Assad's regime. On December 8, 2024, Hayat Tahrir al-Sham (HTS) seized power in Damascus, redefining Syria's destiny. The main challenge facing this new transitional government would be to bring together the country's different communities and armed groups. They would need to satisfy the various internal and external parties in order to achieve lasting peace. But in a fractured and traumatized country, the wounds of the past resurfaced in flashes over the course of the first year of transition.

In January 2025, shortly after the regime's collapse, the war between the pro-Turkish factions of the Syrian National Army (SNA) and the predominantly Kurdish Syrian Democratic Forces (SDF) continued to rage in the north of the country, notably through the use of suicide drones and car bombs. In mid-July clashes broke out between Bedouin tribes and Druze armed factions in the province of Suwayda in the south of the country. The Syrian army tried to intervene to end these clashes, but they were then targeted by Israeli bombs as was the Ministry of Defense in Damascus. According to the UN, the fighting resulted in the deaths of more than 1,700 people, and numerous atrocities took place.

After several months of fragile peace in the country and the failure of negotiations between the transitional government and the Syrian Democratic Forces, government forces launched an offensive on the Kurdish neighborhoods of Aleppo, forcing the SDF to withdraw. The offensive continued, forcing the Kurdish forces to withdraw from the eastern part of the Aleppo Governorate—which they had taken control of in December 2024—and from the provinces of Al-Tabqa, Raqqqa, Deir ez-Zor, and part of Hasakah, before an agreement was finally reached, ending the dream of autonomy for northeastern Syria. While the new authorities begin to establish themselves in the region and the slow-moving justice system struggles to take shape, the shadow of ISIS still looms large, exploiting the wounds of the past to try to win over a part of the population.

Philémon Barbier



COUVENT DES MINIMES

24 rue François Rabelais

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1

A child stands in front of a bullet-riddled wall at the Tabqa Stadium camp for internally displaced persons.

Northeastern Syria, February 17, 2025.

© Philémon Barbier / Hors Format

Winner of the 2026 Ville de Perpignan Rémi Ochlik Visa d'or Award

#2

Syrian Army soldiers returning from the Achrafieh neighborhood ride through the streets of Aleppo on an armored vehicle.

Syria, January 9, 2026.

© Philémon Barbier / Hors Format for *Le Figaro*

Winner of the 2026 Ville de Perpignan Rémi Ochlik Visa d'or Award

Élise Blanchard

Afghanistan : Les fillettes vendues
pour survivre aux sécheresses
*Afghanistan: The Girls Sold
to Survive Drought*



Afghanistan Les fillettes vendues pour survivre aux sécheresses



COUVENT DES MINIMES

24 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
de 10h à 20h
[ENTRÉE LIBRE](#)

LÉGENDES

#1

Bulbul (14 ans) assise aux côtés de son père Mansour (35 ans) dans leur maison à Khushkian. Bulbul est enceinte de l'homme de 45 ans auquel son père l'a mariée.

Afghanistan, mars 2026.

© Elise Blanchard

#2

À Bala Murghab, un garçon surveille des moutons qui manquent déjà d'herbe à la saison des pluies. Trop pauvres pour acheter du fourrage, les habitants finissent par vendre leurs bêtes.

Afghanistan, mars 2026.

© Elise Blanchard

Dans la province de Badghis, sous-développée et ravagée par des décennies de guerre, un ennemi détruit la vie des fillettes plus encore que le régime taliban ne le fait déjà : les sécheresses, devenues plus fréquentes et sévères sous l'effet du dérèglement climatique.

Ici, 95% de la population dépend directement des cultures pluviales et de l'élevage pour sa subsistance et ses revenus. En 2018, la province a subi une sécheresse historique, et depuis 2021, les épisodes de sécheresse s'enchaînent, ruinant les récoltes de blé et affamant le bétail.

Ainsi, vendre ses fillettes en mariage est devenu une manière courante de rembourser les dettes et de nourrir le reste de la famille, grâce à des dots allant de quelques centaines à quelques milliers d'euros et versées en échéances réparties sur plusieurs années. Si le mariage de mineures et le système de dot existaient déjà en Afghanistan, les sécheresses rendent la pratique bien plus courante, et l'âge des fillettes de plus en plus bas.

Les chiffres en témoignent : à l'échelle nationale, l'UNICEF estime qu'environ 29% des jeunes Afghanes sont mariées avant l'âge de 18 ans. Dans la province de Badghis, ce taux s'élève à 48,2%.

Certaines fillettes sont déjà fiancées à l'âge de 1 mois. Elles seront officiellement mariées et partiront chez leurs belles-familles seulement quand ces dernières auront payé la dot dans son intégralité. En général, elles partent vers l'âge de 11 ou 12 ans, parfois plus jeunes. Contrairement à une idée répandue, leurs futurs maris ne sont pas toujours beaucoup plus âgés, et il s'agit parfois de mineurs comme elles.

On attend d'elles qu'elles fassent des enfants dès la puberté. Elles doivent également savoir tenir un foyer. N'étant souvent pas prêtes à le faire comme des adultes, les violences domestiques de la part de leur belle-famille sont courantes.

« En tant que mère, j'ai beaucoup pleuré, mais je savais que mon mari n'avait pas le choix », raconte Gul Bobo au sujet de ses filles de 2 et 5 ans, déjà fiancées. « Je m'attends à ce qu'elles soient battues, mais je ne peux rien y faire. Et à 14 ans, elles seront enceintes. » Sur le plan éducatif, la plupart de ces filles n'ont jamais eu accès à l'école, y compris primaire, en raison de manque d'infrastructures ou de pauvreté. Et même si les talibans rouvraient l'accès à l'enseignement secondaire pour les filles, ces fillettes ne pourraient pas en bénéficier, étant déjà mariées ou mamans à l'âge où elles devraient étudier.

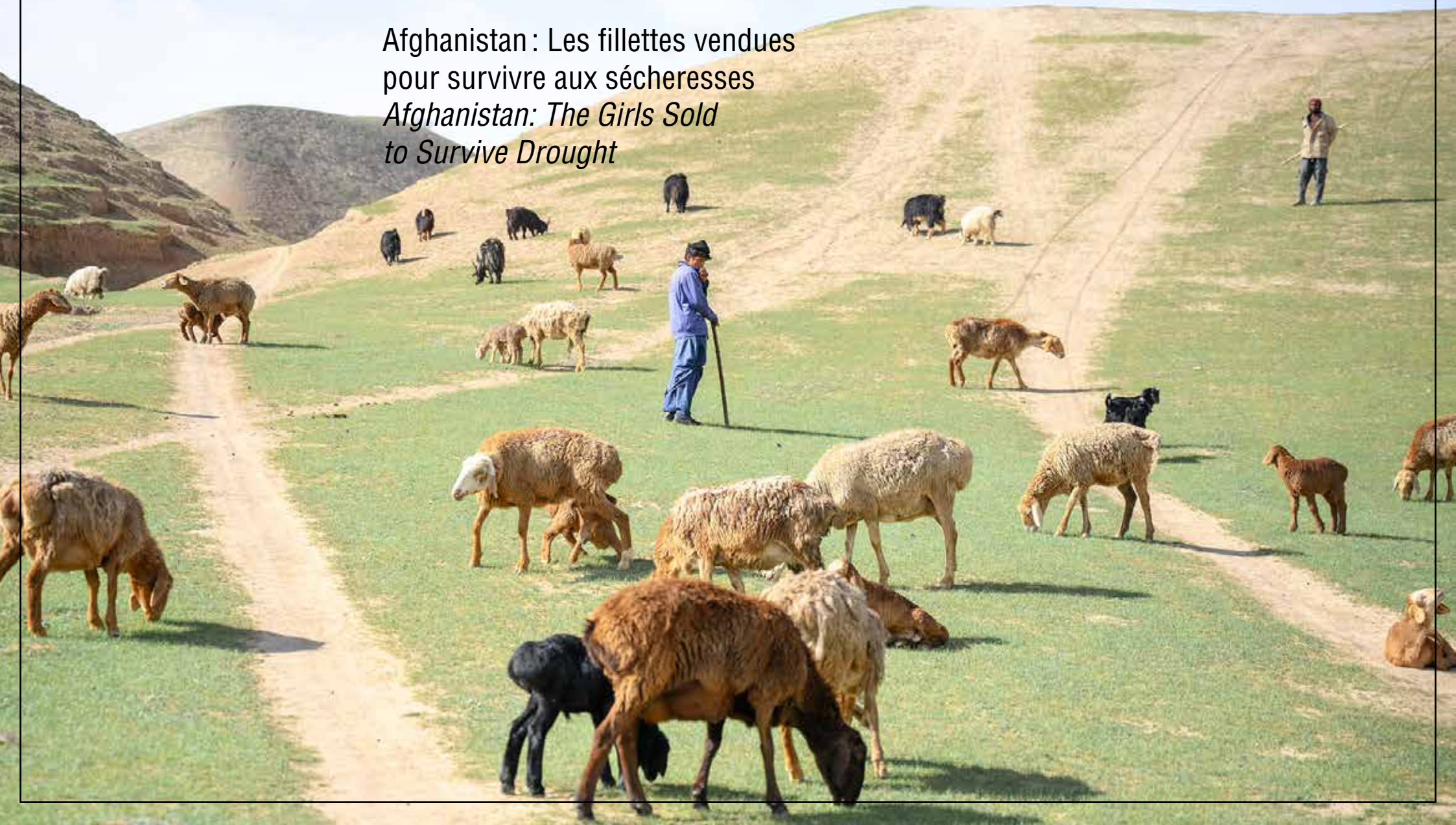
Élise Blanchard

NOTE : Les photographies présentées ont été réalisées en mars et avril 2026, sauf mention contraire.

Elles documentent le quotidien de familles dans les districts de Ghormach, Muqur, Qadis, Bala Murghab, Qala-e-Naw et Ab Kamari, ainsi que dans un camp de déplacés à Herat.

Élise Blanchard

Afghanistan : Les fillettes vendues
pour survivre aux sécheresses
*Afghanistan: The Girls Sold
to Survive Drought*



Elise Blanchard

Afghanistan The Girls Sold to Survive Drought

In Badghis Province—an underdeveloped region ravaged by decades of war—an enemy is destroying the lives of young girls even more than the Taliban regime: drought. Due to the impact of climate change, drought has become more frequent and more severe. 95% of the province's population depends directly on rain-fed agriculture and livestock for their livelihoods and income. In 2018, the province suffered an unprecedented drought, and since 2021, there have been a series of droughts where wheat crops have been destroyed and livestock have starved.

As a result, it has become common for parents to sell their girls into marriage to repay debts and feed the rest of the family. Dowries range from several hundred to several thousand euros paid in instalments over a number of years.

Though the marriage of minors and the dowry system already existed in Afghanistan, droughts have made them much more common, and the age of the girls involved is getting lower and lower.

The figures speak for themselves: nationally, UNICEF estimates that around 29% of Afghan girls are married before the age of 18. In Badghis Province, the percentage is 48.2%.

Some girls are already engaged when they are only 1 month old. They are only officially married and go to live with their in-laws when the latter have fully paid their dowry. In general, they leave when they are 11 or 12 years old, sometimes earlier. Contrary to a widespread idea, their future husbands are not always much older; they are also sometimes minors.

They are expected to start having children as soon as they reach puberty. They are also supposed to know how to run a household. As they are often not capable of doing this like an adult, domestic violence on the part of the in-laws is common.

“As a mother, I cried a lot, but I knew that my husband didn't have the choice,” says Gul Bobo, talking about her daughters, aged 2 and 5, who are already engaged. “They will probably be beaten, but there's nothing I can do. And when they're 14, they'll be pregnant.”

In terms of education, the majority of girls have never been to school, not even elementary, due to the lack of facilities or due to poverty. And even if the Taliban were to reopen secondary education to girls, these girls would not benefit from it; they were married or became mothers when they should have been at school.

Élise Blanchard



COUVENT DES MINIMES

24 rue François Rabelais

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

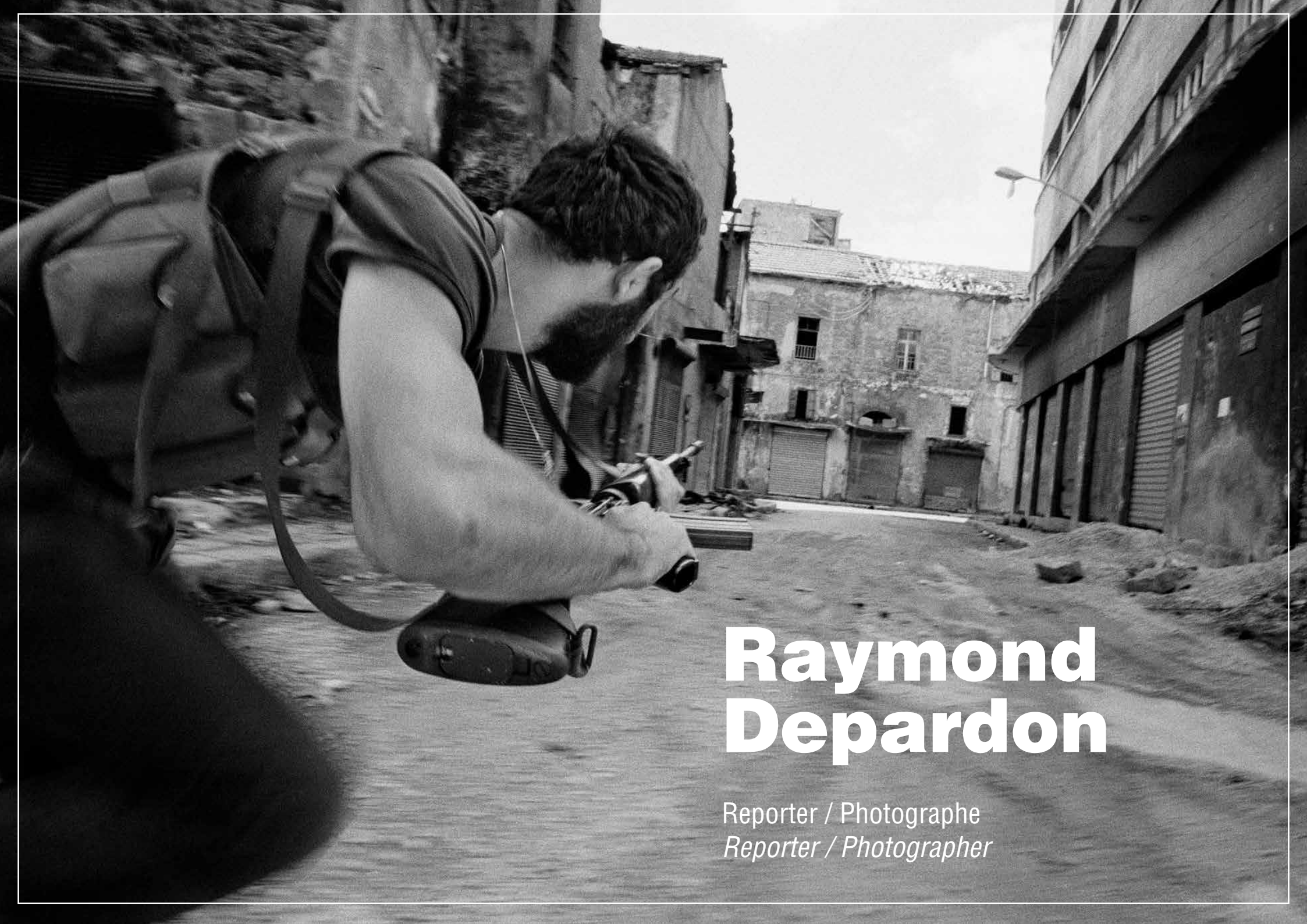
#1

Bulbul (14) sits next to her father Mansour (35) in their house. Bulbul is pregnant to the 45-year-old man that her father married her to.
Khushkian, March 2026.
© Elise Blanchard

#2

A boy watches over a herd of sheep. There is already a shortage of grass despite it being the rainy season. The inhabitants are too poor to buy fodder so they end up selling their animals.
Bala Murghab, March 2026.
© Elise Blanchard

NOTE: The photographs exhibited were taken in March and April 2026, unless otherwise stated. They document the daily lives of families in the districts of Ghormach, Muqur, Qadis, Bala Murghab, Qala-e-Naw and Ab Kamari, as well as in an IDP camp in Herat.



Raymond Depardon

Reporter / Photographe
Reporter / Photographer

Raymond Depardon

Magnum Photos

Reporter / Photographe

Raymond Depardon devient reporter très jeune. À Paris, à l'agence Dalmas, puis avec Gamma, qu'il cofonde en 1966, il apprend le métier dans les lieux où l'actualité se fabrique : conférences de presse, perron de l'Élysée, campagnes électorales, manifestations et terrains de conflits. En 1978, il quitte Gamma et rejoint Magnum. Avec des dizaines de reportages pour de multiples agences, il traverse ainsi une grande partie de l'histoire internationale et française de la seconde moitié du XX^e siècle.

Cette exposition réunit 84 photographies réalisées au Vietnam, au Chili, au Liban, en Afghanistan, à Auschwitz-Birkenau, à Berlin, aux États-Unis, aux Jeux olympiques de Tokyo, Mexico, Munich et Montréal, ainsi qu'au Tchad, au Rwanda, en Angola, au Soudan, et auprès de personnalités politiques françaises.

On y retrouve le reporter dans l'urgence : choisir sa place, anticiper un geste, accepter le danger, se faire admettre dans un lieu fermé. Mais ces images montrent aussi autre chose qu'une présence sur l'événement. Raymond Depardon compose, attend, cadre, laisse entrer dans l'image le réel et affirme son regard d'auteur.

Reporter / Photographe dit cette double position. Raymond Depardon ne renonce jamais à l'information, mais il affirme progressivement une manière de voir plus personnelle. Aux États-Unis, au contact du travail de Walker Evans, Paul Strand ou Robert Frank, il comprend que la photographie peut tenir par elle-même, au-delà de sa publication dans la presse. À New York, avec *Correspondance new-yorkaise*, il marche, photographie et écrit à la première personne.

De Tokyo à Munich, de Saïgon à Beyrouth, de Santiago à Berlin, Raymond Depardon suit les événements, mais il ne les réduit pas à leur actualité. Il cherche la bonne distance, celle qui permet de rester au plus près des faits tout en construisant une image durable. C'est cette tension qui traverse l'exposition : le travail d'un reporter, et déjà celui d'un photographe auteur.

Simon Depardon

Exposition réalisée grâce au soutien du *Figaro Magazine*

LÉGENDES

#1

Un phalangiste chrétien.
Guerre civile, 1978. Beyrouth, Liban.
© Raymond Depardon / Magnum Photos

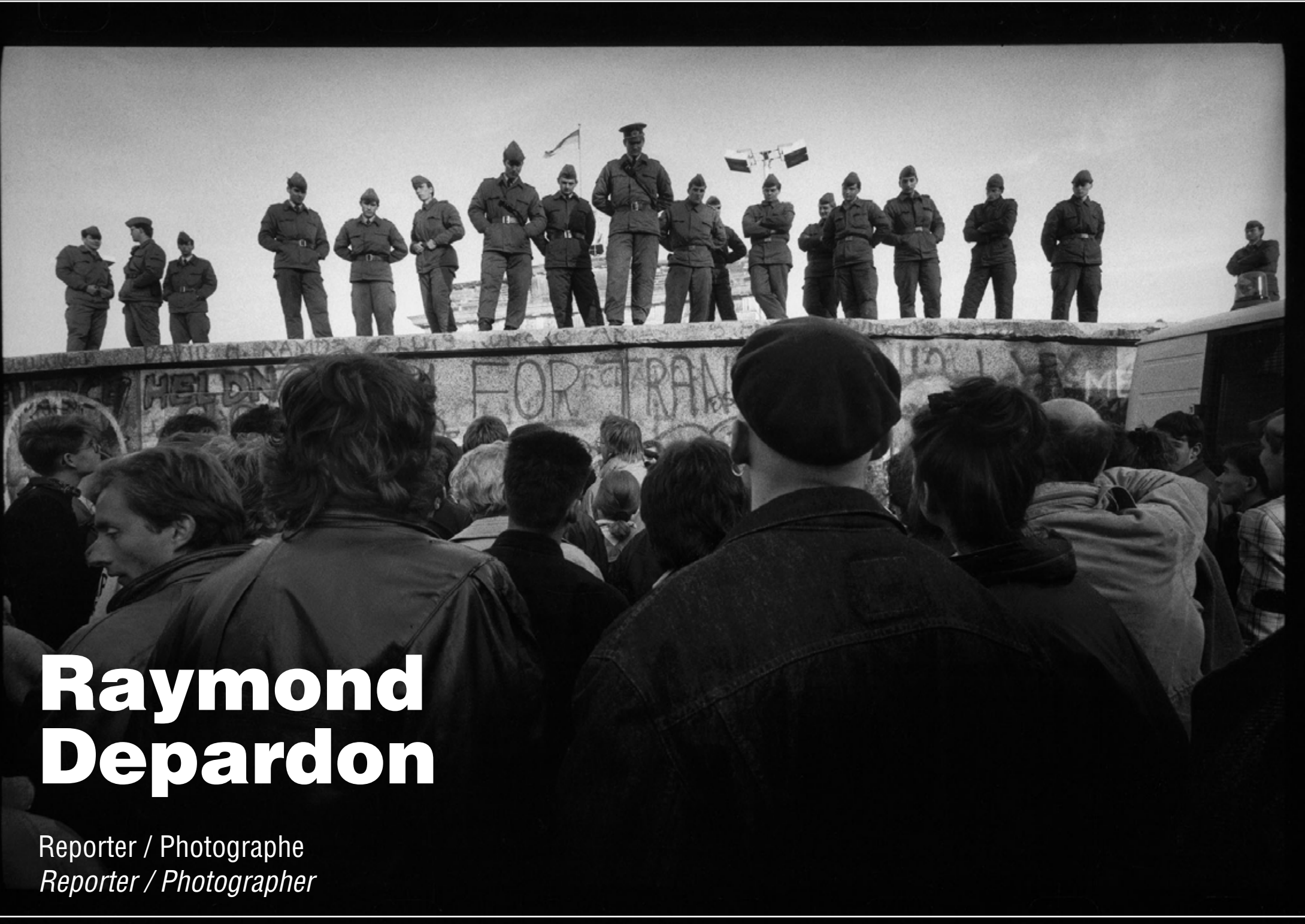
#2

Porte de Brandebourg, le matin du
11 novembre 1989.
Berlin-Ouest, Allemagne.
© Raymond Depardon / Magnum Photos



ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
10h à 20h
ENTRÉE LIBRE



Raymond Depardon

Reporter / Photographe
Reporter / Photographer

Raymond Depardon

Reporter / Photographer

Raymond Depardon was very young when he became a reporter. He learned the trade at the Dalmas agency, then with Gamma – which he co-founded in 1966 – covering the news at press conferences, on the steps of the Elysée Palace, during election campaigns, at demonstrations and in conflict zones. In 1978, he left Gamma to join Magnum. His dozens of assignments for different agencies meant he witnessed many of the major events around the world and in France during the second half of the 20th century.

This exhibition brings together 84 photographs. These include images from Vietnam, Chile, Lebanon, Afghanistan, Auschwitz-Birkenau, Berlin and the United States, the Olympic Games in Tokyo, Mexico City, Munich and Montreal, as well as Chad, Rwanda, Angola and Sudan. There are also a number of photographs of French politicians.

The photographs reflect the work of a reporter in the heat of the moment: choosing his position, anticipating a gesture, accepting danger, gaining access to a closed environment. But the images reveal more than just a presence at an event. Depardon composes, waits, frames the shot, lets reality enter the image and asserts his creative vision.

In *Reporter/Photographer* we can see both of these aspects. Depardon never turned his back on journalism, but he gradually developed a more personal way of viewing things. In the United States, through his exposure to the work of Walker Evans, Paul Strand, and Robert Frank, he came to understand that photography can stand on its own, beyond its publication in the press. For his series “*Correspondance New-Yorkaise*”, he walked around New York, he took photographs and he wrote in the first person.

From Tokyo to Munich, from Saigon to Beirut, from Santiago to Berlin, Raymond Depardon covered events but did not reduce them to their news value. He looked for the right distance so that he could create a lasting image while staying as close as possible to the facts. This is the tension that runs through the exhibition: the work of a reporter that is already also the work of a photographer-auteur.

Simon Depardon

With support from *Figaro Magazine*



ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1

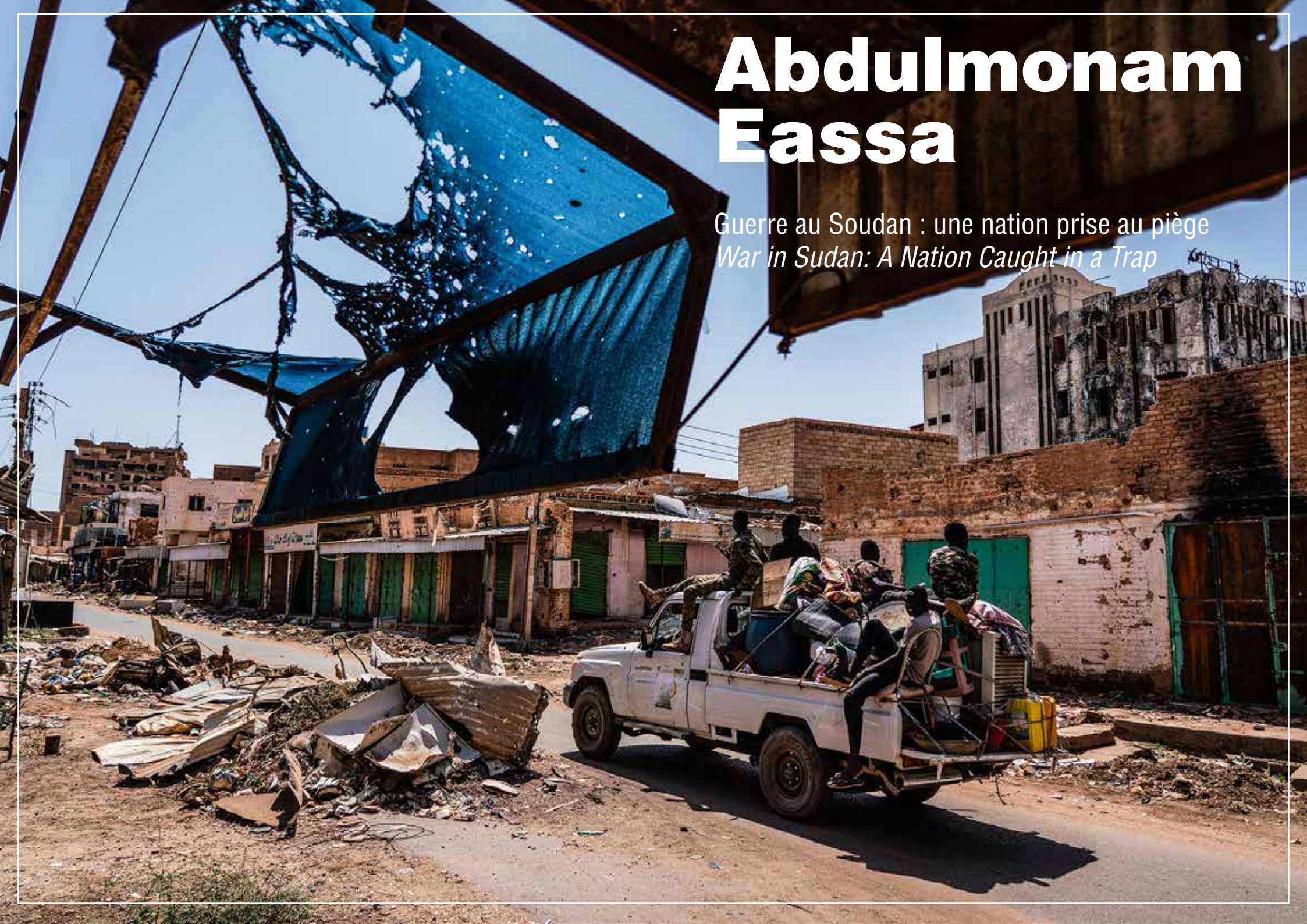
A Christian Falangist. Civil war, 1978.
Beirut, Lebanon.
© Raymond Depardon / Magnum Photos

#2

The Brandenburg Gate, on the morning of
November 11, 1989.
West Berlin, Germany.
© Raymond Depardon / Magnum Photos

Abdulmonam Eassa

Guerre au Soudan : une nation prise au piège
War in Sudan: A Nation Caught in a Trap



Abdulmonam Eassa

pour *Le Monde*

Guerre au Soudan : une nation prise au piège

Je suis arrivé au Soudan pour la première fois fin 2020, poussé par le désir de comprendre une révolution qui avait inspiré le monde. J'y ai trouvé un peuple en train de se lever pour reconquérir son avenir après des décennies de dictature, et un pays suspendu entre espoir et incertitude.

J'avais pris un appareil photo pour la première fois quelques années plus tôt afin de documenter la révolution de mon propre pays, la Syrie, avant que la violence qui l'a engloutie ne me pousse à l'exil. Dans les rues de Khartoum, au milieu des foules, j'ai ressenti le même espoir, le même courage, la même conviction qu'un peuple peut refaçonner son pays.

Durant l'année suivante, avec mon confrère Eliott Brachet, nous avons parcouru le Soudan, de Khartoum au Darfour, pour documenter une nation encore en mouvement. La révolution ne s'était pas arrêtée, elle avait simplement changé de forme. Au cours de la fragile transition démocratique amorcée à la chute d'Omar Al-Bachir, malgré l'instauration d'un gouvernement civil, le pouvoir restait accaparé par les militaires siégeant à la tête du Conseil de souveraineté. En octobre 2021, les deux généraux qui plongeront plus tard le pays dans la guerre se sont alors alliés pour chasser les civils du pouvoir. Le coup d'État, tant redouté, a été massivement rejeté par la population. Des manifestations pacifiques ont continué dans la capitale et à travers le pays.

Depuis avril 2023, le Soudan est plongé dans un conflit dévastateur entre l'armée et les Forces de soutien rapide (FSR). Fin 2024 et en 2025, nous avons pu y retourner deux fois pour le journal *Le Monde* afin de continuer à témoigner d'un pays qui se désagrège : villes bombardées, familles constamment déplacées et vie quotidienne réduite à une lutte pour la survie. L'élan de liberté des Soudanais s'est mué, au fil des années, en l'une des pires crises humanitaires au monde. La rivalité née de la conquête du pouvoir a anéanti les derniers espoirs démocratiques, laissant derrière elle ce que la guerre produit de pire : des millions de déplacés, des villes dévastées, et des générations entières au destin brisé.

Abdulmonam Eassa

LÉGENDES

#1

Un groupe de soldats soudanais traverse un marché endommagé à Omdourman, deuxième ville la plus peuplée du Soudan et théâtre de combats continus depuis le mois d'avril 2023.

25 octobre 2024.

© Abdulmonam Eassa pour *Le Monde*

#2

Malgré la signature d'accords de paix, la sécurité n'est toujours pas revenue dans la région soudanaise du Darfour. Dans le camp de Chedad, près de 700 familles ont tendu des tissus pour s'abriter.

Le 13 février 2021, dix jours après leur arrivée, ils n'avaient toujours reçu aucune aide.

© Abdulmonam Eassa pour *Le Monde*



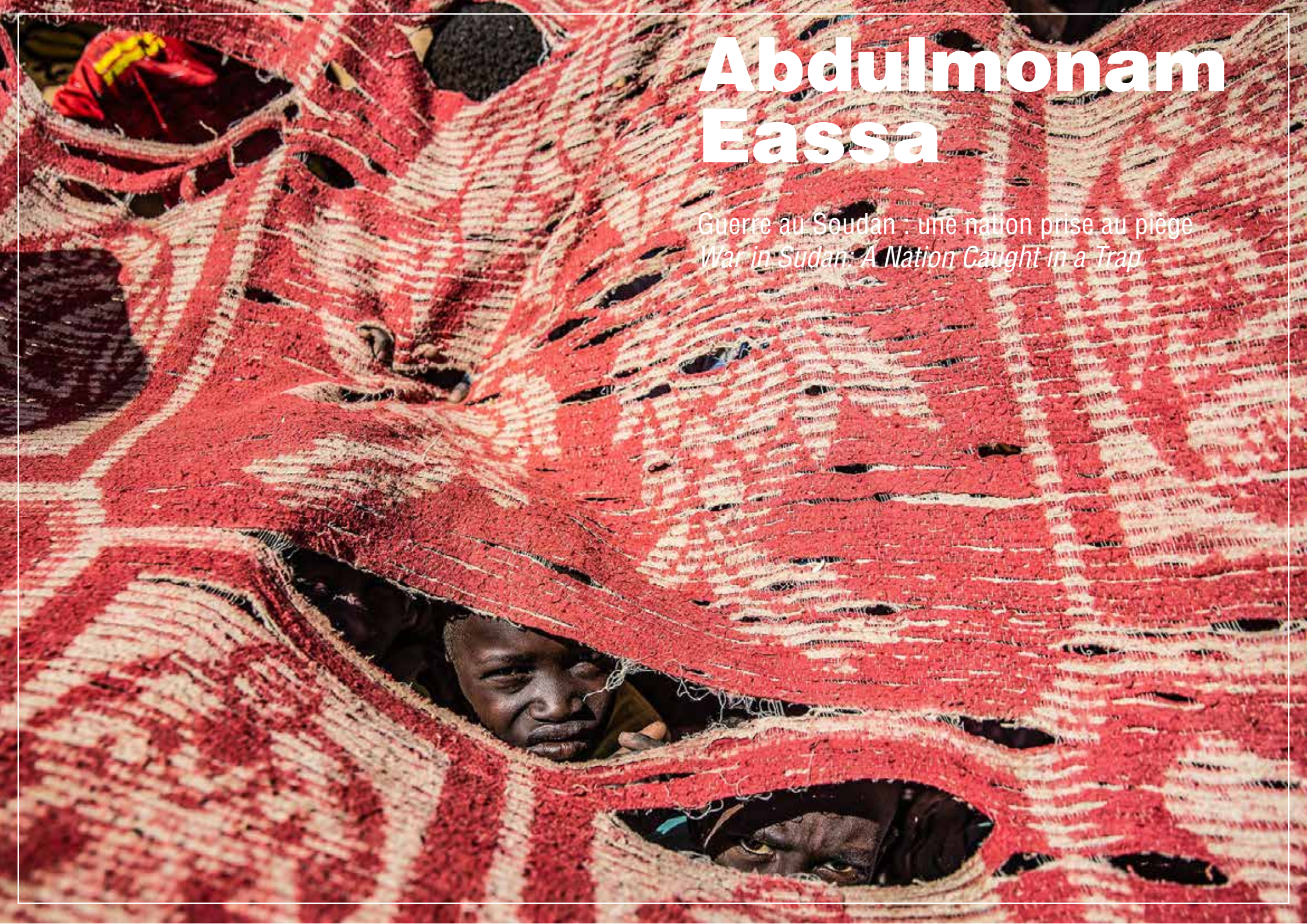
COUVENT DES MINIMES

24 rue François Rabelais

du samedi 29 août au dimanche 13 septembre

10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

A young boy with dark skin and a somber expression is looking through a hole in a thick, woven red and white striped cloth. The cloth is heavily damaged, with numerous tears and holes, suggesting it might be a barrier or a makeshift shelter. The background is dark and indistinct, focusing attention on the boy and the texture of the cloth.

Abdulmonam Eassa

Guerre au Soudan : une nation prise au piège
War in Sudan: A Nation Caught in a Trap

Abdulmonam Eassa

pour *Le Monde*

War in Sudan: A Nation Caught in a Trap

I went to Sudan for the first time in late 2020, eager to understand a revolution that had inspired the world. There I found a population regaining control of their future after decades of dictatorship, and a country suspended between hope and uncertainty.

I had picked up a camera for the first time a few years earlier to document the revolution taking place in my own country, Syria, before it was transformed by violence and I went into exile. In the streets of Khartoum, among the crowds, I felt the same hope, the same courage, and the same conviction that a people can reshape their country.

Over the following year, I travelled through Sudan, from Khartoum to Darfur, with my colleague Elliott Brachet, to document what was happening in the country. The revolution had not stopped; it had simply taken a different form. During the fragile democratic transition that had begun with the fall of Omar al-Bachir, despite the establishment of a civilian government, power remained in the hands of the military leaders at the head of the Sovereignty Council.

In October 2021, the two generals who would later plunge the country into war, established an alliance to remove the civilian representatives from power. The coup d'état, which many had feared would happen, was rejected by the vast majority of the population. Peaceful protests continued to take place in the capital and throughout the country.

Since April 2023, Sudan has been plunged into a devastating conflict between the army and the Rapid Support Forces (RSF). In late 2024 and again in 2025, we were able to return twice for *Le Monde* to continue to bear witness to a country that is falling apart: cities bombed, families constantly displaced and daily life reduced to the struggle for survival.

As the years passed, the brief period of freedom that the Sudanese experienced turned into one of the world's worst humanitarian crises. The rivalry that emerged after the military took over crushed all remaining hope of democracy, leaving only the worst aspects of war: millions of displaced, devastated cities, and whole generations whose lives have been shattered.

Abdulmonam Eassa



COUVENT DES MINIMES

24 rue François Rabelais

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1

Sudanese soldiers drive through a damaged market in Omdurman. The city, which has the second biggest population in Sudan, has been the scene of continuous fighting since April 2023. Omdurman, Sudan, October 25, 2024.
© Abdulmonam Eassa for *Le Monde*

#2

Despite the fact that peace agreements have been signed, there is still insecurity in the Darfur region of Sudan. In the Shaddad camp, almost 700 families have made makeshift shelters. On February 13, 2021, ten days after they had arrived, they had still not received any aid. Shaddad camp, Sudan, February 13, 2021.
© Abdulmonam Eassa for *Le Monde*

Jérôme Gence

Les mariages virtuels au Japon
Virtual Marriages in Japan





ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais

du samedi 29 août au dimanche 13 septembre

10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

Kondo, le marié, quitte la chapelle sous les applaudissements des invités, tenant dans ses bras une peluche à l'effigie de Hatsune Miku, chanteuse virtuelle japonaise. Organisée en 2018 à Tokyo, la cérémonie s'est déroulée selon les codes d'un mariage traditionnel et a réuni famille et proches. Bien qu'il ne s'agisse pas du premier mariage virtuel, l'union, largement relayée sur les réseaux sociaux et dans les médias internationaux, est devenue l'un des exemples les plus médiatisés de mariages symboliques avec un personnage fictif.

© Jérôme Gence pour *Le Figaro Magazine*

#2

Lucie, une Française de 24 ans, lors de son mariage symbolique au Japon avec Mami, personnage de la série *Rent-A-Girlfriend*. Installée à Tokyo depuis un an, elle entretient une relation virtuelle avec ce personnage. La cérémonie, sans valeur légale, a été entièrement prise en charge par la société Sun Euro, spécialisée dans les mariages 2D. © Jérôme Gence pour *Le Figaro Magazine*

Les mariages virtuels au Japon

Ce reportage raconte l'histoire de femmes et d'hommes qui choisissent d'épouser des personnages de fiction issus principalement de mangas ou de jeux vidéo. Il a débuté en 2018, lorsque j'ai eu accès en exclusivité au mariage du Japonais Akihiko Kondo, 35 ans, avec la chanteuse virtuelle Hatsune Miku. Une union non reconnue légalement mais célébrée à Tokyo devant une quarantaine d'invités humains et poupées, et qui a coûté pas moins de 15 000 euros au jeune marié. Une dépense sans compter pour remercier Miku de l'avoir guéri d'une profonde dépression causée par de longues années de harcèlement subi de l'école jusque dans le monde du travail. Une victoire sur la souffrance qu'il a tenu à partager au grand jour sur les réseaux sociaux à travers des images qui ont fait le tour du monde mais aussi entraîné moqueries, haine et incompréhension des internautes.

Pourtant, au Japon, Akihiko Kondo n'est pas le seul à éprouver des sentiments pour un personnage fictif. Comme lui, 3,5 millions de personnes âgées de 20 à 39 ans déclarent avoir des sentiments amoureux pour des personnages d'anime ou de jeux vidéo. Soit 12 % d'individus de cette tranche d'âge.

La plupart d'entre eux se revendiquent avant tout « otaku », et l'objet de leur dévotion est leur « oshi » : dans le jargon, le mot désigne la personne ou le personnage que l'on soutient avec ferveur. Un héros d'anime, un personnage de jeu vidéo, parfois un artiste bien réel.

Derrière les mots « otaku » et « oshi » s'étend une sous-culture japonaise riche en codes et en rituels. Selon le Yano Research Institute, plus de 22 millions de Japonais se reconnaissent aujourd'hui comme *otakus*. Un vivier de fans pour qui soutenir un *oshi* fait partie du quotidien, entre produits dérivés, événements et communautés en ligne.

L'ampleur du phénomène se lit aussi dans le juteux business qu'il génère : en 2023, le marché des produits dérivés liés à l'anime représentait environ 6 milliards de dollars, et pourrait

presque doubler d'ici 2033.

En 2025, je suis donc retourné au Japon pour rendre compte de l'évolution de ces mariages virtuels. J'ai ainsi assisté à plusieurs unions et je me suis rendu chez les personnes rencontrées pour y documenter leur quotidien et leur intimité avec leurs amoureux virtuels.

Parmi les constats : le phénomène des « mariages 2D » dépasse aujourd'hui les frontières japonaises, comme en témoigne le mariage de Lucie, une Française de 24 ans diplômée de Sciences Po et influenceuse *otaku* qui a épousé en décembre 2025 Mami, un personnage de manga âgé de 16 ans – une cérémonie que j'ai pu documenter en exclusivité avant qu'elle ne soit partagée sur les réseaux sociaux et visionnée sur près de 4 millions de smartphones. Je me suis également rendu en Italie à la rencontre d'Anna, une Italienne de 36 ans qui s'apprête à épouser ses deux amoureux : Raven, personnage de jeu vidéo, et Antonio, son compagnon « humain » dans le monde réel.

Enfin, en rencontrant les agences spécialisées qui organisent ces cérémonies et en obtenant un accès privilégié à plusieurs unions, ce reportage explore un phénomène à la croisée de la culture *otaku*, de l'économie des produits dérivés et des nouvelles formes d'attachement. Derrière l'étrangeté apparente du sujet se dessinent des questions très contemporaines de nos sociétés : solitude assumée ou subie, pression sociale, difficultés économiques, puissance du virtuel, transformation du couple et peut-être déjà de la famille.

Jérôme Gence

Je tiens à remercier toutes les personnes rencontrées au cours de ces années de reportage.
À Cyril Drouhet, directeur des reportages au *Figaro Magazine*.
À Éric Valli et Émilie pour leurs précieux conseils.



Jérôme Gence

Les mariages virtuels au Japon
Virtual Marriages in Japan

Jérôme Gence

for *Le Figaro Magazine*

Virtual Marriages in Japan

This report tells the story of women and men who choose to marry fictional characters mostly from manga comics and video games. It began in 2018 when I was given exclusive access to the wedding of a 35-year-old Japanese man, Akihiko Kondo, and a virtual singer, Hatsune Miku. The marriage was not legally recognized, but it was celebrated in Tokyo in front of about forty human and doll guests, and cost the young groom no less than 15,000 euros. A considerable amount of money to thank Miku for having cured a deep depression caused by years of bullying at school and at work. A victory over pain that he wanted to share openly on social media via images that went viral and also led to mockery, hatred and incomprehension from internet users. But Akihiko Kondo is not the only person in Japan to have feelings for a fictional character. Like him, 3.5 million people aged between 20 and 39 years of age say that they have romantic feelings for anime or video game characters. Which represents 12% of this age group.

Most of these people see themselves principally as “*otaku*”, and the object of their devotion as their “*oshi*”, which refers to a person or character that you fervently support. This can be an anime hero, a character from a video game, or sometimes a real-life artist.

The words “*otaku*” and “*oshi*” are part of a Japanese sub-culture that has many codes and rituals. According to the Yano Research Institute, more than 22 million Japanese people identify as otakus today; a vast pool of fans who support an oshi on a daily basis, via merchandise, events and online communities.

The scale of the phenomenon is reflected in the lucrative business that it generates: in 2023, the market in merchandise related to anime was worth around 6 billion dollars, and could almost double by 2033.

In 2025, I returned to Japan to report on how these virtual marriages had evolved. I attended several weddings and I went to people's homes to document their day-to-day lives and their intimate relationships with their virtual lovers.

One of the things that I observed was that 2D marriages are no longer limited to Japan. For example, Lucie, a 24-year-old Sciences Po graduate and otaku influencer from France, married “Mami”, a manga character aged 16 in December 2025. I exclusively documented the wedding ceremony before it was shared on social media and viewed on almost 4 million smartphones.

I also travelled to Italy to meet Anna, a 36-year-old Italian woman who is planning to marry her two lovers: Raven, a character from a video game, and Antonio, her “human” partner in the real world.

I met the specialized agencies who organize these weddings and was given special access to several weddings. The report explores a phenomenon that combines otaku culture, the merchandise economy and new types of relationship. Though this topic may appear strange, it raises very topical issues about contemporary societies: loneliness—whether chosen or imposed—social pressure, economic hardship, the growing role of the virtual world, and the changing nature of couples and perhaps even the family.

Jérôme Gence

I would like to thank all the people I met over the years while working on this report.
Thank you to Cyril Drouhet, Director of Reportage and Photography at *Figaro Magazine*.
And to Éric Valli and Émilie for their precious advice.



ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1

The guests applaud as Kondo, the groom, leaves the chapel holding a soft toy representing Hatsune Miku, a Japanese virtual popstar. The ceremony took place in Tokyo in 2018 and took the form of a traditional wedding with family and friends present. Though this was not the first ever virtual wedding, the event gained a lot of interest on social media and in the international media and became one of the most widely covered symbolic marriages with a fictional character.

Tokyo, Japan, November 4, 2018.

© Jérôme Gence for *Le Figaro Magazine*

#2

24-year-old Lucie, from France, during her symbolic marriage ceremony in Japan with Mami, a character from the series *Rent-A-Girlfriend*. She moved to Tokyo a year ago and maintains a virtual relationship with the character. The ceremony, which does not have any legal value, was entirely organized by the company Sun Euro, which specializes in 2D weddings.

Japan, December 13, 2025.

© Jérôme Gence for *Le Figaro Magazine*



David Guttenfelder

The People of Minneapolis vs. ICE

David Guttenfelder

The New York Times



ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais

du samedi 29 août au dimanche 13 septembre

10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

Des agents fédéraux armés arrêtent un manifestant dans une rue de Minneapolis envahie de gaz lacrymogène, après qu'Alex Pretti a été abattu par des agents. 24 janvier 2026.

© David Guttenfelder / *The New York Times*

#2

Du givre se forme sur la cagoule d'un homme alors que des manifestants se rassemblent par un froid glacial devant l'aéroport international de Minneapolis-St. Paul pour manifester leur opposition aux opérations anti-immigration dans l'État. 23 janvier 2026.

© David Guttenfelder / *The New York Times*

The People of Minneapolis vs. ICE

La politique de répression contre l'immigration du président Donald Trump a frappé Minneapolis, dans le Minnesota, en décembre 2025. Durant des semaines, des manifestants ont traqué les agents fédéraux à travers la ville, les interpellant et donnant l'alerte à coups de sifflet pour signaler leur présence aux habitants. Les tensions ont alors commencé à monter. Le 7 janvier, des agents fédéraux ont abattu Renee Good, une manifestante de Minneapolis qui se trouvait dans sa voiture lorsqu'elle a eu une altercation avec un agent des services d'immigration (ICE). Une semaine plus tard, un agent fédéral a blessé par balle un immigré vénézuélien à l'issue d'une course-poursuite à grande vitesse. Environ une semaine après cet événement, Alex Pretti, un autre manifestant, a été mortellement touché par les tirs d'agents fédéraux en pleine rue.

Le déploiement de quelque 3 000 agents (un effectif supérieur à l'ensemble des forces de police de Minneapolis et de Saint Paul réunies) a provoqué des affrontements d'une violence rare entre les habitants et les forces de l'ordre, ainsi qu'une tempête de récriminations mutuelles entre les dirigeants de l'État et le gouvernement fédéral.

Après chaque incident, les agents fédéraux ont fait usage de gaz lacrymogènes, de balles de défense et de sprays au poivre. Face à eux, des manifestants en colère les ont hués et leur ont jeté des projectiles. Des dizaines de milliers d'habitants du Minnesota sont descendus dans la rue. Ils se sont rassemblés lors de veillées et ont défilé à travers la ville sous des températures glaciales. Ils ont également mis en place des réseaux en ligne pour suivre les déplacements des agents et protéger leurs voisins sans papiers en perturbant les opérations fédérales.

Selon les autorités, plus de 4 000 immigrés ont été arrêtés dans le Minnesota au cours de cette vague de répression, dont certains avaient été condamnés pour des crimes graves.

Ces photographies montrent une ville aux prises avec un déploiement sans précédent de la force fédérale dans les rues américaines. Elles témoignent de la force d'une communauté face au deuil et à l'incertitude.

The New York Times

David Guttenfelder

The People of Minneapolis vs. ICE



David Guttenfelder

The New York Times

The People of Minneapolis vs. ICE

President Donald Trump's immigration crackdown came to Minneapolis, Minnesota, in December 2025. For weeks, protesters trailed federal agents throughout the city, confronting them and blowing whistles to alert residents of the agents' presence. Tensions began to rise.

On Jan. 7, federal agents shot and killed Renee Good, a Minneapolis demonstrator who was in her vehicle when she got into a confrontation with an agent from the United States Immigration and Customs Enforcement agency (ICE). One week later, a federal agent shot and wounded a Venezuelan immigrant after a high-speed chase. About a week after that, Alex Pretti, another protester, was shot and killed by federal agents in the street.

The deployment of some 3,000 agents, outnumbering the combined police forces of Minneapolis and St. Paul, led to extraordinary clashes between residents and officers, as well as volleys of recriminations between state and federal leaders. After each shooting, federal agents deployed tear gas, rubber bullets and pepper spray. Protesters angrily shouted at agents and threw objects in their direction. Tens of thousands of Minnesotans took to the streets. They stood shoulder-to-shoulder at vigils and marched through the streets in bone-chilling temperatures. They created online networks to track agents' movements and to protect undocumented neighbors by disrupting the work of federal agents.

Officials said agents arrested more than 4,000 immigrants in Minnesota during the crackdown, some of whom had been convicted of serious crimes.

These photographs show a city wrestling with the unprecedented use of federal force on American streets. They show the strength of community in the face of grief and uncertainty.

The New York Times



ÉGLISE DES DOMINICAINS

6 rue François Rabelais

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1

Armed federal agents arrest a protester in a tear-gas-clouded street in Minneapolis after Alex Pretti was shot and killed by agents.

January 24, 2026.

© David Guttenfelder/ *The New York Times*

#2

Ice forms on a protester's mask as a group of demonstrators gather in the frigid -30 degrees Celsius outside the Minneapolis-St. Paul International Airport to show their opposition to immigration operations in the state.

January 23, 2026.

© David Guttenfelder/ *The New York Times*



Tyler Hicks

Kostiantynivka, une ville dans la zone de mort
Kostiantynivka, a City in the Kill Zone



CASERNE GALLIENI

4 rue de l'Académie

du samedi 29 août au dimanche 13 septembre

10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

Le lever du soleil laisse apparaître une autoroute ravagée par la guerre, bordée de filets destinés à intercepter les drones « à vue subjective » avant qu'ils n'atteignent les véhicules visés. Mais de nombreux drones parviennent à traverser ces filets et à détruire leur cible.

Kostiantynivka, Ukraine, 8 janvier 2026.

© Tyler Hicks / *The New York Times*

#2

La fumée et la poussière envahissent un poste militaire après un tir d'artillerie de la 28e brigade mécanisée distincte.

Kostiantynivka, Ukraine, 17 septembre 2025.

© Tyler Hicks / *The New York Times*

Kostiantynivka, une ville dans la zone de mort

Assiégée par l'armée russe dans la région du Donbass, dans l'est de l'Ukraine, Kostiantynivka fait face à une grave crise humanitaire. Les bombardements aériens incessants et les frappes d'artillerie réduisent la ville en cendres. Chaque jour, plus de 1 000 drones tueurs saturent l'espace aérien, transformant la zone en une ville fantôme sous un ciel de fer. Sur les 67 000 habitants que comptait la ville en 2022, il n'en reste aujourd'hui plus que 2 000.

Privés de nourriture, d'eau, d'électricité et d'accès aux soins de santé, les derniers résidents s'abritent dans les sous-sols et risquent leur vie chaque fois qu'ils s'aventurent à l'extérieur pour ramasser du bois ou trouver de quoi manger. Les drones russes tirent à vue et sans distinction sur les civils, les bénévoles et les soldats.

Les corps des civils sont enterrés à la hâte dans les cours des immeubles où ils tombent. Des maladies oubliées depuis la Première Guerre mondiale, comme la gangrène gazeuse, font leur retour. Entre octobre 2025 et janvier 2026, le ciblage systématique des travailleurs humanitaires locaux a rendu toute assistance ou évacuation impossible, condamnant les habitants à un confinement funeste. Le danger est tel qu'il n'est désormais possible d'entrer et de sortir de la ville qu'à pied.

Les lignes de front traditionnelles ont disparu. Les cartes statiques ont laissé la place à une « zone de mort » de 15 kilomètres de profondeur ; une zone contestée et un terrain de chasse en plein air où les machines règnent en maîtres. Pour protéger le matériel militaire et les populations civiles, l'armée ukrainienne détruit chaque jour des centaines de drones grâce au brouillage, à des tirs et à des filets de protection.

La situation à Kostiantynivka est une illustration concrète de la guerre moderne et préfigure l'avenir des conflits mondiaux : une guerre technologique impitoyable, menée à travers des écrans, où les convois humanitaires deviennent des cibles, et les êtres humains des proies.

Pourtant, une constante demeure : le contrôle effectif du territoire dépend toujours de l'infanterie humaine. Dans les tranchées, confrontés à d'intenses bombardements et à des nuées de drones, les soldats ukrainiens résistent aux vagues d'assauts russes pour tenir le territoire que l'Ukraine contrôle encore dans la région du Donbass.

Ces photographies témoignent de la fragilité de la vie face à la violence automatisée. Elles offrent un récit saisissant de la domination croissante des drones dans les situations de guerre – une technologie qui se développe à une vitesse fulgurante en Ukraine.

Gaëlle Girbes

Tyler Hicks

Kostiantynivka, une ville dans la zone de mort
Kostiantynivka, a City in the Kill Zone



Tyler Hicks

The New York Times

Kostiantynivka, a City in the Kill Zone

Under siege by the Russian army in the Donbass region of eastern Ukraine, Kostiantynivka is facing an acute humanitarian crisis. Relentless aerial bombardments and artillery strikes are reducing the city to ashes. More than 1,000 killer drones saturate the airspace daily, transforming the area into a ghost town under an iron sky. In 2022, the town had 67,000 residents. Today, only 2,000 remain.

Deprived of food, water, electricity, and access to healthcare, the last remaining residents are holed up in basements. They risk their lives every time they venture out to gather wood or hunt for food. The Russian forces use drones to indiscriminately target civilians, volunteers, and soldiers, killing on sight.

The bodies of civilian victims are hastily buried in the courtyards of the buildings where they fall. Diseases forgotten since World War I, such as gas gangrene, are making a comeback. Between October 2025 and January 2026, the systematic targeting of local aid workers made any assistance or evacuation impossible, condemning residents to a deadly lockdown. The danger is such that it is now only possible to enter and exit the city on foot.

Traditional front lines have disappeared. Static maps have given way to a 15-kilometer-deep “kill zone,” a contested area and open-air hunting ground where machines reign supreme. To protect military logistics and civilian populations, the Ukrainian forces destroy hundreds of drones every day through jamming, shooting, and protective nets.

The situation in Kostiantynivka illustrates the reality of modern warfare and foreshadows the future of global conflicts: a merciless technological war, waged through screens, where humanitarian convoys become targets, and humans become prey.

Yet one constant remains: effective control of territory still depends on human infantry. In the trenches, facing intense shelling and swarms of drones, the Ukrainian soldiers have resisted waves of Russian assaults to hold onto the territory that Ukraine still controls in the Donbass region.

These photographs document the fragility of life when faced with automated violence. They provide a sobering account of the increasing dominance of drones in war situations — technology that is developing at breakneck speed in Ukraine.

Gaëlle Girbes



CASERNE GALLIENI

4 rue de l'Académie

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

[FREE ADMISSION](#)

CAPTIONS

#1

Sunrise reveals a war-ravaged highway lined with netting. The netting is intended to stop “First Person View” drones before they reach targeted vehicles, but many drones nevertheless penetrate it and destroy their objective.

Kostyantynivka, Ukraine, January 8, 2026.

© Tyler Hicks / *The New York Times*

#2

Smoke and dirt fill a military position after soldiers from the 28th Separate Mechanized Brigade fire an artillery gun at a Russian target.

Kostyantynivka, Ukraine, September 17, 2025.

© Tyler Hicks / *The New York Times*

Diego Ibarra Sánchez

La dernière guerre - Liban, 2015-2026

The Last War - 2015-2026 – Lebanon



Diego Ibarra Sánchez

pour *The New York Times*

Commissaire de l'exposition : **Sarah Leen**

La dernière guerre Liban, 2015-2026

Le 8 octobre 2023, en tirant des roquettes de l'autre côté de la frontière sud, le Hezbollah a ouvert un nouveau front contre Israël, mettant fin à des années de relative accalmie. Ce qui a entraîné une escalade lente mais soutenue : échanges de tirs quotidiens, frappes ciblées et élargissement progressif des hostilités au-delà de la zone frontalière. Le 1^{er} octobre 2024, Israël a lancé une offensive terrestre dans le sud du Liban, rendant ainsi officielle une guerre qui durait déjà depuis des mois. Le conflit a fait plus de 4 000 morts, plus d'un million de personnes ont été déplacées, et des villes entières du sud du pays et certaines parties de la banlieue sud de Beyrouth ont été lourdement endommagées ou détruites.

Un cessez-le-feu annoncé en novembre 2024 a mis fin à treize mois de guerre ouverte, mais la situation ne s'est pas stabilisée pour autant. Rapidement, les violations sont devenues courantes, avec des incidents quasi quotidiens le long de la Ligne bleue. Pendant quinze mois, la trêve a tenu davantage en théorie qu'en pratique, et les deux camps ont testé ses limites sans toutefois déclencher un retour complet à la guerre.

Cet équilibre fragile s'est volatilisé le 2 mars lorsque les combats ont repris ouvertement, précipitant une situation humanitaire déjà tendue vers un point de rupture. Les déplacements de population

continuent, les infrastructures restent endommagées et les services de base sont encore inégaux voire inaccessibles dans de nombreuses zones touchées.

La posture militaire d'Israël reflète des objectifs stratégiques de longue date, notamment celui de repousser les forces hostiles au nord du Litani ; un objectif ancré dans la doctrine de sécurité du pays, mais également lié à des considérations plus larges en matière de territoire et de ressources. La campagne actuelle semble traduire une volonté non seulement de contenir le Hezbollah, mais aussi d'affaiblir considérablement, voire de démanteler ses capacités militaires.

Le Hezbollah se retrouve ainsi dans une situation complexe sur le plan interne. Après des mois de guerre et un cessez-le-feu prolongé mais instable, le groupe fait face à une pression croissante tant au sein du Liban que de la part des acteurs internationaux. L'État libanais, soumis à une forte pression extérieure, réclame avec de plus en plus d'insistance le désarmement du Hezbollah en le présentant comme une étape nécessaire vers la souveraineté et la stabilité. Cela a révélé des fractures internes : si le Hezbollah conserve un socle social important et continue de gérer de vastes réseaux d'aide aux populations, son rôle militaire est contesté de manière plus ouverte.

De nombreux Libanais estiment que cette tension n'est pas nouvelle mais qu'elle s'est accentuée. Le Hezbollah est toujours perçu par une partie de la population comme un élément de dissuasion face à Israël. Pour d'autres, il représente un risque structurel et entraîne le pays dans des cycles répétés de conflits avec des conséquences que l'État n'est pas en mesure de gérer.

Que la phase actuelle des combats se prolonge ou qu'elle cède la place à une nouvelle trêve fragile, les dynamiques sous-jacentes ne disparaîtront pas. L'équilibre entre l'autorité de l'État, les acteurs armés et les pressions extérieures continue de dessiner la trajectoire du pays. La situation des mois à venir dépendra non seulement de l'évolution de la situation militaire, mais aussi de la capacité des acteurs politiques quels qu'ils soient à s'attaquer aux conditions qui ont rendu possible chaque escalade.

Ethel Bonet,
Grand reporter / spécialiste du Moyen-Orient



ANCIENNE UNIVERSITÉ

12 rue du Four Saint-Jacques
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

Une habitante contemple les dégâts causés dans le quartier de Khandak al-Ghamik à la suite d'une série de frappes israéliennes meurtrières à Beyrouth et dans d'autres régions du Liban, dans le cadre d'une campagne intensifiée contre le Hezbollah. Beyrouth, Liban, 18 mars 2026.
© Diego Ibarra Sánchez pour *The New York Times*

#2

À la suite d'une attaque israélienne ayant fait au moins 22 morts et des centaines de blessés, un homme, visiblement bouleversé par l'explosion, emporte ce qu'il reste de ses affaires dans les décombres de sa maison. Beyrouth, Liban, 11 octobre 2024.
© Diego Ibarra Sánchez pour *The New York Times*

Diego Ibarra Sánchez

La dernière guerre - Liban, 2015-2026
The Last War - 2015-2026 – Lebanon



Diego Ibarra Sánchez

for *The New York Times*

Exhibition curator: Sarah Leen

The Last War 2015-2026 – Lebanon

On October 8, 2023, Hezbollah opened a new front with Israel, firing rockets across the southern border and ending years of relative containment. What followed was a slow but sustained escalation: daily exchanges of fire, targeted strikes, and the progressive expansion of hostilities beyond the border zone. By October 1, 2024, Israel had launched a ground offensive into southern Lebanon, formalizing a war that had already been unfolding for months. The conflict left more than 4,000 people dead and displaced over a million, with entire towns in the south and parts of Beirut's southern suburbs heavily damaged or destroyed.

A ceasefire announced in November 2024 brought an end to 13 months of open warfare, but it did not stabilize the situation. Violations became routine almost immediately, with near-daily incidents along the Blue Line. For 15 months, the truce held in name more than in substance, as both sides tested its limits without triggering a full return to war.

That fragile equilibrium collapsed on March 2, when fighting resumed openly, pushing an already strained humanitarian situation closer to breaking point. Displacement has persisted, infrastructure remains degraded, and basic services are still uneven or inaccessible in many affected areas.

Israel's military posture reflects long-standing strategic objectives, including pushing hostile forces north of the Litani River—an aim rooted in security doctrine but also tied to broader territorial and resource considerations. The current campaign suggests a willingness not just to contain Hezbollah, but to significantly weaken, if not dismantle, its military capacity. This places Hezbollah in a complex position internally. After months of war and a prolonged, unstable ceasefire, the group faces growing pressure from within Lebanon as well as from international actors. The Lebanese state, under sustained external pressure, has increasingly called for Hezbollah's disarmament, framing it as a necessary step toward sovereignty and stability. This has exposed internal fractures: while Hezbollah retains a

significant social base and continues to operate extensive welfare networks, its military role is more openly contested. For many in Lebanon, this tension is not new—but it has become more acute. Hezbollah is still seen by part of the population as a deterrent against Israel. For others, it represents a structural risk, drawing the country into repeated cycles of conflict with consequences the state is unable to absorb.

Whether the current phase of fighting persists or gives way to another fragile pause, the underlying dynamics remain unresolved. The balance between state authority, armed actors, and external pressure continues to shape the country's trajectory. What emerges in the coming months will depend not only on military developments, but on whether any political framework can begin to address the conditions that have made each escalation possible.

Ethel Bonet,
Senior Correspondent / Middle East specialist



ANCIENNE UNIVERSITÉ

12 rue du Four Saint-Jacques

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

[FREE ADMISSION](#)

CAPTIONS

#1
A neighbor looks at the aftermath of an airstrike in the Khandaq al-Ghamik neighborhood following a series of deadly Israeli strikes in Beirut and other parts of Lebanon, part of an intensified campaign against Hezbollah.
Beirut, Lebanon, March 18, 2026.
© Diego Ibarra Sánchez for *The New York Times*

#2
A neighbor, visibly shaken by the blast, walks through the destruction carrying what remains of his belongings from his destroyed home after an Israeli attack that killed at least 22 people and injured hundreds.
Beirut, Lebanon, October 11, 2024.
© Diego Ibarra Sánchez for *The New York Times*



Jérémy Lempin

L'école de la vie : liberté, égalité, invisibilité
The School of Life: Liberty, Equality, Invisibility

Jérémy Lempin



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
de 10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

Déscolarisée à 12 ans, Chloé (24 ans)
a retrouvé le goût d'apprendre grâce à
l'association Mots et Merveilles, avant de
reprendre un parcours d'études. Aujourd'hui
référente pédagogique au collège Jacques-
Brel de Louvroil, elle aide à son tour des
enfants confrontés aux difficultés scolaires.
© Jérémy Lempin

#2

Avec l'aide de l'association Mots et
Merveilles, Audrey suit des cours de remise
à niveau en français et en mathématiques.
Poussée par le désir d'aider ses enfants
dans leurs devoirs, elle retrouve peu à peu
des bases qui lui redonnent confiance.
© Jérémy Lempin

L'école de la vie: liberté, égalité, invisibilité

Léon, 75 ans, a travaillé plus de trente ans sans savoir lire. Patricia, 25 ans, a grandi dans un village amérindien de Guyane et a été envoyée enfant en internat sans parler français. À travers leurs parcours et ceux de nombreux autres femmes et hommes rencontrés depuis 2023 dans les Hauts-de-France, en Île-de-France, dans le Sud-Ouest, en Provence-Alpes-Côte d'Azur et en Guyane, cette exposition donne un visage à une réalité massive et pourtant souvent tue : l'illettrisme.

En France, 3,7 millions d'adultes de 18 à 64 ans sont en forte difficulté avec au moins une compétence de base. Parmi eux, 1,5 million de personnes ayant été scolarisées en France sont en situation d'illettrisme, et 3,2 millions rencontrent de fortes difficultés avec le calcul, c'est-à-dire en situation d'innumérisme. Les jeunes sont eux aussi concernés : près de 937 000 personnes âgées de 18 à 29 ans sont en forte difficulté avec les compétences de base. L'illettrisme ne désigne ni un ailleurs lointain ni une réalité marginale. Il touche des personnes nées et scolarisées en France qui, devenues adultes, ne maîtrisent pas suffisamment la lecture, l'écriture ou la compréhension de textes simples pour faire face seules aux exigences ordinaires du quotidien. Lire un courrier, remplir un formulaire, comprendre une consigne, envoyer un message, prendre un rendez-vous, aider un enfant dans sa scolarité : autant de gestes banals pour certains, devenus épreuves pour d'autres.

Cette fragilité prend souvent racine dès l'enfance dans les difficultés scolaires, avant de se prolonger à l'âge adulte dans des parcours marqués par l'empêchement, l'évitement et le silence. Elle se nourrit aussi d'autres fractures : pauvreté, isolement, violence sociale, désindustrialisation, ruptures familiales, relégation territoriale, insuffisance des transports, éloignement des services publics ou encore bascule accélérée vers le tout-numérique. Dans bien des cas, la honte impose le silence. Les stratégies de contournement deviennent alors une manière de survivre : dissimuler, éviter, demander de l'aide sans jamais nommer la difficulté.

Pendant trois ans, j'ai choisi de travailler sur le temps long, en prenant le contre-pied des représentations rapides ou misérabilistes. Photographier ces vies supposait d'abord d'écouter, de revenir, de laisser la confiance s'installer. Mon intention n'est pas de réduire les personnes à leurs difficultés mais de montrer ce qu'elles traversent, ce qu'elles inventent, ce qu'elles endurent, et la manière dont elles tiennent debout malgré tout.

À travers leurs parcours, ce reportage met en lumière ce que notre société préfère souvent ne pas voir, puisque priver une partie de la population d'une pleine maîtrise de la lecture, de l'écriture et du calcul, c'est bien plus qu'un empêchement individuel : c'est une faille démocratique. Là où l'accès aux mots, aux textes et à l'esprit critique demeure empêché, une brèche s'ouvre où prospèrent les discours populistes, les manipulations et les *fake news*. Cette exposition révèle les visages de celles et ceux que l'on croit invisibles, met en lumière le courage de ceux qui ont choisi de se raconter et rappelle que l'illettrisme est une blessure intime de notre République.

Jérémy Lempin

$9 \times 10 = 90$
 $9 \times 9 = 81$ 80+1
 $9 \times 8 = 72$

$9 \times 7 =$

9×6

9×5

9×4

9×3

Jérémy Lempin

L'école de la vie : liberté, égalité, invisibilité
The School of Life: Liberty, Equality, Invisibility

La Baraque

Jérémy Lempin

The School of Life: Liberty, Equality, Invisibility

Seventy-five-year-old Léon worked for thirty years without knowing how to read. Twenty-five-year-old Patricia grew up in a Native American village in French Guiana and was sent as a child to a boarding school despite not speaking French. Through their stories, and the stories of many other women and men encountered since 2023 in various regions of France and French Guiana, this exhibition reveals the faces behind a widespread yet frequently overlooked phenomenon: illiteracy.

In France, 3.7 million adults between the ages of 18 and 64 have significant difficulty with at least one basic skill. Among them, 1.5 million people who attended school in France are functionally illiterate, and 3.2 million have significant difficulty with basic arithmetic - in other words, they are numerically illiterate. Young people are also affected: almost 937,000 people between 18 and 29 years old have difficulty with basic skills.

Illiteracy is neither a faraway nor a marginal problem. It affects people born and schooled in France and who, as adults, lack sufficient reading, writing and comprehension skills to manage the ordinary demands of day-to-day life on their own. They struggle with simple routine tasks such as reading a letter, filling in a form, understanding an instruction, sending a message, getting an appointment, or helping a child with their schoolwork.

This fragility often takes root during childhood due to difficulties at school then continues into adulthood, perpetuated by obstacles, avoidance and silence. It is also exacerbated by other factors, such as poverty, isolation, social violence, deindustrialization, family breakdown, regional marginalization, lack of public transport, limited access to public services and the rapid transition to a digital society. In many cases, shame imposes silence. People adopt avoidance strategies as a means of survival: hiding, avoiding, and asking for help without ever talking about the actual problem.

I wanted to avoid producing a superficial report that focused only on human misery and instead explored the subject in depth over a period of three years. Before photographing these people, I first listened to them, coming back several times until I gained their trust. Rather than reducing people to their problems, my intention is to show what they go through, what they invent, what they endure, and how they manage to get by despite everything.

Through their experiences, this report highlights what our society often prefers not to see. The inability to read, write and do basic math is much more than just a personal setback: it is a democratic failure. When access to words, texts and critical thinking is blocked, this opens the way for populism, manipulation and “fake news”. This exhibition reveals the faces of women and men who are often invisible, it highlights the courage of those who have chosen to share their stories, and serves as a reminder that illiteracy is a hidden wound in French society.

Jérémy Lempin



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1

Having left school at 12 years of age, 24-year-old Chloé rediscovered a taste for learning thanks to the association *Mots et Merveilles*. She then resumed her studies and now works as an educational advisor at Jacques Brel junior high school in Louvroil. Here, she in turn helps children who are having difficulties at school.

Louvroil, France, December 15, 2023.

© Jérémy Lempin

#2

With help from the association *Mots et Merveilles*, Audrey is taking classes to brush up on her French and Math skills so that she can help her children with their homework. Gradually, she is getting a grasp of the basics, which is improving her self-confidence.

Aulnoye-Aymeries, France, December 14, 2023.

© Jérémy Lempin



Hervé Lequeux

Boza Free : L'exil des mineurs guinéens
Boza Free: The Exile of Guinean Minors

Hervé Lequeux

Hans Lucas



CHAPELLE DU TIERS-ORDRE

Place de la Révolution Française
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

Des centaines de jeunes travaillent jusqu'à dix heures par jour sous 40 degrés pour extraire la terre aurifère, gagnant quelques euros par semaine afin de financer un départ vers l'Europe. Mine artisanale de Fatoya, Guinée, 7 mai 2025.
© Hervé Lequeux / CNAP / Le Figaro Magazine

#2

Des migrants se cachent dans la montagne pour éviter les gendarmes et franchir clandestinement la frontière française à pied. Certains mineurs refusent d'être séparés de leurs compagnons majeurs et prennent aussi le risque de la traversée. Entre Clavière (Italie) et Montgenèvre (France), 9 novembre 2025.
© Hervé Lequeux / CNAP / Mediapart

Boza Free L'exil des mineurs guinéens

Les jeunes Guinéens sont aujourd'hui la première nationalité parmi les mineurs non accompagnés en France. Derrière cette réalité, souvent invisibilisée, des adolescents quittent Conakry et empruntent des routes qui traversent le désert, la Tunisie et la Méditerranée avant d'atteindre, pour certains, la France. « Boza » est le mot envoyé sur les réseaux sociaux lorsqu'un jeune parvient en Europe. Quelques lettres pour annoncer l'arrivée, sans rien dire du voyage.

En Guinée, pays très jeune, une partie de la jeunesse grandit dans une impasse, entre difficultés économiques, chômage et instabilité politique. Depuis le coup d'État du général Mamadi Doumbouya en 2021, les espaces d'expression se sont réduits et les quartiers populaires de Conakry, notamment peuls, restent très fragilisés. À Bambéto, ou Matoto, les cafés sont remplis de jeunes penchés sur leurs téléphones : entre matchs de football, vidéos, contacts et récits de voyage, l'idée du départ circule déjà. Non loin de la frontière malienne, à Siguiri, dans l'est du pays, certains adolescents descendent chaque jour dans des mines d'or artisanales pour financer leur exil. Dans la boue et la poussière, ils travaillent dans des puits instables jusqu'à l'épuisement. Puis vient le départ, souvent sans prévenir, en silence.

Après la traversée du désert, la Tunisie est devenue l'une des principales portes d'entrée vers l'Europe. Depuis les discours du président tunisien Kaïs Saïed visant les migrants subsahariens, les violences se sont multipliées. Dans les oliveraies autour de Sfax, des milliers d'exilés survivent sous des bâches de fortune, sans accès régulier à l'eau, aux soins ou aux sanitaires. Agressions, rackets, expulsions dans le désert et traques policières rythment leur quotidien. Les passeurs contrôlent les départs vers l'Europe. Ils fixent

les prix et organisent les traversées de la mer Méditerranée à bord d'embarcations précaires, souvent surchargées. Beaucoup de migrants disparaissent avant d'atteindre Lampedusa.

Pour ceux qui survivent, l'arrivée en Italie n'est qu'une étape. Francophones, de nombreux jeunes Guinéens poursuivent leur route vers la France. Certains franchissent les Alpes à pied, souvent de nuit, par Montgenèvre. Ils sont nombreux à se rendre à Paris, où commence alors une autre attente : celle de l'évaluation de leur minorité. Pour eux, l'enjeu est simple : aller à l'école, suivre une formation, apprendre un métier et accéder à un travail. Ces adolescents doivent convaincre l'administration qu'ils sont bien mineurs afin d'obtenir la protection à laquelle ils ont droit, mais beaucoup sont déboutés. À Paris, le Collectif des jeunes du parc de Belleville, composé de jeunes exilés et de soutiens citoyens, accompagne ces adolescents dans leurs démarches, leur accès à l'éducation et à leurs droits. Seuls, souvent sans ressources ni protection, ces jeunes apprennent à survivre loin des leurs.

Des quartiers de Conakry aux rues de Paris, *Boza Free* raconte une adolescence qui se construit dans l'exil, où se révèlent des visages, des parcours et des solidarités portés par une même volonté : étudier, travailler et construire un avenir en Europe.

Hervé Lequeux

Ce reportage a été soutenu par le Centre national des arts plastiques (CNAP). Des parties ont par ailleurs été publiées dans plusieurs médias français, dont *Le Nouvel Obs*, *Le Figaro Magazine*, *Mediapart* et *StreetPress*.



Hervé Lequeux

Boza Free : L'exil des mineurs guinéens
Boza Free: The Exile of Guinean Minors

Hervé Lequeux

Hans Lucas

Boza Free The Exile of Guinean Minors

The biggest contingent of *unaccompanied minors* in France today is from Guinea. It is a phenomenon that is often invisible. Teenagers leave Conakry and cross the desert, then Tunisia, and then the Mediterranean before some of them reach France. “Boza” is the word that is posted on social media when a young person manages to reach Europe. These four letters announce their arrival, but say nothing about their journey.

Guinea has a very young population. For some, there are very few opportunities, due to economic hardship, unemployment and political instability. Since the military coup by General Mamadi Doumbouya in 2021, there are fewer opportunities for young people to express themselves and the poor neighborhoods of Conakry, particularly the Fulani ones, remain very vulnerable. In Bambéto and Matoto, the cafés are full of young people on their telephones: between soccer matches, videos, social media and accounts of other people's travels, many are already thinking about leaving. Near the Malian border, in Siguiri, in the east of the country, teenagers go down into the artisanal gold mines every day to fund their journey. In the mud and the dust, they work in unstable wells until they are exhausted. Then they leave, often without warning, in silence.

After crossing the desert, Tunisia has become one of the main gateways into Europe. Since the Tunisian President, Kaïs Saïed, began to target sub-Saharan migrants in his speeches, violence has become more common. In the olive groves around Sfax, thousands of migrants survive in makeshift shelters, without regular access to water, medical care or sanitation. Here, their day-to-day lives are punctuated by assaults, extortion, forced deportations into the desert

and police raids. The smugglers control the departures to Europe. They fix the price and organize the Mediterranean Sea crossings on unsafe, often overcrowded boats. Many migrants disappear before reaching Lampedusa.

For those who survive, the arrival in Italy is only one step along the way. As they speak French, many young Guineans continue their journey to France. Some cross the Alps on foot, often at night, via Montgenèvre. Many of them head to Paris, where another period of waiting begins while their age is evaluated. For them, the issue is simple: they want to go to school, train, learn a trade and get a job. They have to convince the administration that they are minors in order to receive the assistance they are entitled to, but many are unsuccessful. In Paris, the *Collectif des jeunes du parc de Belleville* (Belleville Park Youth Collective), which is made up of young migrants and some locals, helps the teenagers with administrative procedures, getting places in schools and getting state assistance. Alone, often without resources or protection, the teenagers learn to survive far from their families.

From the neighborhoods of Conakry to the streets of Paris, *Boza Free* tells the story of teenagers growing up in exile... the story of different people, each with their own life story, brought together by the same desire: to study, work and build a future in Europe.

Hervé Lequeux

This report was carried out with support from the Centre national des arts plastiques (CNAP). Parts of the report were published in different French media outlets, including *Le Nouvel Obs*, *Le Figaro Magazine*, *Mediapart* and *StreetPress*.



CHAPELLE DU TIERS-ORDRE

Place de la Révolution Française

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1

Hundreds of young men work up to ten hours a day in 40 degree heat to extract the gold-bearing soil. This allows them to earn a few euros a week to fund their journey to Europe.

Artisanal mine in Fatoya, Guinea, May 7, 2025.
© Hervé Lequeux / CNAP / *Le Figaro Magazine*

#2

Migrants hiding from the police in order to cross the French border illegally on foot. Some minors refuse to be separated from their companions who are over 18 years of age, and also take the risk of crossing the border on foot.

Between Clavière (Italy) and Montgenèvre (France), November 9, 2025.
© Hervé Lequeux / CNAP / *Mediapart*



Yoray Liberman

Journal de guerre
War Diary

Journal de guerre



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
10h à 20h
[ENTRÉE LIBRE](#)

LÉGENDES

#1

Une petite manifestation contre la guerre sur la place Habima.
Tel Aviv, 7 mars 2026.
© Yoray Liberman pour *Polka Magazine*

#2

Des familles s'abritent après le début des frappes iraniennes contre Israël.
Tel Aviv, 4 mars 2026.
© Yoray Liberman pour *Polka Magazine*

Le 28 février 2026, les États-Unis et Israël ont lancé des frappes coordonnées contre plusieurs sites militaires et nucléaires iraniens, déclenchant une guerre régionale. L'Iran a riposté en tirant des vagues de missiles et de drones vers Israël et les bases américaines au Moyen-Orient. Le conflit s'est rapidement étendu au-delà des cibles militaires, plongeant les populations civiles dans un état d'urgence continu.

Ce reportage documente le quotidien de ceux qui vivent dans un danger permanent. Les photographies ont été prises en Israël entre mars et avril 2026, date où un cessez-le-feu a été conclu. Le hurlement des sirènes rythmait désormais le quotidien. Les familles dormaient dans des abris, les autoroutes se vidaient à chaque nouvelle alerte, des bâtiments s'effondraient sous l'impact des missiles, les obsèques s'enchaînaient et les manifestations contre la guerre s'organisaient à mesure que l'épuisement et l'incertitude grandissaient. Ce travail ne porte pas sur la stratégie militaire ou les récits géopolitiques. Il met l'accent sur les civils, sur le coût psychologique et physique d'une vie passée au cœur d'une guerre dont l'issue reste incertaine. Les images montrent comment l'état d'urgence s'installe progressivement jusqu'à devenir normal : la course répétée vers les abris, la fatigue des nuits interrompues, la paralysie économique et la banalisation de la peur. Bien que les photographies aient toutes été prises

du côté israélien du conflit, ce travail transcende les frontières et le nationalisme. La guerre a laissé dans son sillon des destructions et des traumatismes dans toute la région, en Israël, en Iran, au Liban et dans les États du Golfe, sans qu'aucune résolution visible ni victoire décisive ne se dessine pour un camp ou pour l'autre.

Les conséquences de la guerre touchent les civils de toute la région, et continueront à se faire ressentir bien après la fin des combats. Si les bâtiments peuvent être reconstruits, les blessures humaines mettront bien plus de temps à se refermer. Les populations vivent dans la peur, le deuil et l'incertitude. Les enfants sont privés d'école et d'une vie sociale normale, et marqués par une exposition répétée au danger. Les personnes âgées sont confrontées au stress constant d'avoir à rejoindre les abris, souvent plusieurs fois par nuit. Cette réalité quotidienne laisse des traces profondes, accentue la peur, le deuil et les tensions, et rend plus difficile la reconstruction et la marche en avant des sociétés.

Ce reportage ne se contente pas de documenter la guerre. Il révèle une société contrainte de fonctionner dans un contexte d'instabilité, devant s'adapter au danger permanent, vivre avec la peur et endurer l'incertitude, sans aucune issue claire en vue.

Yoray Liberman

Journal de guerre
War Diary



Yoray Liberman

for *Polka Magazine*

War Diary

On February 28, 2026, the United States and Israel launched coordinated strikes against Iranian military and nuclear sites, triggering a regional war. In response, Iran launched waves of missiles and drones toward Israel and U.S. interests across the Middle East. The conflict rapidly expanded beyond military targets, drawing civilian populations into a prolonged state of emergency.

This project documents daily life in a context of constant danger. The photographs were taken across Israel between March and April 2026, when the ceasefire was agreed. Sirens became part of the rhythm of everyday existence. Families slept in shelters, highways emptied during alerts, buildings collapsed due to the impact of missiles, funerals multiplied, and anti-war demonstrations emerged as exhaustion and uncertainty deepened.

The project does not focus on military strategy or geopolitical narratives. It focuses on civilians — on the psychological and physical toll of living inside a war with no clear outcome. The images reveal how a state of emergency slowly becomes the new normal: the repeated runs to shelters, the fatigue of interrupted nights, the economic paralysis, and the normalization of fear.

Although the photographs were all taken on the Israeli side of the conflict, the work transcends borders and nationalism. The war has left destruction and trauma across the region - in Israel, Iran, Lebanon, and the Gulf States – with no visible resolution or decisive victory for any side.

The consequences of the war are affecting civilians throughout the region, and they will continue to do so long after the fighting ends. While buildings can be rebuilt, the human impact will take much longer to heal. People are living with fear, loss, and uncertainty. Children are missing out on school and a normal social life, and they are being shaped by repeated exposure to danger. Older people are faced with the constant stress of reaching shelters, often several times a night. This daily reality leaves deep marks, increasing fear, grief, and tension, and making it harder for societies to recover and move forward.

War Diary does more than document the war. It reveals a society forced to function within instability — adapting to constant danger, living with fear, and enduring uncertainty, with no clear resolution in sight.



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1

A small anti-war demonstration in Habima Square.

Tel Aviv, March 7, 2026.

© Yoray Liberman for *Polka Magazine*

#2

Families take shelter after Iran begins to launch missiles against Israel.

Tel Aviv, March 4, 2026.

© Yoray Liberman for *Polka Magazine*

Gerd Ludwig

Pas de fin en vue : Tchernobyl 40 ans plus tard
No End in Sight: Chernobyl 40 Years Later



Pas de fin en vue: Tchernobyl 40 ans plus tard



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

Des ouvriers équipés de masques respiratoires et de combinaisons en plastique font une pause avant de percer des trous destinés à accueillir les tiges de soutien à l'intérieur du sarcophage. Les niveaux de radiation sont si élevés qu'ils doivent surveiller en permanence leurs dosimètres et ne sont autorisés à rester à l'intérieur que 15 minutes par jour. Centrale nucléaire de Tchernobyl, Ukraine, 2005.
© Gerd Ludwig

#2

Âgée seulement de 5 ans et atteinte de leucémie, Veronika C. est hospitalisée au Centre de radiothérapie de Kiev. Sa mère est née avant la catastrophe à Tchernigov, une ville voisine fortement touchée par les retombées radioactives. Kiev, Ukraine, 2011.
© Gerd Ludwig

Il est 1 h 23 du matin, le 26 avril 1986, lorsque le réacteur n°4 de la centrale nucléaire de Tchernobyl explose à la suite d'un test de sécurité raté, déclenchant un incendie qui durera dix jours.

Les mots manquent pour décrire la dévastation causée par Tchernobyl.

Les retombées radioactives se sont propagées sur des dizaines de milliers de kilomètres carrés, chassant définitivement un quart de million de personnes de leur foyer. Des organisations environnementales de premier plan affirment que plus de 100 000 personnes finiront par mourir des suites de l'accident.

Au centre de la zone d'exclusion de 30 kilomètres, le réacteur n°4, ravagé par l'explosion, reste confiné à l'intérieur de ce que l'on appelle le « sarcophage », une structure érigée à la hâte au lendemain de la catastrophe.

À moins de trois kilomètres de là, Pripjat, autrefois célébrée pour sa qualité de vie, a été évacuée seulement 36 heures après l'explosion. Ses 50 000 habitants ne sont jamais revenus, et la ville restera inhabitable pour l'homme pendant des générations.

Pourtant, au début des années 1990, j'ai rencontré des personnes âgées qui avaient ignoré les risques liés aux radiations et étaient rentrées chez elles, dans leur village au sein de la zone d'exclusion, choisissant de mourir sur leur propre terre contaminée plutôt que de chagrin dans la banlieue anonyme d'une ville.

Quelque 600 000 liquidateurs ont participé au confinement du réacteur et à l'immense nettoyage qui a suivi. Beaucoup ont reçu de fortes doses de radiation, entraînant des cancers et d'autres maladies qui ne sont souvent apparues que plusieurs décennies plus tard. En Biélorussie, où une grande partie des retombées a dérivé, j'ai photographié les ravages que Tchernobyl a causés aux enfants qui vivent avec ses conséquences.

En 2016, l'Arche de Tchernobyl, une immense structure en acier, a été construite puis glissée au-dessus de l'abri vieillissant afin de contenir les vestiges mortels du réacteur n°4 et de rendre son démantèlement possible dans des conditions de sûreté acceptables. Mais en 2022, les forces russes ont occupé la zone d'exclusion et la centrale pendant cinq semaines, interrompant les travaux de nettoyage. Et l'année dernière, une frappe de drone russe a encore endommagé la structure, suspendant à nouveau les opérations.

Entre 1993 et 2026, je me suis rendu quatorze fois dans la zone d'exclusion. Le résultat est un voyage personnel dans un paysage transformé à jamais, ainsi qu'un témoignage terrifiant de catastrophe environnementale, de souffrance humaine et de désolation.

Tout au long de ce projet, les aspects les plus difficiles ont été mes incursions dans les profondeurs sombres et instables du réacteur n°4. Vêtu d'une combinaison de protection et accompagné par une équipe spécialisée, j'ai pénétré dans un lieu que peu de personnes ont vu de l'intérieur, et qu'encore moins ont pu photographier. Aujourd'hui, 40 ans après l'explosion, les niveaux de radiation restent si extrêmes que l'accès à certaines zones est limité à quelques minutes, parfois même à quelques secondes.

Ce projet vise avant tout à donner la parole à ceux qui continuent de souffrir. Alors que ses conséquences se font toujours sentir, Tchernobyl demeure un avertissement contre l'orgueil humain; un rappel que tout ce qui est technologiquement possible n'est pas forcément sage.

Gerd Ludwig



Gerd Ludwig

Pas de fin en vue : Tchernobyl 40 ans plus tard
No End in Sight: Chernobyl 40 Years Later

Gerd Ludwig

No End in Sight: Chernobyl 40 Years Later

On April 26, 1986, at 1:23 a.m., Reactor No. 4 at the Chernobyl Nuclear Power Plant exploded after a botched safety test, igniting a fire that burned for 10 days. There are no words for the devastation caused by Chernobyl. Radioactive fallout spread over tens of thousands of square kilometers, driving a quarter of a million people permanently from their homes. Reputable environmental organizations state that more than 100,000 people will eventually die because of the accident.

At the center of the 30-kilometer Exclusion Zone, the destroyed Reactor No. 4 remains sealed inside the so-called sarcophagus, hastily erected in the aftermath of the disaster. Less than three kilometers away, Pripyat—once a scientist's dream for its quality of life—was evacuated only 36 hours after the explosion. Its 50,000 residents never returned, and the town will remain unfit for human habitation for generations to come.

However, in the early 1990s, I encountered elderly residents who had ignored the radiation risks and returned to their village homes inside the Zone, choosing to die on their own contaminated soil rather than of a broken heart in anonymous city suburbs.

An estimated 600,000 liquidators took part in containing the reactor and the immense cleanup that followed. Many received high radiation doses, leading to cancers and other diseases that often surfaced only decades later. In Belarus, where much of the fallout drifted, I photographed the toll Chernobyl had taken on children living with its aftermath.

In 2016, the New Safe Confinement—a vast steel arch—was slid over the aging shelter to contain Reactor No. 4's lethal remnants and make dismantling possible. But in 2022, Russian forces occupied the Exclusion Zone and the plant for five weeks, halting cleanup work. And last year, a Russian drone strike further damaged the structure, once again suspending operations with repairs estimated to last till 2030.

Between 1993 and 2026, I visited the Exclusion Zone 14 times. The result is a personal journey into a landscape that has been changed forever, and a frightening record of environmental catastrophe, human suffering, and desolation. Throughout the project, the most challenging aspects were my ventures into the dark, unstable depths of Reactor No. 4. Clad in protective gear and accompanied by a specialized team, I entered a place few have experienced firsthand—and even fewer have photographed. Now, 40 years after the explosion, radiation levels remain so extreme that access to certain areas is limited to mere minutes, sometimes even seconds.

At its core, this project aims to give voice to the people who continue to suffer. With its consequences still ongoing, Chernobyl stands as a cautionary tale about human hubris—a reminder that not everything technologically possible is also wise.

Gerd Ludwig



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
Saturday, August 29 to Sunday, September 13
10am to 8pm
[FREE ADMISSION](#)

CAPTIONS

#1

Workers wearing respirators and plastic suits pause before drilling holes for support rods inside the sarcophagus. Radiation levels are so high that they need to constantly monitor their dosimeters and are only allowed to stay inside for 15 minutes per day. Chernobyl Nuclear Power Plant, Ukraine, 2005.
© Gerd Ludwig

#2

Veronika C. is only five years old and has leukemia. She is hospitalized at the Center for Radiation Medicine in Kyiv. Her mother was born before the disaster in nearby Chernigov, a city heavily affected by nuclear fallout. Kyiv, Ukraine, 2011.
© Gerd Ludwig



Etienne Montès

Quinze ans de photos et basta !
Fifteen years of photojournalism, then stop!

Etienne Montès

Quinze ans de photos et basta !



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

Dans le bidonville de Chuquicamata,
l'union fait la force.
Chili, 9 avril 1987.
© Étienne Montès

#2

Lors d'une fusillade dans les rues de
San Salvador, un marchand de glace est
utilisé comme bouclier humain par un
policier.
Salvador, 12 février 1980.
© Étienne Montès

La première vie d'Étienne Montès commence à Madagascar où son père est administrateur de la France d'outre-mer. Puis retour au berceau à Perpignan entre le quartier Saint-Mathieu et La Casenove, mas familial depuis le XVII^e siècle, proche de Trouillas. Le petit Catalan passe toutes ses vacances dans ce cadre idéal pour les aventures d'enfance entre vignes, cyprès et majestueux Canigou. Premières photos, premier labo sous l'escalier avec l'agrandisseur de son grand-père.

1973, première pige pour l'agence Gamma : l'affaire Portal. Qui se souvient encore de ce jeune baron, floué de son patrimoine, barricadé dans la propriété familiale, tirant sur des ouvriers venus travailler là, finalement abattu par les gendarmes ? Mais auparavant Étienne l'a convaincu de se laisser photographier avec son fusil, entre fût d'essence et balle de paille, prêt au carnage, en costume, souriant, cravaté.

Après la mort de Franco, la transition démocratique espagnole captive Montès : les manifestations en Catalogne et au Pays basque, la lutte armée de l'ETA, et en France celle des agriculteurs avec déjà José Bové, le Larzac.

1979, Étienne Montès fonce au Nicaragua couvrir la révolution. La cause est juste, chasser l'affreux dictateur Somoza, la lutte romantique à souhait quand le commandante Pastora s'empare du Parlement de Managua avec une poignée de femmes et d'hommes. Déjà, qu'il photographie une arrestation *manu militari* au Salvador ou les enfants d'un bidonville au Chili, les images de Montès ont cette particularité de toujours capter l'intimité des regards, même dans l'action. Les commandes de *Time* et de *Newsweek* se multiplient.

Au Salvador, la nuit, les militaires et la droite dure torturent et liquident les opposants. Au matin, leurs cadavres jonchent les rues à l'heure de la classe. Quand Étienne saisit la douleur déchirante d'un homme qui découvre sa femme parmi les corps exposés à l'université et tente de la couvrir avec sa chemise, ultime geste d'amour et d'adieu, l'âpre réalité de la guerre s'impose. Quand il photographie dans un hospice les petits enfants des victimes de la répression et s'entend appeler « Papa », la déchirure devient béante.

À New York, en pleine naissance du rap, à Madrid, où la movida fait rage, la vie d'Étienne alterne entre nuits effrénées et coup d'État en Guinée, Irlande en flammes ou révolutions en Amérique centrale. Jamais il ne se départ de son empathie pour les humains qui souffrent, pour les déshérités. Jamais non plus, chaque fin d'été, il ne manque les vendanges à La Casenove. C'est là, en 1987, qu'il dit basta à l'actualité internationale et décide d'entamer une seconde vie, celle de viculteur. Avec la même ardeur qu'il a manifestée en reportage, il fait du produit des vignes de La Casenove, jusqu'ici vendu au négoce, un cru réputé du Roussillon. Ce dernier se déguste avec le palais.

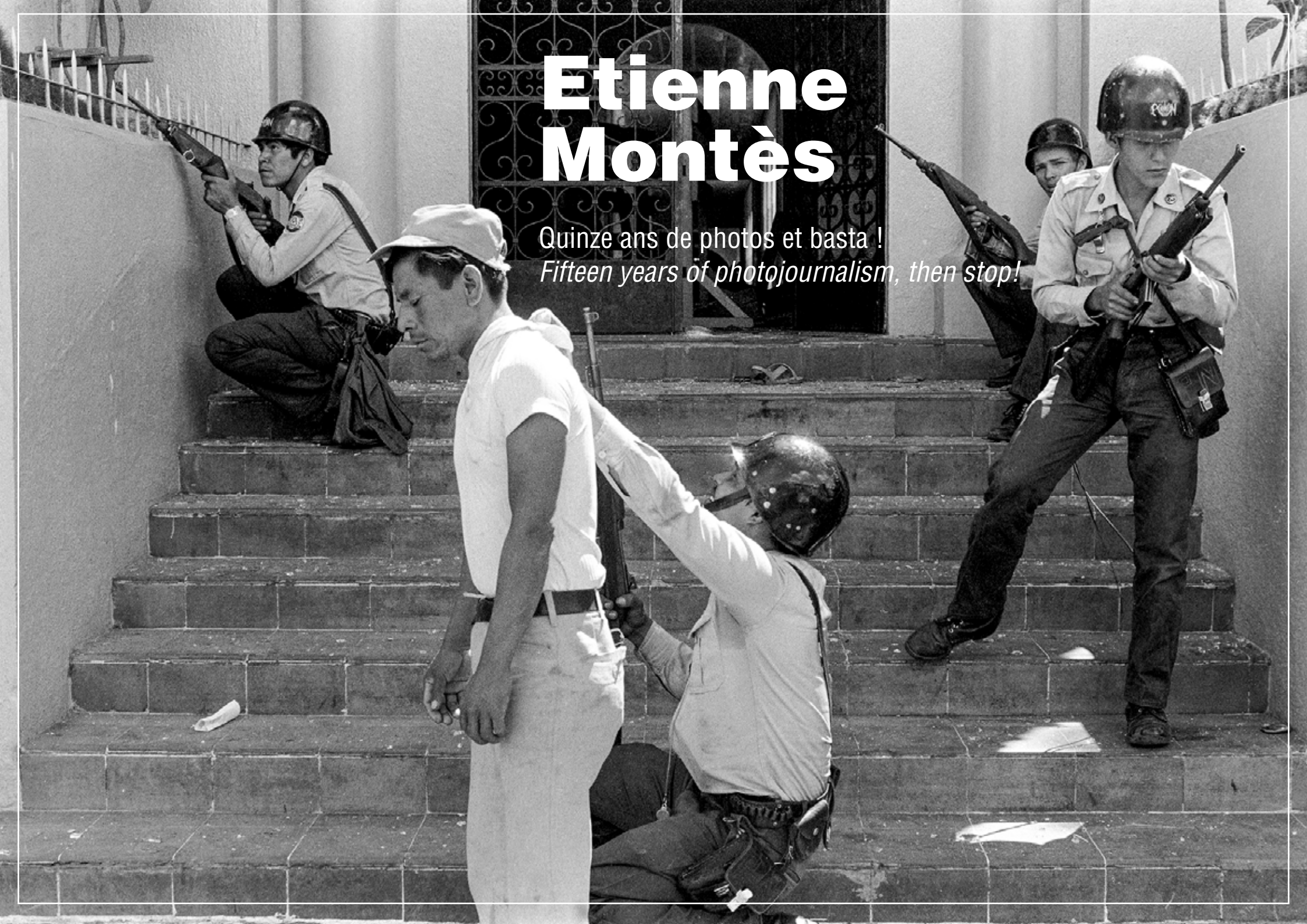
Pour la première fois, ici, il nous est donné d'apprécier avec nos yeux quelques-unes des photographies de la première vie d'Étienne Montès.

Thierry Secretan

Photographe, auteur, journaliste
Commissaire de l'exposition

Etienne Montès

Quinze ans de photos et basta !
Fifteen years of photojournalism, then stop!



Etienne Montès

Fifteen years of photojournalism, then stop!

Étienne Montès' first life began in Madagascar where his father served as an administrator for French Overseas Territories. He then came back home to Perpignan, living between the Saint-Mathieu neighborhood and *La Casenove*, the farmhouse that has been in the family since the 17th century, near Trouillas. The young Catalan spent all his holidays there - the perfect playground for childhood adventures surrounded by vineyards, cypress trees, and the majestic Canigou mountain. This is where he began taking photos, with his first darkroom under the stairs, using his grandfather's enlarger.

In 1973, his first assignment for the Gamma agency was "the Portal affair." Few still remember this young baron who had been cheated out of his inheritance, barricaded inside the family manor, shooting at people working nearby, and who was finally shot dead by the police. But before this, Étienne had convinced the baron to pose, holding his gun, between a gasoline drum and a bale of straw, ready for the carnage, smiling in his suit and tie.

In Spain, after Franco's death, the transition to democracy fascinated Montès. He covered demonstrations in Catalonia and the Basque country and ETA's armed struggle. In France, he reported on the farmers' movement in the Larzac region, where the campaigner, José Bové, first became known.

In 1979, Montès rushed to Nicaragua to cover the revolution. Overthrowing the terrible dictator, Somoza, was a just cause. And the struggle could be wonderfully romantic, like when *comandante* Pastora took control of the parliament in Managua with only a handful of women and men.

Whether he was photographing a violent arrest in El Salvador or children in a slum in Chile, Montès' pictures had the unique ability to capture something in the subjects' eyes, even when they were action pictures. As a result, there were more and more commissions from *Time* and *Newsweek*.

In El Salvador, at night, the army and the far right tortured and executed their opponents. In the morning, their bodies littered the streets as children headed for school. Étienne was confronted with the bitter reality of war when he captured the dreadful pain of a man who, on finding his wife among the bodies on display at the university, tried to cover her with his shirt - a final loving gesture of farewell. And when he photographed young children in a hospice, whose parents had been killed by the regime, and he heard them calling him "Dad", it was almost too much to take.

In New York, as rap was beginning to emerge, and in Madrid, where the "*La Movida*" movement was in full swing, Étienne's life alternated between wild nights and international events, such as a coup d'état in Guinea, Ireland in flames or revolutions in Central America. He never lost his empathy for suffering human beings and the underprivileged. Nor did he ever miss the grape harvest at *La Casenove* at the end of every summer.

It was there, in 1987, that he decided to stop covering international current affairs and began his second life, as a winemaker. With the same passion that he had shown as a photojournalist, he transformed the wine from *La Casenove*, which had previously been sold in bulk to merchants, into a highly regarded wine from the Roussillon region. We hope you will get a chance to enjoy a glass!

Here, for the first time, we can feast our eyes on some of the photographs from Étienne Montès' first life.

Thierry Secretan
Photographer, author, journalist
Exhibition Curator



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
Saturday, August 29 to Sunday, September 13
10am to 8pm
[FREE ADMISSION](#)

CAPTIONS

#1
Strength in numbers in Chuquicamata slum.
Chile, April 9, 1987.
© Étienne Montès

#2
During a gun battle in the streets of
San Salvador, an ice cream vendor is used
as a human shield by a police officer.
El Salvador, February 12, 1980.
© Étienne Montès

Jean-Luc Moreau Deleris

Cambodge : D'une guerre à l'autre
Cambodia: From One War to the Next



Jean-Luc Moreau Deleris

pour *Le Figaro Magazine*

Cambodge D'une guerre à l'autre



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1
Ligne de front : village de An Ses, district de Choam Ksant, province de Preah Vihear. Dans les monts Dânggrék, le col de An Ses est un point de passage stratégique entre la Thaïlande et le Cambodge. Il a fait l'objet d'intenses combats en décembre 2025. Il est désormais annexé par l'armée thaïe.
© Jean-Luc Moreau Deleris pour *Le Figaro Magazine*

#2
Saccage du temple de Preah Vihear par l'artillerie thaïe. La Thaïlande revendique la propriété de ce vestige angkorien, classé au patrimoine mondial de l'UNESCO en 2008, en dépit de deux arrêts de la Cour internationale de justice (1962 et 2013) confirmant son appartenance intangible au Cambodge.
© Jean-Luc Moreau Deleris pour *Le Figaro Magazine*

17 avril 1975 : les Khmers rouges entrent dans Phnom Penh. C'est le début d'un long cauchemar de trois ans, huit mois et vingt jours, qui fit plus de deux millions de victimes, vingt pour cent de la population d'alors. Sous la férule de Pol Pot, le « Frère numéro un », s'instaure une dictature ultra-violente visant à bâtir une société agraire autarcique, purgée de toute influence occidentale, oublieuse de sa spiritualité bouddhiste et de son patrimoine culturel multiséculaire. Une société communiste « parfaite », sans altérité, peuplée d'hommes nouveaux asservis par la terreur.

Un demi-siècle plus tard, si la mémoire du génocide demeure vive, le Cambodge est tourné vers l'avenir. Il a retrouvé son unité et son identité culturelle. Son développement est en marche, dopé par une croissance vigoureuse. Mais la transition démocratique, épaulée par l'ONU au début des années 1990, a échoué. En août 2023, le Premier ministre Hun Sen a cédé la place à son fils Hun Manet, après trente-huit ans d'un règne autoritaire sans partage. Un pouvoir dynastique qui a laissé son pays se gangrener sous le joug du crime organisé.

Le Cambodge a sa part d'ombre, mais il n'est pas belliqueux. Il a bien trop souffert de la guerre pour en avoir gardé l'appétit. Ce n'est pas le cas de la Thaïlande. En 2025, le « Parti de la fierté thaïe », populiste et ultranationaliste, s'est hissé au pouvoir. Son chef, Anutin Charnvirakul, a été nommé Premier ministre avec la bénédiction d'une caste de généraux viscéralement xénophobes. Un clan politico-militariste qui conteste la frontière tracée en 1907 sous tutelle française. Au centre des enjeux, le temple angkorien de Preah Vihear, classé au Patrimoine mondial de l'Unesco, dont par deux fois (1962 et 2013) la Cour internationale de justice a confirmé l'appartenance au Cambodge.

24 juillet 2025 : la Thaïlande lance une offensive contre le Cambodge. Le rapport de forces est nettement favorable à son armée dotée d'un arsenal moderne, dont une flotte d'avions de combat. Le Cambodge n'a pour sa défense qu'une petite armée de terre, pourvue d'un armement obsolète hérité de l'URSS. Aucun avion, pas le moindre système de défense sol-air. Le 28 juillet à minuit, ce premier assaut se conclut par un fragile accord de cessez-le-feu, qui permet à Donald Trump de claironner qu'il a mis fin à une guerre de plus. Avait-il eu connaissance des plans d'invasion thaïlandais ? Difficile de croire le contraire.

Le 7 décembre 2025, Bangkok viole le cessez-le-feu et repart à l'assaut. Cette fois, les affrontements durent vingt jours. Les forces thaïes s'emparent d'une douzaine de sites frontaliers, au nord et au sud-ouest du Cambodge. Elles détruisent le temple angkorien de Ta Krabey, annexent son site et endommagent gravement celui de Preah Vihear, dont elle réclame pourtant l'apanage.

Cinquante ans après le traumatisme transgénérationnel causé par les Khmers rouges, la guerre est revenue hanter le Cambodge : plusieurs centaines de tués et de blessés, un demi-million de personnes jetées sur les routes de l'exode, des territoires annexés au mépris du droit international, des crimes de guerre avérés, un joyau du patrimoine mondial dévasté par des munitions à fragmentation, interdites par plus de cent pays.

Alliée historique des États-Unis, la Thaïlande d'ultradroite surfe sur la vague trumpiste : dénigrement de la diplomatie multilatérale, retour à la loi du plus fort.

Jean-Luc Moreau Deleris

Jean-Luc Moreau Deleris

Cambodge : D'une guerre à l'autre
Cambodia: From One War to the Next



Jean-Luc Moreau Deleris

for *Le Figaro Magazine*

Cambodia From One War to the Next

On April 17, 1975, the Khmer Rouge entered Phnom Penh. It was the beginning of a nightmare that was to last three years, eight months and twenty days, leaving two million dead - twenty percent of the population at the time. Under the iron rule of Pol Pot - "Brother Number One" - an ultra-violent dictatorship was instigated with the aim of building a self-sufficient agrarian society, purged of all western influence, turning its back on the country's Buddhist tradition and its centuries-old cultural heritage. A perfect communist society, with no diversity, populated by "new men" subjugated by terror.

Half a century later, even though the memory of the genocide is still vivid, Cambodia has turned to the future. It has regained its unity and its cultural identity. There is sustained development fueled by vigorous economic growth. But the democratic transition, supported by the UN at the beginning of the 1990s, has failed. In August 2023, the Prime Minister, Hun Sen, was succeeded by his son, Hun Manet, after holding on to power exclusively for thirty-eight years. While this dynasty has been in power, the country has become corrupted by organized crime.

Cambodia has a dark side, but it is not belligerent. It has suffered too much from war to have any appetite left for it. But this is not the case for Thailand. In 2025, the "Thai Pride Party," a populist, ultranationalist party, came to power. Its leader, Anutin Charnvirakul, was appointed Prime Minister with the blessing of a cast of viscerally xenophobic generals. This political-military clan contests the border drawn up in 1907 under French rule. At the center of the dispute is the Angkorian temple of Preah Vihear, a UNESCO World Heritage Site. The International Court of Justice has confirmed twice (in 1962 and 2013) that the temple belongs to Cambodia.

On July 24, 2025, Thailand launched an offensive against Cambodia. Thailand's army is clearly stronger than that of Cambodia. It is equipped with a modern arsenal, including a fleet of fighter jets. Cambodia, on the other hand, only has a small ground force, with obsolete weapons inherited from the USSR. It has no planes and no surface-to-air defense system. On July 28 at midnight, this first offensive ended with a fragile ceasefire agreement, allowing Donald Trump to boast that he had put an end to yet another war. Did he know about the plans for the Thai invasion? It is difficult to believe otherwise.

On December 7, 2025, the Thai government broke the ceasefire and launched a new offensive. This time the fighting lasted twenty days. The Thai forces took control of dozens of border sites, in northern and south-western Cambodia. They destroyed the Angkorian temple of Ta Krabey, annexing its site and seriously damaging that of Preah Vihear, even though they claim that it belongs to them.

Fifty years after the transgenerational trauma caused by the Khmer Rouge, war has returned to haunt Cambodia: hundreds killed and injured, half a million people forced to leave their homes, territories annexed in defiance of international law, clear evidence of war crimes, and a World Heritage Site devastated by cluster munitions, which are banned by more than a hundred countries. A long-time ally of the United States, hard right Thailand has jumped on the Trumpist bandwagon, disparaging multilateral diplomacy and reverting to the law of the jungle.

Jean-Luc Moreau Deleris



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais

Saturday, August 29 août to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1
The front line: the village of An Ses, Choam Khsant District, in the province of Preah Vihear. In the Dânggrék mountains, the An Ses pass is a strategic crossing point between Thailand and Cambodia. It was the scene of intense fighting in December 2025, and has now been annexed by the Thai army.
© Jean-Luc Moreau Deleris for *Le Figaro Magazine*

#2
Damage caused to Preah Vihear temple by the Thai artillery. Thailand claims ownership of this Angkorian historical site, which has been a UNESCO World Heritage Site since 2008, despite two rulings by the International Court of Justice (in 1962 and 2013) confirming that it belongs indisputably to Cambodia.
© Jean-Luc Moreau Deleris for *Le Figaro Magazine*

Mads Nissen

Sangre Blanca : La géographie de la cocaïne
Sangre Blanca - The Geography of Cocaine





COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

Dans un appartement au Danemark, un dealer divise 1 kilo de cocaïne en blocs de 50 et 100 grammes. Elle sera ensuite vendue entre 80 et 100 euros le gramme. L'Europe a récemment dépassé les États-Unis en tant que plus grand marché mondial de cocaïne.

© Mads Nissen / Politiken / Panos Pictures

#2

Des membres du cartel de Jalisco Nouvelle Génération (CJNG) photographiés dans les montagnes du Michoacán. Ce cartel est considéré comme l'une des organisations criminelles les plus puissantes et les plus violentes du Mexique et même du monde.

© Mads Nissen / Politiken / Panos Pictures

Sangre Blanca La géographie de la cocaïne

Nous vivons l'âge d'or de la cocaïne. Malgré plus de cinquante ans de « guerre contre la drogue », sa consommation et sa production n'ont jamais été aussi élevées. Pour de nombreux Européens et Nord-Américains, la cocaïne est une drogue récréative. Pour de nombreux Latino-Américains, elle est source de corruption et de violence.

Ce reportage explore le commerce de la cocaïne et ses conséquences humaines, des campagnes abandonnées de Colombie aux bastions des cartels au Mexique, jusqu'aux dealers et aux consommateurs accros du monde de la nuit en Europe.

Les drogues illégales sont aujourd'hui au cœur du plus grand marché noir du monde, entraînant corruption, absence de développement et taux d'homicides extrêmement élevés, notamment en Amérique du Sud et centrale. Des sociétés et des pays entiers sont déstabilisés. Malgré plusieurs décennies de combat et d'innombrables efforts souvent violents pour endiguer ce trafic, la Colombie reste l'épicentre du marché, représentant les deux tiers de la production mondiale selon l'ONU. Depuis l'Amérique du Sud, la cocaïne est acheminée par voie terrestre, maritime et aérienne pour atteindre les clients du monde entier. À chaque étape, le trafic de cocaïne donne d'une main et prend de l'autre.

Au Mexique, incontournable plaque tournante du trafic, ce commerce lucratif a donné un tel pouvoir aux cartels que toutes les strates de la société semblent prises dans leurs filets. Des villes et des régions entières sont sous leur contrôle, engendrant terreur et instabilité qui forcent des centaines de milliers de

personnes à fuir. Alors que des cartels comme le CJNG approvisionnent les Nord-Américains en drogue, un flux constant d'armes illégales arrive des États-Unis jusqu'aux mains des cartels mexicains, renforçant ainsi leur emprise sur la société.

En Europe, l'usage de la cocaïne est de plus en plus accepté socialement, et le continent a récemment dépassé les États-Unis en tant que premier marché mondial de la cocaïne. Dans la sécurité de leur foyer, les consommateurs de plus en plus nombreux peuvent facilement passer commande en ligne et se faire livrer de la cocaïne en moins d'une heure.

Comme dans la majeure partie du monde, le marché européen de la cocaïne n'est pas contrôlé par un unique baron de la drogue, cartel ou mafia. Il fonctionne plutôt comme un réseau décentralisé de groupes, de cercles et d'individus, chacun tirant profit de sa part de la chaîne d'approvisionnement. Qu'il s'agisse de fournisseurs fiables, de collaborateurs corrompus, de blanchisseurs d'argent, d'acheteurs en gros ou même d'un coin de rue spécifique ou d'une ligne téléphonique dédiée aux clients, les bénéfices sont immenses et donc une source constante de conflits.

À travers dix pays et sur près d'une décennie, le photographe Mads Nissen a suivi la piste de la cocaïne. Le livre qui en résulte, *Sangre Blanca*, interroge non seulement la responsabilité des consommateurs, mais aussi les politiques mondiales qui nous ont conduits vers cette situation : une guerre contre la drogue dont on ne voit pas la fin.

Mads Nissen

Mads Nissen

Sangre Blanca : La géographie de la cocaïne
Sangre Blanca - The Geography of Cocaine



Mads Nissen

Politiken / Panos Pictures

Sangre Blanca The Geography of Cocaine

We are living in the golden age of cocaine. Consumption and production have never been higher, despite more than 50 years of the War on Drugs. For many Europeans and North Americans, cocaine is a party drug. For many Latin Americans, it's a source of corruption and violence.

Sangre Blanca - The Geography of Cocaine explores the cocaine trade and its human consequences—from the neglected countryside of Colombia and the cartel heartlands of Mexico to the dealers and consumers of Europe's nightlife.

Illegal drugs now constitute the world's largest black market, bringing corruption, underdevelopment and extraordinarily high murder rates, particularly in South and Central America. Entire societies and nations are being destabilized. Despite decades of war and countless—often violent—efforts to stop the trade, Colombia remains at the epicenter of the business, accounting for two-thirds of the world's production, according to the UN. From South America, cocaine travels by land, sea, and air to reach buyers across the globe. At every stop, the cocaine business both gives and takes.

In Mexico, a key transit hub, the lucrative trade has empowered narco-cartels to such an extent that all levels of society appear entangled in their reach. Cities and regions are under their control, creating terror and instability that force hundreds of thousands

to flee their homes. While cartels like the CJNG supply North Americans with drugs, a steady flow of illegal arms moves from the US into the hands of Mexican cartels, strengthening their grip on society.

In Europe, cocaine use is becoming increasingly socially acceptable, and the continent has recently surpassed the US as the world's largest cocaine market. From a safe distance, the growing number of consumers can conveniently place orders online and have cocaine delivered to their doorsteps within an hour.

As in most of the world, the European cocaine market is not controlled by one single drug lord, cartel or mafia. Instead, it operates as a decentralized web of groups, circles, and individuals, each profiting from their part of the supply chain. These assets—from reliable suppliers and corrupt collaborators to money launderers, wholesale buyers, and even a specific street corner or customer phone line—are highly valuable and therefore a constant source of conflict.

Across ten countries and over almost a decade, photographer Mads Nissen has followed the trail of cocaine. The resulting book, *Sangre Blanca*, questions not only the responsibility of consumers, but also the global policies that brought us here—and a War on Drugs with no end in sight.

Mads Nissen



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais

Saturday, August 29 août to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1

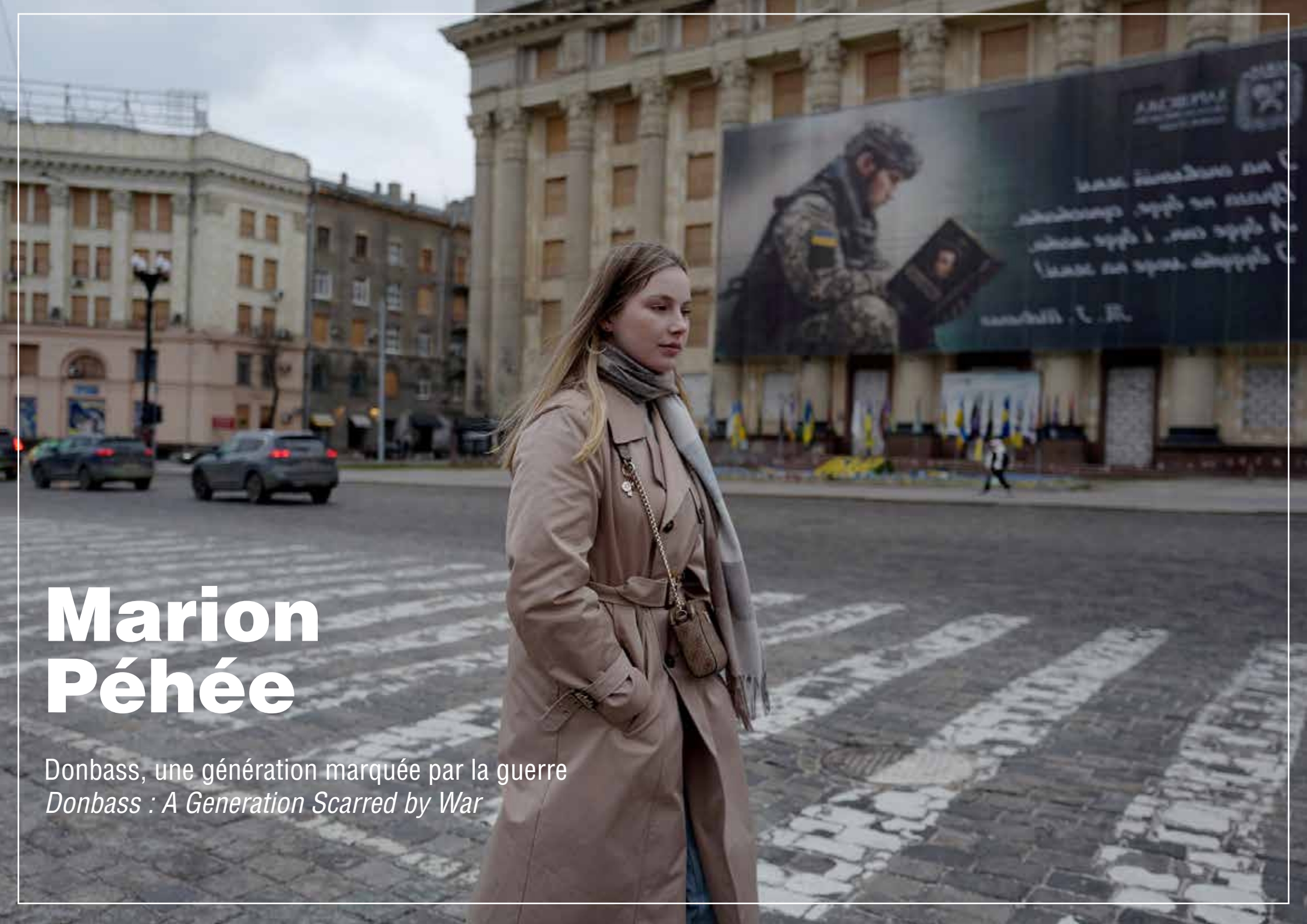
In an apartment in Denmark, a dealer is dividing a kilogram of cocaine into blocks of 50 and 100 grams. Later it will be sold for €80–100 per gram. Europe has recently overtaken the United States as the world's largest cocaine market.

© Mads Nissen / Politiken / Panos Pictures

#2

Members of the Jalisco New Generation Cartel (CJNG) photographed in the mountains of Michoacán. The cartel is widely regarded as Mexico's, and one of the world's, most powerful and violent criminal organizations.

© Mads Nissen / Politiken / Panos Pictures

A woman with long blonde hair, wearing a beige trench coat and a grey scarf, stands in a city square. She is looking down and to her right. In the background, there is a large mural of a soldier in camouflage gear holding a book. The mural is on a dark wall, and there is some text in Cyrillic to the right of the soldier. The square is paved with cobblestones, and there are cars and buildings in the background.

Marion Péhée

Donbass, une génération marquée par la guerre
Donbass : A Generation Scarred by War

Marion Péhée

Lauréate 2025
de la **Bourse Canon de la
Femme Photojournaliste**



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
de 10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

Sveta raconte ses nuits sous les bombardements : « Vers 4 heures du matin, trois ou quatre missiles étaient tirés, comme s'ils suivaient un emploi du temps. Lorsque cela s'arrêtait, j'étais très inquiète : je me demandais ce qu'ils préparaient. Peut-être que je réagis ainsi parce que je viens du Donbass, j'y suis habituée. »
Kharkiv, Ukraine, mai 2026.
© Marion Péhée
Lauréate de la Bourse Canon de la Femme Photojournaliste 2025

#2

Serhiy, Lera et Oleg lors d'une soirée au lycée Taras Chevtchenko. Serhiy était militaire, Lera étudiante, et Oleg membre d'une unité d'autodéfense chargée de patrouiller dans la ville.
Chtchastia, oblast de Louhansk, Ukraine, mai 2017.
© Marion Péhée
Lauréate de la Bourse Canon de la Femme Photojournaliste 2025

Donbass, une génération marquée par la guerre

« On vient de Chtchastia, mais on ne porte pas le bonheur », confie Vova aujourd'hui en repensant au destin de ses amis d'enfance.

Chtchastia signifie « bonheur » en ukrainien. C'est une ville du Donbass qui comptait environ 13000 habitants avant 2014. Elle a été brièvement occupée au printemps de cette même année par des séparatistes pro-russes et des combattants russes, puis reprise en juin par les forces ukrainiennes. Située à 25 kilomètres de la ligne de front alors figée, Chtchastia, avec sa centrale électrique stratégique, est restée régulièrement exposée aux bombardements durant les années qui ont suivi.

En juillet 2016, je me rends à Chtchastia et je rencontre Vova qui fête ses 18 ans avec ses amis à coups de vodka, de clopes et de baisers. Cette même année, il s'engage dans l'armée.

Au fil de mes voyages, entre 2016 et 2017, j'ai aussi rencontré Valya, Serguei, Kostia, Nina et tous les autres. Ces jeunes étaient pour la plupart livrés à eux-mêmes, parfois déscolarisés. Certains s'affirmaient pro-ukrainiens, d'autres soutenaient la république populaire autoproclamée de Louhansk (LNR), la plupart jouaient de ces divergences.

Dans cette ville fortement militarisée, l'armée représentait alors pour de nombreux jeunes une façon de donner un cadre à leur vie. Pour certains, cet engagement était aussi nourri par le sentiment patriotique qui s'était développé depuis 2014. Pour la plupart d'entre eux, l'avenir semblait alors se résumer à deux options : servir dans l'armée ou travailler à la centrale. C'est dans ce contexte, avec la guerre comme quotidien, que cette génération a grandi.

Aujourd'hui, Chtchastia est occupée par l'armée russe, et ce depuis les premiers jours de l'invasion à grande échelle. Les habitants ayant récemment quitté la ville décrivent des infrastructures en ruine, des services publics défaillants, un accès aux soins limité et un climat de peur marqué par la surveillance et la répression.

Depuis plus de quatre ans, je m'attache à retrouver ces adolescents rencontrés il y a dix ans pour savoir ce qu'ils sont devenus. De nombreux jeunes que j'avais photographiés en 2016 et 2017 ont été tués ou faits prisonniers. Ceux qui sont restés en territoire occupé racontent : « J'ai toujours aimé la liberté qu'il y avait en Ukraine. Mais là où je suis aujourd'hui, je ne peux pas m'exprimer, cela me mettrait en danger. Ici, la liberté n'existe pas, ni la liberté d'expression, ni la liberté de vivre. »

La plupart des jeunes que j'ai retrouvés en Ukraine libre servent aujourd'hui dans l'armée. D'autres vivent dans la crainte d'être mobilisés, tandis que certains tentent de poursuivre leur vie à Kiev, Kharkiv ou ailleurs, malgré les bombardements réguliers. Tous sont séparés de certains de leurs proches, restés pour beaucoup dans les territoires occupés.

La bande d'adolescents que je voyais si soudée a éclaté en des trajectoires variées. Ils vivent en territoire occupé, en Russie, en Ukraine ou à l'étranger. Les destins croisés de ces jeunes de Chtchastia racontent, sur une décennie, l'histoire d'une génération ukrainienne façonnée par la guerre.

Marion Péhée

A woman with brown hair, wearing a black and white patterned shirt, is adjusting the sleeve of a man's camouflage uniform. The man is wearing a camouflage tank top and pants, and has a tattoo on his left arm. He is looking down at his hands. Another man in a camouflage uniform stands to the right, looking towards the first man. They are in a room with a window, a radiator, and a curtain.

Marion Péhée

Donbass, une génération marquée par la guerre
Donbass : A Generation Scarred by War

Marion Péhée

Winner of the 2025
Canon Female Photojournalist
Grant

Donbass A Generation Scarred by War

"We come from Shchastia, but there hasn't been much happiness," says Vova thinking back to what has happened to his childhood friends.

Shchastia means "happiness" in Ukrainian. It is a city in the Donbass region which had a population of 13,000 before 2014. It was briefly occupied in the spring of that year by pro-Russian separatists and Russian combatants, then recaptured by Ukrainian forces in June. The front line then remained frozen and Shchastia, located 25 kilometers away, with its strategic electric power plant, was regularly exposed to shelling over the following years.

In July 2016, I went to Shchastia and met Vova who was celebrating his 18th birthday with his friends, drinking vodka, smoking cigarettes and kissing. That same year, he joined the army.

During my visits in 2016 and 2017, I also met Valya, Serguei, Kostia, Nina and all the others. Most of them had to fend for themselves, and some had dropped out of school. Some were pro-Ukrainian, others supported the self-proclaimed Luhansk People's Republic (LNR), while for most these different groups were a source of fun.

In this highly militarized city, for many young people the army represented a way to give structure to their lives. Some joined the army due to the patriotism that had grown since 2014. For most of them, at the time, the future seemed to be limited to two options: serving in the army or working in the power plant. This is the context that this generation grew up in, with war present in their daily lives.

Today Shchastia is occupied by the Russian army, as it has been since the first days of the full-scale invasion. Residents who have recently left the city describe damaged infrastructure, failing public services, limited access to healthcare and a climate of fear due to surveillance and repression.

For more than four years, I have been trying to track down the teenagers I met ten years ago to find out what has happened to them. Many of the young people I photographed in 2016 and 2017 have been killed or made prisoners. Those who have stayed in the occupied territory say: "I always liked the freedom that existed in Ukraine. But where I am today, I can't express myself, it would be too dangerous. There is no freedom here. No freedom of expression and no freedom to live."

The majority of the young people I managed to find in unoccupied Ukraine are currently serving in the army. Others live in fear of being called up, and some try to continue their lives in Kiev, Kharkiv or elsewhere, despite the regular bombings. All of them have been separated from some of their loved ones, many of whom have stayed in the occupied territories.

The gang of teenagers who seemed so close have gone their separate ways, whether living in the occupied territory, in Russia, in Ukraine or abroad. What these young people from Shchastia have gone through in ten years reflects how war has shaped a generation of Ukrainians.

Marion Péhée



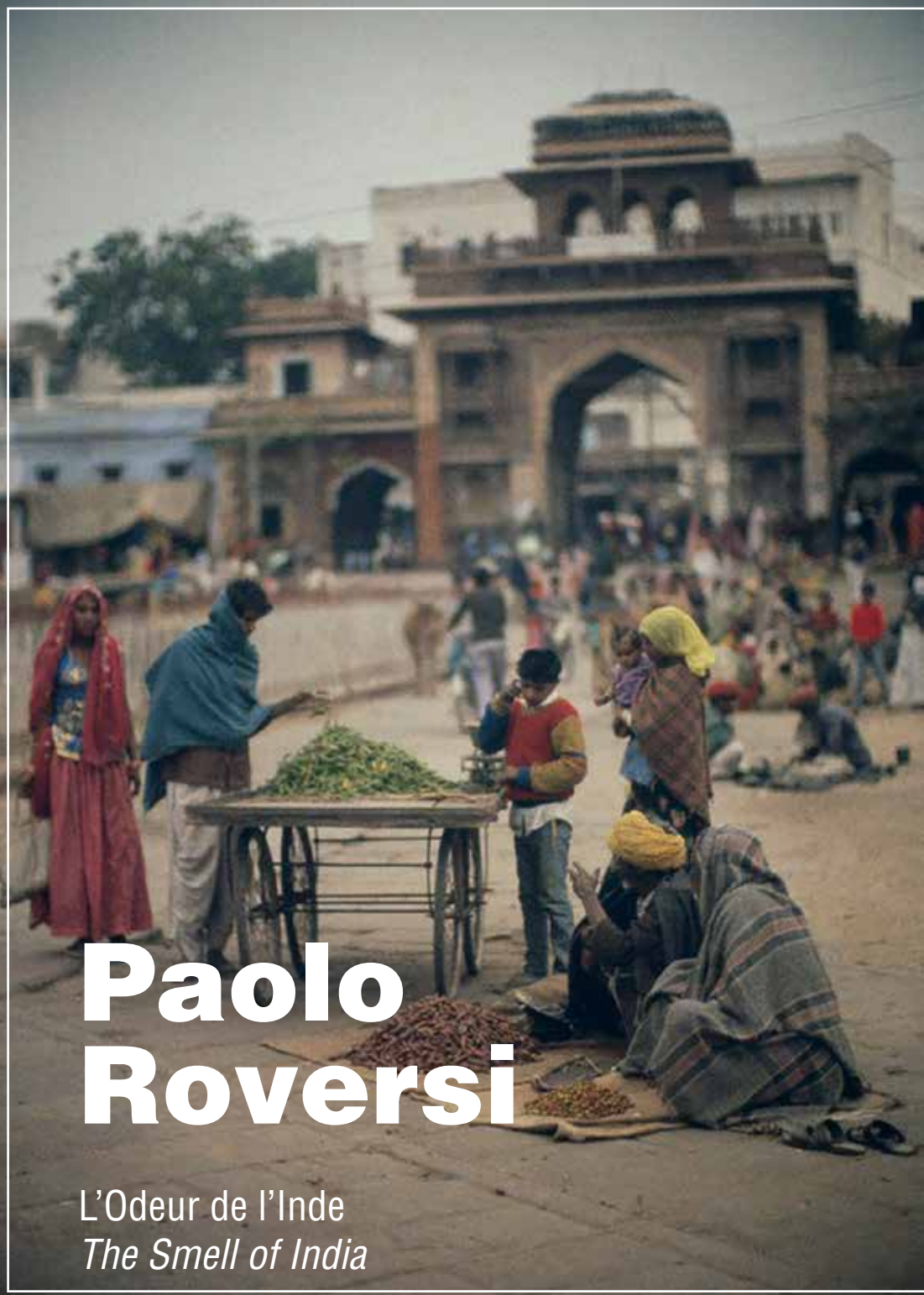
COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
Saturday, August 29 to Sunday, September 13
10am to 8pm
[FREE ADMISSION](#)

CAPTIONS

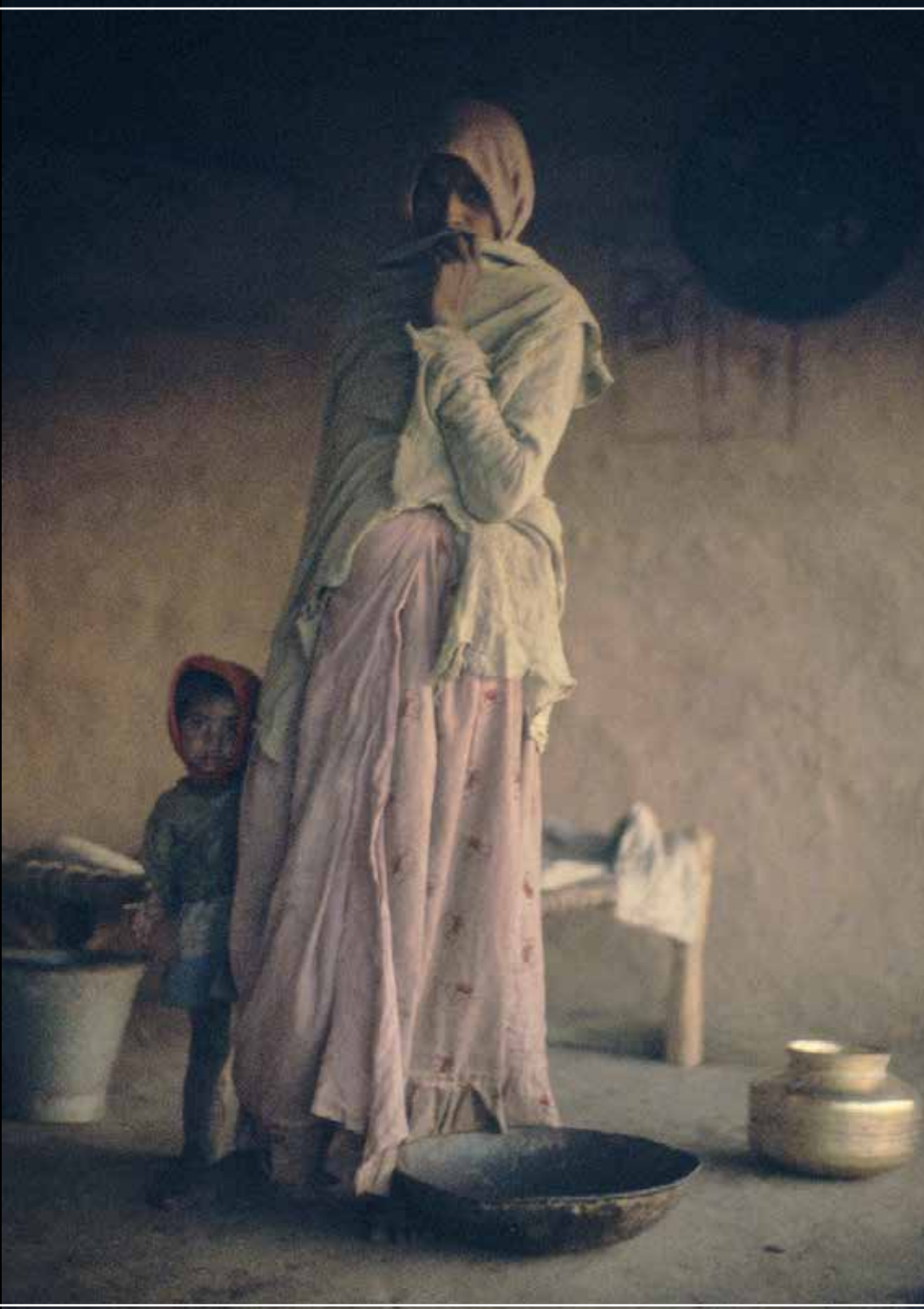
#1
Sveta talks about the bombing at night: "At about 4 in the morning, three or four missiles would be fired, as if they were following a schedule. When this stopped, I was very worried: I wondered what they were planning. Maybe I react that way because I'm from Donbas; I'm used to it." Kharkiv, Ukraine, May 2026.
© Marion Péhée
Winner of the 2025 Canon Female Photojournalist Grant

#2
Serhiy, Lera and Oleg at an event at Taras Shevchenko High School. Serhiy was a soldier, Lera was a student, and Oleg was a member of a self-defense unit that was responsible for patrolling the city. Shchastia, Luhansk Oblast, Ukraine, May 2017.
© Marion Péhée
Winner of the 2025 Canon Female Photojournalist Grant



Paolo Roversi

L'Odeur de l'Inde
The Smell of India



Paolo Roversi



HÔTEL PAMS

18 rue Emile Zola
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
de 10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1
Sur la route de Pushkar.
Inde, 1991.
© Paolo Roversi

#2
Marché de Sardar.
Jodhpur, Inde, 1991.
© Paolo Roversi

#3
Jeune garçon endormi.
Calcutta, Inde, 1990.
© Paolo Roversi

L'Odeur de l'Inde

L'Inde est entre deux mondes, entre la vie et la mort, le bien et le mal, l'enfer et le paradis. Il y règne une immense misère et, en même temps, un calme, une paix, une sérénité. Pour moi, la photographie se situe toujours à la frontière de la vie et de la mort, du passé et du présent, de la réalité et de l'illusion, de la beauté et de la cruauté et, plus encore que tout, de l'ombre et de la lumière.

En Inde, j'ai appris l'absence de lumière ; j'ai découvert la puissance de la pénombre. Parfois, je ne savais quoi y déceler : un homme, une vache, une pierre... Le mystère contenu dans ces ombres me fascinait. Quand on marche dans la rue, tout se mélange, y compris les odeurs et les couleurs – même si les émotions qu'elles provoquent s'expriment de manière singulière.

La douceur règne, et la poussière enveloppe les senteurs fortes, sucrées, les bruits. Chacun a la même façon de hocher la tête, les gestes sont eux aussi imprégnés d'une grande délicatesse. J'ai vu des scènes très belles : sur le chemin de l'école, un enfant a coupé en deux sa *chapati* (pain traditionnel) pour en donner la moitié à une vache. Dès que l'on s'assied, quelqu'un s'assied discrètement à côté de vous, ou bien un chien vient se coucher à proximité. Cette douceur, cet abandon, je ne les ai trouvés qu'en Inde. C'est une compagnie sans parole. Une relation très forte qui passe par le silence, équivalente à celle que je peux établir avec mes modèles.

La couleur de l'Inde, c'est aussi celle des fleurs. Il y en a à chaque coin de rue, à chaque offrande, à chaque temple. L'Inde est aussi fleurie qu'elle est mélodieuse, spirituelle. On entend toujours une musique. Elle fait partie des sons de la rue, et nous relie à un autre monde.

En 1961, Pier Paolo Pasolini est en Inde avec Alberto Moravia et Elsa Morante. Le récit, ou plutôt le journal de ce voyage, est publié sous le titre *L'Odeur de l'Inde*. C'est la cristallisation, intime et poétique, de l'expérience d'un voyageur. Il n'a pas d'autre but que la transcription littéraire des impressions et des émotions du poète. Cet ouvrage, je l'ai emporté avec moi et je l'ai lu en Inde. Son journal de voyage est devenu mon journal de lecture. Pasolini a confirmé mes sensations ; je me suis reconnu dans son texte. Il décrit parfaitement la façon de vivre tous ensemble, de se mélanger entre connus et inconnus ; la façon dont la pauvreté à chaque coin de rue se transforme en une sorte de richesse. Il aborde la dimension religieuse et philosophique de cette pauvreté. À la fin d'un court documentaire qu'il a tourné sur l'Inde quelques années plus tard (*Appunti per un film sull'India*, 1968), Pasolini s'interroge : « Un Occidental qui va en Inde a tout, mais en réalité ne donne rien. L'Inde, qui n'a rien, donne tout. Pourquoi cela ? »

Paolo Roversi,
Impressions recueillies par Sylvie Lécallier

Paolo Roversi

L'Odeur de l'Inde
The Smell of India



Paolo Roversi

The Smell of India

India is between two worlds: between life and death, good and evil, hell and heaven. There is huge poverty, and yet, at the same time, there is calm, peace and serenity. For me, photography has always been situated on the edge between life and death, the past and the present, reality and illusion, beauty and cruelty, and, more than anything, between shade and light. In India, I became familiar with the absence of light; I learned how powerful the darkness could be. Sometimes, I wasn't sure what I was looking at: a man, a cow, a rock... I was fascinated by the mystery of these shadows. When you walk in the street, everything is mixed together, including the smells and the colors – even though the emotions that they trigger are unique. There is an over prevailing gentleness - the dust envelopes the strong and sweet smells and the noises. Everyone nods their head in the same way, their gestures are also imbued with great delicacy. I saw some beautiful scenes: on the way to school, a child cut their chapati (traditional bread) in two to give the other half to a cow. As soon as you sit down, someone discreetly sits down next to you, or a dog comes to lie down nearby. This gentleness, this ease – I've only ever found it in India. It is a presence without words. A very strong connection that is conveyed through silence, similar to the one I can establish with my models.

The colors of India are in its flowers. They are at each street corner, at each offering, each temple. India is full of flowers – as it is full of melody and spirituality. You always hear music. It is part of the sound of the street, and connects us to another world.

In 1961, Pier Paolo Pasolini was in India with Alberto Moravia and Elsa Morante. The account, or rather the journal of this trip, was published under the title “*The Smell of India*”. It is the personal and poetic expression of a traveler's experience. Its sole purpose is the literary transcription of the poet's impressions and emotions. I took this book with me and read it in India. His travel journal became my reading journal. Pasolini felt the same things as me; I recognized myself in his text. He perfectly describes the way everyone lives together, with acquaintances and strangers mixing; the way the poverty on every street corner turns into a kind of wealth. He explores the religious and philosophical dimensions of this poverty. At the end of a short documentary he filmed about India a few years later (*Appunti per un film sull'India*, 1968), Pasolini asked: “A Westerner who goes to India has everything, but in reality gives nothing. India, which has nothing, gives everything. Why is that?”

Paolo Roversi,
As told to Sylvie Lécailier



HÔTEL PAMS

18 rue Emile Zola

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1

On the road to Pushkar.
India, 1991.

© Paolo Roversi

#2

Sardar market.
Jodhpur, India, 1991.

© Paolo Roversi

#3

Young boy sleeping.
Calcutta, India, 1990.

© Paolo Roversi



Hashem Shakeri

Iran, le cycle de la guerre
Iran: The Cycle of War

Hashem Shakeri

Exposition présentée par le quotidien
Le Monde



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
10h à 20h
[ENTRÉE LIBRE](#)

LÉGENDES

#1

Au cimetière de Behesht-e Zahra, des civils se recueillent sur les tombes de leurs proches tués lors de récentes attaques israéliennes et américaines. À l'arrière-plan, la fumée des frappes en cours.
Banlieue de Téhéran, 13 mars 2026.
© Hashem Shakeri

#2

Plusieurs explosions violentes dans le quartier ont provoqué une coupure de courant dans la zone. Une grand-mère et ses petits-enfants sont assis dans l'obscurité, buvant du thé et parlant de la guerre.
Téhéran, 28 mars 2026.
© Hashem Shakeri

Iran, le cycle de la guerre

En Iran, les tragédies se succèdent sans répit. Chaque nouvelle crise chasse la précédente, laissant une société à bout de souffle, dépossédée du temps nécessaire pour panser ses blessures. Sous le joug d'un régime autoritaire en conflit avec le monde occidental, les Iraniens semblent avoir perdu leur voix et leur visage.

Prises à Téhéran pendant la guerre déclenchée par les frappes américaines et israéliennes du 28 février 2026, ces photographies ouvrent une rare fenêtre sur cette ville de près de 14 millions d'habitants. Elles témoignent de la vie quotidienne dans une capitale longtemps maintenue dans l'obscurité médiatique, ainsi que des bouleversements provoqués par un conflit survenu quelques semaines après la répression des manifestations de janvier 2026, dirigées contre l'arbitraire du pouvoir et la détérioration des conditions de vie.

Depuis le début de cette nouvelle offensive israélo-américaine, qui marque la reprise de la guerre moins d'un an après la première campagne de bombardements contre l'Iran, les échanges entre les Iraniens restés au pays et leurs familles à l'étranger se sont brutalement raréfiés. Durant plusieurs semaines, le régime a imposé un véritable huis clos numérique : près de 99 % des utilisateurs ont été privés d'accès à Internet, une situation qui s'est améliorée à partir du 26 mai.

Des visas, délivrés au compte-gouttes, ont permis à une poignée de journalistes étrangers d'entrer dans le pays. Les photographes iraniens, eux, continuent de travailler sous une surveillance étroite. Certains d'entre eux, dépourvus d'accréditation. Pour transmettre ses images, Hashem Shakeri a dû déjouer la censure en recourant à des VPN, ces réseaux privés chiffrés dont le coût est désormais prohibitif pour une grande partie de la population.

Ses photographies témoignent d'une société iranienne plus fracturée que jamais. D'un côté, les partisans du régime sont confortés dans leurs convictions révolutionnaires et anti-occidentales par l'assassinat du Guide suprême, Ali Khamenei, tué lors d'une frappe le 28 février 2026, puis par la disparition d'autres hauts responsables iraniens. Face à ce qu'ils perçoivent comme une menace existentielle contre la République islamique, leur loyauté envers le régime s'est encore renforcée.

De l'autre côté se dressent les opposants, déterminés à obtenir la chute du pouvoir, plus encore depuis la répression des 8 et 9 janvier, qui aurait fait plusieurs milliers de victimes civiles. Faute d'accès indépendant au terrain, aucun décompte fiable n'est possible. Entre ces deux camps irréconciliables, une large partie de la population se retrouve prise en étau : hostile au régime, mais tout aussi opposée à la destruction de son pays. Les conséquences du conflit sont déjà visibles. La présence policière s'est accrue dans l'espace public et la répression s'intensifie. Sur le plan économique, de nombreux Iraniens ont perdu leurs moyens de subsistance.

Dans les semaines qui ont suivi le premier cessez-le-feu du 8 avril 2026, les échanges de missiles entre les belligérants se sont pourtant poursuivis. Le calme n'est jamais véritablement revenu. À travers ces images, c'est l'incertitude d'un pays tout entier qui affleure : une société suspendue entre guerre, répression et un avenir qui se dérobe.

Ghazal Golshiri

Commissaire de l'exposition : **Audrey Delaporte**
Remerciements : Marie Sumalla, Cécile Hennion et Pauline Eiferman



Hashem Shakeri

Iran, le cycle de la guerre
Iran: The Cycle of War

Iran

The Cycle of War

Hashem Shakeri

Exhibition presented by **Le Monde**

In Iran, one tragedy follows the next, without respite. Each new crisis replaces the previous one, leaving the population exhausted, and without enough time for wounds to heal. Under the yoke of an authoritarian regime at loggerheads with the western world, the people of Iran seem to have lost their voice and their identity.

These photographs, taken in Tehran during the war that was triggered by the U.S. and Israeli airstrikes of 28 February 2026, offer a rare glimpse of this city of nearly 14 million inhabitants. They show day-to-day life in a capital city that has been the object of an extended media blackout, and the impact of a conflict that took place only a few weeks after the crackdown on the January 2026 demonstrations against the arbitrary exercise of power and the deterioration of living conditions.

Since the beginning of this new U.S. – Israeli offensive, which began less than a year after the previous bombing campaign against Iran, exchanges between the Iranians who have stayed at home and their families abroad have been brutally restricted. For several weeks the regime imposed a digital blackout: almost 99% of users had no access to internet, before the situation improved as of May 26.

Few visas were issued, but a handful of foreign journalists nevertheless managed to enter the country. Iranian photographers, for their part, continue to work under close surveillance. Some without official accreditation. In order to send these photographs and avoid censorship Hashem Shakeri used VPNs, encrypted private networks which are now too expensive for the majority of the population.

His photographs show that Iranian society is more fractured than ever. On the one hand, the revolutionary and anti-western convictions of those who support the regime have been reinforced by the assassination of the Supreme Leader, Ali Khamenei, who was killed during an airstrike on February 28, 2026, and by the deaths of other high-ranking Iranian officials. In response to what they see as an existential threat to the Islamic Republic, their loyalty towards the regime has grown even stronger.

On the other side we have the opposition, who are determined to bring down the regime, all the more so since the crackdown of January 8-9 which may have left several thousand dead; independent organizations do not have access, so it is not possible to establish a reliable figure. Between these two irreconcilable camps, a large part of the population finds itself caught between a rock and a hard place: hostile to the regime, but just as opposed to the destruction of their country. The consequences of the conflict are already visible. Police presence has increased in public spaces and there is increased repression. Economically, many Iranians have lost their livelihoods.

During the weeks following the first ceasefire of April 8, 2026, the belligerents nevertheless continued to exchange missiles. Calm was never genuinely restored. These photographs capture the uncertainty of a whole nation: a society caught between war, repression and an uncertain future.

Ghazal Golshiri

Exhibition curator: **Audrey Delaporte**
Thanks to: Marie Sumalla, Cécile Hennion and Pauline Eiferman



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

[FREE ADMISSION](#)

CAPTIONS

#1
At Behesht-e Zahra cemetery, civilians gather at the graves of their loved-ones killed during the recent Israeli and U.S. attacks. Smoke from ongoing strikes can be seen in the background. Suburbs of Teheran, March 13, 2026. © Hashem Shakeri

#2
Several violent explosions in the neighborhood have caused a power outage. A grandmother and her grandchildren sit in the dark, drinking tea and talking about the war. Teheran, March 28, 2026. © Hashem Shakeri



Gaël Turine

Brisés par le kush
Broken by Kush



MAISON DE LA CATALANITÉ

Place Joseph-Sébastien Pons
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
10h à 20h
[ENTRÉE LIBRE](#)

LÉGENDES

#1
Hawa (39 ans) dont les trois enfants ont été placés dans une église de la ville avec d'autres orphelins. Elle vit dans l'une des tombes du cimetière abandonné de Palm Grove. Incapable de se défaire de sa dépendance au kush, Hawa survit en se prostituant. Chaque client lui rapporte environ 50 centimes, de quoi s'offrir une dose de kush qui coûte 30 centimes.
Monrovia, Liberia, 14 janvier 2026.
© Gaël Turine

#2
Un homme qui a acheté plusieurs pipes les loue à d'autres toxicomanes. Ce système lui permet de récupérer les frais liés à sa consommation de kush. Il n'en fume jamais lorsqu'il loue ses pipes, car il serait trop défoncé pour s'occuper de son matériel.
Freetown, Sierra Leone, 14 janvier 2026.
© Gaël Turine

Brisés par le kush

Les drogues de synthèse s'imposent aujourd'hui comme l'un des fléaux majeurs de la mondialisation. En constante expansion, ce marché n'a jamais été aussi lucratif. Longtemps cantonnées aux marchés occidentaux, ces substances conquièrent de nouveaux territoires.

Depuis 2021, une drogue chimique baptisée « kush » fait des ravages en Afrique de l'Ouest. En Sierra Leone, où elle est apparue, puis au Liberia voisin, elle a déjà causé la mort de milliers de toxicomanes, âgés pour la plupart de 18 à 25 ans. Les ports de Freetown et Monrovia, et dans une moindre mesure leur aéroport, constituent les principaux points d'entrée des composants chimiques nécessaires à sa fabrication. Si des cargaisons de kush « prêt à l'emploi » débarquent de temps en temps, l'essentiel de la production s'effectue localement, dans des laboratoires clandestins disséminés à travers la Sierra Leone et le Liberia. Les enquêtes sur les filières d'approvisionnement pointent des importations en provenance de Chine, des Pays-Bas et du Royaume-Uni.

Le kush contient du nitazène, un opioïde de synthèse pouvant être jusqu'à vingt-cinq fois plus puissant que le fentanyl, qui est associé à des cannabinoïdes synthétiques hautement addictifs. Ce mélange est ensuite imprégné sur des feuilles végétales avec des solvants comme l'acétone ou du formol. D'apparence proche du cannabis mais dégageant une forte odeur chimique, le produit final est un piège visuel qui participe à sa propagation.

Les organisations criminelles ont mis au point une drogue à la fois puissante, très bon marché et destinée aux populations les plus précaires. Il existe d'ailleurs plusieurs qualités de kush, dont la plus accessible se vend à peine 30 centimes d'euro la dose. Mais ce faible coût a un revers : plus le kush est bon marché, plus ses effets sont destructeurs. Outre le fort impact sur le cerveau, le kush ronge le corps des consommateurs, provoquant des lésions sévères, des plaies ouvertes et des infections à répétition. Privés de défenses

immunitaires, de nombreux usagers de kush succombent de maladies opportunistes. Dans les nombreux quartiers de Freetown ou de Monrovia où les « kushmen » se regroupent, la ville semble avoir basculé dans un monde d'horreur.

Ce fléau s'inscrit dans un contexte de grande fragilité socio-économique avec un taux de chômage massif chez les jeunes, des systèmes éducatifs et sanitaires défaillants et des séquelles encore vives des terribles guerres civiles qui ont déchiré les deux nations : autant de facteurs qui favorisent la consommation d'une telle drogue chimique. Le kush a rapidement piégé une génération entière, débordant des infrastructures de santé déjà exsangues.

Les toxicomanes et leurs familles sont abandonnés des autorités qui sont complètement dépassées par l'ampleur du problème. Les familles et comités de quartiers n'ont pas eu d'autres choix que d'ouvrir des centres de désintoxication autogérés et autofinancés pour « sauver leur jeunesse ». Seuls des associations religieuses et des donateurs étrangers privés soutiennent vaille que vaille ces lieux d'accueil.

Face à l'étendue de la crise, la Sierra Leone et le Liberia ont déclaré en 2024 l'état d'urgence sanitaire. Malgré des programmes gouvernementaux prévoyant hospitalisation, prévention et répression, les résultats restent très limités, si ce n'est inexistants. Cette inefficacité s'explique notamment par une corruption massive au sein des services de police, de l'armée et des douanes.

En Sierra Leone et au Liberia, comme en Europe et ailleurs dans le monde, les cartels mafieux continuent de démontrer leur capacité à contourner, voire à neutraliser les efforts engagés par les États dans la guerre contre le trafic de drogue.

Gaël Turine



Gaël Turine

Brisés par le kush
Broken by Kush

Gaël Turine

Broken by Kush

Synthetic drugs have become one of the major scourges of the globalized world. The industry has never been so lucrative, and is constantly growing. For a long time, these substances were confined to western markets, but they are now moving into new territories.

Since 2021, a chemical drug called “kush” has been wreaking havoc in West Africa. In Liberia, where it first appeared, and then in neighboring Liberia, it has already claimed the lives of thousands of users, most of whom were between 18 and 25 years of age.

The ports of Freetown and Monrovia, and to a lesser extent their airports, are the main entry points for the chemicals needed to make the drug. Though shipments of “ready-to-use” kush arrive from time to time, the majority of production is local, in clandestine laboratories hidden throughout Sierra Leone and Liberia. Investigations into the related supply networks point to imports from China, the Netherlands and the United Kingdom.

Kush contains nitazene, a synthetic opioid that can be up to twenty-five times more potent than fentanyl, which is combined with highly addictive synthetic cannabis compounds. This mixture is then impregnated onto leaves using solvents like acetone or formaldehyde. The final product is similar in appearance to cannabis, which fools some initial users, despite the strong chemical odour, and helps the drug to spread.

Criminal organizations have developed a drug that is both powerful and cheap, aimed at the poorest categories of the population. There are several levels of quality of kush, the cheapest selling for 30 cents of a euro for a dose. But this low price comes at a cost: the cheaper the kush, the more destructive its effects. Apart from the effect it has on

users' brains, kush ravages their bodies, causing serious damage, open wounds, and recurring infections. With their immune system compromised, many kush users die from opportunistic diseases. In the numerous neighborhoods of Freetown and Monrovia where the “kushmen” gather, the city appears to have been transformed into a nightmare world.

This scourge is taking place at a time of great socio-economic fragility, with massive youth unemployment, failing education and health systems, and the lasting effects of the terrible civil wars that tore both countries apart. All these factors tend to increase the consumption of a chemical drug of this kind. Kush rapidly trapped a whole generation, overwhelming health institutions that were already strained.

The drug users and their families have been abandoned by the authorities who are unable to cope with the scale of the problem. Families and neighborhood committees had no choice other than to open self-run and self-funded detox centers “to save their young people.” Religious associations and private foreign donors do what they can to support these shelters.

Due to the extent of the crisis, Sierra Leone and Liberia officially declared a public health emergency in 2024. But government programs involving hospitalization, prevention and law enforcement have had very little impact, if any. This lack of effectiveness is due to the widespread corruption within the police, the army and the customs services.

In Sierra Leone and Liberia, as is the case in Europe and elsewhere in the world, mafia cartels continue to show that they are able to circumvent - or neutralize - the measures taken by governments in the war against drug trafficking.

Gaël Turine



MAISON DE LA CATALANITÉ

Place Joseph-Sébastien Pons

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

[FREE ADMISSION](#)

CAPTIONS

#1
39-year-old Hawa, whose three children now stay in an orphanage in a church in the city. She lives in one of the tombs in the abandoned Palm Grove cemetery. Unable to overcome her addiction to kush, she has turned to prostitution to survive. Each client brings her about 50 cents, enough to pay for a 30-cent dose of kush.
Monrovia, Liberia, January 14, 2026.
© Gaël Turine

#2
A man who has bought several pipes hires them out to other drug addicts. This arrangement means he is able to recoup the costs of his kush habit. He never smokes it when he is hiring out the pipes, because he would get too high to be able to look after them.
Freetown, Sierra Leone,
January 14, 2026.
© Gaël Turine

Robin Tutenges

Fano's Kingdom



Robin Tutenges

Hors Format



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

Des guerriers Fano se rassemblent sur les hauteurs du massif du Lasta, l'un des foyers de l'insurrection qui secoue la région Amhara, en Éthiopie. En contrebas, les forces fédérales sont retranchées dans la ville historique de Lalibela, autrefois visitée par des milliers de touristes.

12 mai 2025.
© Robin Tutenges / Hors Format

#2

Des chefs Fano attablés dans une gargote d'un village jouent aux dames avec des capsules de bière de sorgho. Ils font partie des quelque 15 000 membres des forces spéciales régionales ayant rejoint la guérilla après la tentative du gouvernement de démanteler leur unité. Ils ont apporté leurs armes et leur expérience militaire, structurant le mouvement.

8 mai 2025.
© Robin Tutenges / Hors Format

Fano's Kingdom

Les hauts plateaux du nord-ouest de l'Éthiopie sont ravagés par l'une des guerres les plus invisibles au monde. Depuis 2023, une insurrection menée par des nationalistes amharas, le deuxième groupe ethnique du pays, s'est emparée de vastes territoires dans la région du même nom. Rassemblées sous l'appellation « Fano », ces milices armées locales affirment défendre leur communauté contre les violences du gouvernement fédéral et des groupes ethniques voisins.

Forteresse naturelle dont les sommets culminent à plus de 4 000 mètres, la région Amhara est le berceau historique des premiers royaumes éthiopiens. Longtemps centre politique et religieux du pays, elle a permis aux Amharas d'occuper une place centrale jusqu'à la fin du XX^e siècle. Des années de réformes politiques ont progressivement marginalisé cette communauté, avant que l'effondrement sécuritaire et la multiplication des violences interethniques attisent les tensions, faisant émerger des milices locales comme les Fano.

Quand la guerre du Tigré éclate en 2020, les Fano combattent aux côtés du gouvernement fédéral. Un moyen pour eux de redonner une place aux Amharas sur la scène politique et de mettre la main sur des territoires tigréens, revendiqués de longue date. Une partie de la région est dévastée, la population amhara est exsangue, mais l'accord de paix de Pretoria de 2022 qui met fin au conflit meurtrier (600 000 morts) les laisse de côté. Un profond sentiment de trahison se répand alors, alimenté par les discours des nationalistes amharas.

Un événement va mettre le feu aux poudres : la tentative du gouvernement, en 2023, de démanteler les forces spéciales régionales, branche locale de l'armée, considérées en Amhara comme la dernière ligne de défense de la communauté dans un contexte de massacres interethniques. Les Fano eux-mêmes ont été accusés de nettoyage ethnique au Tigré. En un rien de temps, des milliers de combattants amharas issus des forces spéciales prennent le maquis et rejoignent les Fano. La révolte s'étend à toute la région, et des raids visent plusieurs villes régionales, comme Gondar, ancienne capitale impériale, et Lalibela.

Pour écraser l'insurrection et briser le soutien de la population, les forces fédérales envoyées par Addis-Abeba multiplient les bombardements sur les civils amharas, ainsi que les arrestations arbitraires et les violences sexuelles. Des exactions qui poussent chaque jour une génération de jeunes, sans avenir dans une région économiquement détruite, à rejoindre les rangs des Fano, alimentant une insurrection qui ne cesse de s'étendre.

Aujourd'hui, la situation en Amhara est chaotique et 2,3 millions de personnes ont besoin d'aide humanitaire immédiate. Les Fano sont devenus maîtres de vastes territoires ruraux, coupés du monde par le gouvernement qui interdit l'accès aux journalistes et entrave l'aide humanitaire, régulièrement prise pour cible dans les combats.

J'ai parcouru, en mai 2025, ces terres rebelles dans les montagnes du Nord Wollo, l'une des dix zones de l'Amhara, pour documenter ce conflit oublié qui a déjà fait des milliers de victimes.

Robin Tutenges

Robin Tutenges

Fano's Kingdom



Robin Tutenges

Hors Format

Fano's Kingdom

The highlands of northwestern Ethiopia are currently being ravaged by one of the world's least visible wars. Since 2023, an insurrection led by nationalists from the second biggest ethnic group in the country, the Amhara, has seized large swaths of the region of the same name. The local armed militia, known as "Fano", claim to be defending their community against the violence of the federal government and neighboring ethnic groups.

A natural fortress with summits rising over 4,000 meters, the Amhara region is the historic cradle of the earliest Ethiopian kingdoms. Having long been a political and religious center, it allowed the Amhara community to occupy a central position until the end of the 20th century. Years of political reform then gradually marginalized them. With the breakdown of law and order and increased interethnic violence, tensions grew, leading to the rise of local militias like Fano.

When the Tigray war broke out in 2020, Fano fought alongside the federal government. This was a way for them to reinforce the Amhara's political position and to take control of Tigrayan territories they had long laid claim to. By the time a peace agreement was signed in 2022, ending the bloody conflict (600,000 dead), the Amhara population had suffered a great deal and part of the region was devastated. However, the peace agreement sidelined the Amhara community, which led to a deep sense of betrayal, fueled by the rhetoric of Amhara nationalists.

One event then set the powder keg ablaze: in 2023, the government attempted to dismantle the regional special forces, local branches of the army. In Amhara, these are considered to be the community's last line of defense in a context of inter-ethnic massacres. Fano itself has been accused of ethnic cleansing in Tigray. Very quickly, thousands of Amhara combatants from the special forces decided to join Fano. The revolt spread throughout the whole region and raids were carried out against several cities, such as Gondar, the former imperial capital, and Lalibela.

To crush the insurrection and break public support for it, the federal forces sent by Addis-Abeba have conducted numerous bombing raids on Amhara civilians, carried out arbitrary arrests and committed acts of sexual violence. These abuses are pushing a generation of young people, who have no future in a region that has been destroyed economically, to join the ranks of Fano every day, fueling an insurrection that continues to spread.

Today, the situation in Amhara is chaotic and 2.3 million people are in urgent need of humanitarian assistance. Fano have taken control of vast rural territories, cut off from the world by the government who do not allow journalists to enter and have held up the delivery of humanitarian assistance, which has regularly been targeted during the fighting.

In May 2025, I travelled through the rebel-held lands in the mountains of North Wollo, one of the ten zones within the Amhara region, to document this forgotten conflict that has already claimed thousands of lives.

Robin Tutenges



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais

du samedi 29 août au dimanche 13 septembre

10am to 8pm

ENTRÉE LIBRE

CAPTIONS

#1

Members of the Fano militia gather on the heights of the Lasta mountains, one of the centers of the insurgency that is sweeping through the Amhara region of Ethiopia. Down below, federal forces have taken up a defensive position in the historic city of Lalibela which used to attract thousands of tourists.

May 12, 2025.

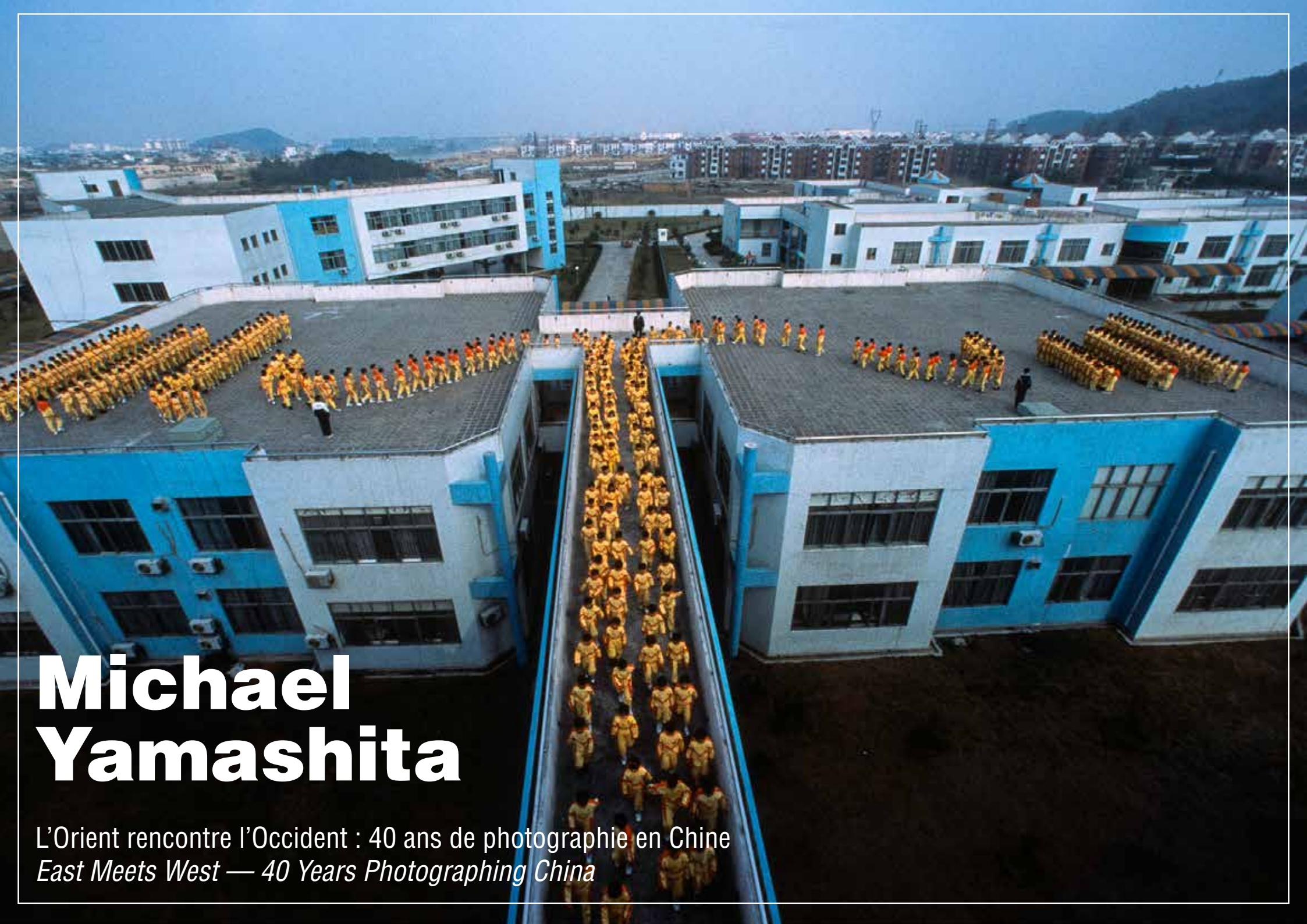
© Robin Tutenges / Hors Format

#2

Fano leaders in a village restaurant play checkers using sorghum beer bottle tops. They are among the 15 000 members of the regional special forces who joined the militia after the government attempted to dismantle their unit. They brought their weapons and their military experience, which has helped to strengthen the movement.

North Wollo, Amhara region, Ethiopia, May 8, 2025.

© Robin Tutenges / Hors Format



Michael Yamashita

L'Orient rencontre l'Occident : 40 ans de photographie en Chine
East Meets West — 40 Years Photographing China

Michael Yamashita



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre
10h à 20h
ENTRÉE LIBRE

LÉGENDES

#1

Les élèves de la prestigieuse école privée Guangdong Country Garden regagnent leurs salles de classe après la gymnastique matinale sur le toit de l'école.
Province du Guangdong, Chine, 1995.
© Michael Yamashita

#2

Des piments rouges sont étalés au soleil près de la Grande Muraille de la dynastie Han, à la frontière de la Mongolie intérieure. La Muraille Han a été construite au II^e siècle av. J.-C. pour protéger la Route de la soie.
Province du Ningxia, Chine, 2002.
© Michael Yamashita

L'Orient rencontre l'Occident : 40 ans de photographie en Chine

Je n'oublierai jamais mon premier voyage en Chine : c'était en 1982, alors que le pays commençait tout juste à s'ouvrir au monde. J'avais été invité à participer à un «fam trip», un voyage de familiarisation, où j'étais le seul photographe parmi un groupe de journalistes américains spécialisés dans le tourisme. Nous sommes arrivés à Shanghai, avons visité le Bund, quartier datant de l'époque coloniale, et séjourné à l'hôtel Peace, qui était alors le seul établissement qui accueillait les étrangers. De là, nous nous sommes rendus à Nankin pour admirer ses célèbres ponts, puis à Suzhou pour une croisière sur le Grand Canal, avant de gagner Hangzhou pour une promenade autour du lac de l'Ouest. Nous avons vu les jardins de Yangzhou et découvert l'acupuncture et la médecine traditionnelle à Wuxi. Nous avons visité des écoles, des usines, des communes, et nous nous déplaçons partout à vélo. J'ai assisté pour la première fois à un opéra chinois et goûté à la véritable cuisine chinoise : le poulet du mendiant du Jiangsu, les raviolis de Shanghai et le canard laqué de Pékin. Enfin, nous sommes arrivés à Pékin pour voir le Grand Palais, les tombeaux des Ming et la Grande Muraille ; autant de lieux que j'allais revisiter à maintes reprises au cours des quarante années suivantes. Partout où nous allions, nous étions accueillis par des foules vêtues uniformément de gris, de vert ou de bleu. L'intérêt qu'ils nous portaient égalait notre curiosité à leur égard, ce qui rendait la photographie

spontanée difficile. Néanmoins, les sourires amicaux et la curiosité des habitants m'ont conquis. En tant qu'Américain d'origine asiatique, je me sentais proche du peuple chinois et je souhaitais partager mes découvertes avec le monde entier.

D'autres missions en Chine ont suivi, notamment dans l'une des provinces les plus reculées du pays, le Guizhou, pour un projet de livre sur la Longue Marche, où j'ai fait la connaissance des minorités Hmong et Yi, des communautés qui allaient devenir des thèmes centraux de mon travail. Cette initiation à la vie rurale chinoise n'a fait qu'attiser ma passion. Puis, lors d'une expédition *National Geographic* de six mois le long du Mékong, je me suis rendu à la source du fleuve, à près de 5000 mètres d'altitude dans le Qinghai, sur le plateau tibétain, et j'ai suivi son cours jusqu'à la frontière avec le Laos, dans la province du Yunnan. Durant cette exploration approfondie et inédite de la Chine, nous avons loué des chevaux pour traverser les prairies enneigées en direction de la source du fleuve au Qinghai, mais nous avons dû faire demi-tour à la frontière tibétaine en raison du climat politique. Obtenir l'autorisation de photographier cet endroit s'est avéré long et compliqué, et finalement impossible. Pourtant, mes moments les plus heureux et mes meilleurs travaux sont nés de l'exploration de cette région rurale et reculée de la Chine, où les traditions et la culture continuaient de prospérer malgré une urbanisation rapide. Mon reportage suivant s'est concentré

sur la modernisation de la Chine, en particulier le long de sa « Côte d'Or » : Hong Kong, Shenzhen, Zhuhai et Guangzhou (Canton).

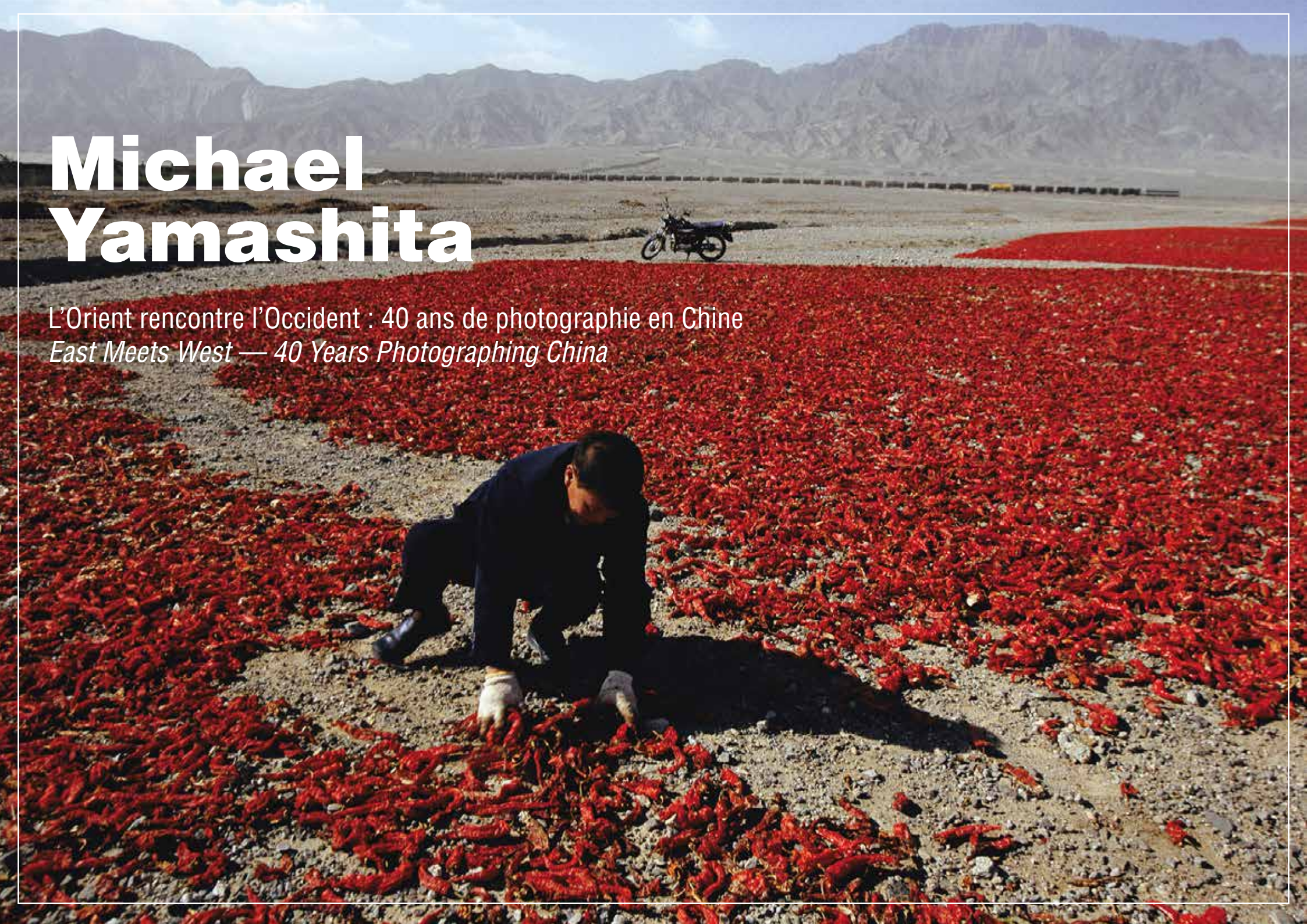
À la fin des années 1990, j'ai lancé un projet consacré à Marco Polo, dont les voyages ont révolutionné la perception de l'Asie par les Européens. J'ai passé trois ans à rechercher les lieux qu'il décrivait et qui conservaient encore des vestiges de ce passé lointain. Ce projet a consolidé ma réputation de spécialiste de la Chine. Au cours des vingt années qui ont suivi, je suis devenu le principal correspondant du *National Geographic* pour la Chine et j'en suis rapidement arrivé à travailler au moins six mois par an dans ce pays. Je considérais la Chine comme l'endroit le plus fascinant du monde, et je me suis consacré à faire connaître ses histoires à travers le magazine. Ce fut la meilleure décision de ma carrière de photographe.

Je réalise aujourd'hui que mes photographies constituent de rares témoignages visuels du passé, alors que la Chine avance à grands pas vers l'avenir. En 2015, mon souhait de les préserver s'est concrétisé lorsque la Fondation Reignwood a accepté d'archiver ma collection sur la Chine et de créer un musée afin que mes photographies puissent être vues par le public chinois. Et je suis fier et heureux que mon travail soit désormais accessible à un public encore plus large, tant en Chine que dans le reste du monde, y compris ici à Perpignan.

Michael Yamashita

Michael Yamashita

L'Orient rencontre l'Occident : 40 ans de photographie en Chine
East Meets West — 40 Years Photographing China



East Meets West 40 Years Photographing China

I will never forget my first trip to China – it was in 1982, just as the country was beginning to open up to the world. I was invited on a ‘fam trip’ - a familiarization tour – as the only photographer in a group of American travel journalists. We arrived in Shanghai, toured the colonial-era Bund and stayed at the Peace Hotel - then the only accommodation available for foreigners. From there, we headed to Nanjing to see its famous bridges, then on to Suzhou for a cruise down the Grand Canal and to Hangzhou for a walk around West Lake. We visited Yangzhou’s gardens and experienced acupuncture and traditional medicine in Wuxi. We toured schools, factories, and communes, and rode bicycles everywhere. I watched Chinese opera for the first time and sampled real Chinese cuisine - Jiangsu “beggars” chicken, Shanghai dumplings and Beijing duck. Finally, we arrived in Beijing to see the Grand Palace, the Ming tombs, and the Great Wall - all subjects I would revisit many times over the next 40 years. At each location, we were met by crowds dressed uniformly in gray, green, or blue. Their interest in us matched our curiosity about them, making candid photography a challenge. Nevertheless, the locals’ friendly smiles and curiosity captivated me. As an Asian-American, I felt a kinship with the Chinese people and wanted to share my discoveries there with the world.

More assignments in China followed, including working in one of China’s most remote provinces - Guizhou - for a book project on the Long March, where I got to know the Hmong and Yi minorities, groups that would become key subjects of my work. This introduction to Chinese rural life further ignited my passion. Next, on a six-month *National Geographic* expedition following the Mekong River, I traveled to the river’s source, 16,000 feet high in Qinghai on the Tibetan Plateau,

and traced its course to the border with Laos in Yunnan Province. On this unprecedented in-depth exploration of China, we hired horses to cross snow-covered grasslands toward the river’s source in Qinghai but were turned back at the Tibet border due to the political climate. Getting permission to photograph here was complicated and lengthy, and ultimately fruitless. Nevertheless, my happiest times and best work came from exploring this remote, rural part of China, where traditions and culture still thrived amid rapid urbanization. My next coverage focused on China’s modernization, especially along its “Gold Coast” - Hong Kong, Shenzhen, Zhuhai, and Guangzhou.

In the late 90s, I initiated a project about Marco Polo, whose travels revolutionized European understanding of Asia. I spent three years finding locations he described that still held remnants of the distant past. This project cemented my reputation as a China specialist. For the next 20 years, I became *National Geographic*’s primary storyteller on China and was soon spending at least six months each year working in the country. I believed China was the most fascinating place on earth and dedicated myself to sharing its stories through the magazine. It was the best decision of my photographic career.

I now realize that my photographs are rare visual records of the past amidst China’s swift march toward the future. In 2015, my hope to preserve them was realized when the Reignwood Foundation agreed to archive my China Collection and establish a museum so that my photographs could be shared with Chinese audiences. And I’m proud and happy that my work is now accessible to even more audiences in both China and the rest of the world, including here in Perpignan.

Michael Yamashita

Michael Yamashita



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais
Saturday, August 29 to Sunday, September 13
10am to 8pm
[FREE ADMISSION](#)

CAPTIONS

#1

Students at the elite private school, Guangdong Country Garden, return to classrooms after morning exercises on the school’s rooftop. Guangdong Province, China, 1995.
© Michael Yamashita

#2

Red chili peppers are spread out to dry near the Han Dynasty Great Wall along the border of Inner Mongolia. The Han Wall was built to protect the Silk Road in the 2nd century BC. Ningxia Province, China, 2002.
© Michael Yamashita



Mohammad Yassine

Liban : La guerre de trop
Lebanon: One War Too Many

Mohammad Yassine

L'Orient-Le Jour



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais

du samedi 29 août au dimanche 13 septembre

10h à 20h

ENTRÉE LIBRE

Liban La guerre de trop

Depuis dix-sept ans, Mohammad Yassine photographie le Liban pour *L'Orient-Le Jour*, un pays en équilibre instable, suspendu entre beauté et effondrement, quotidien et catastrophe. À la rédaction, on le surnomme « la comète » pour sa rapidité fulgurante, mais aussi pour cette présence lumineuse, partout où il passe.

Le 2 mars 2026, une nouvelle guerre éclate. Une guerre de plus. La guerre de trop. Le Hezbollah ouvre un front contre Israël, en soutien au régime iranien, entraînant le Liban dans un conflit dont il ne voulait pas. L'armée israélienne riposte par des bombardements massifs, jusque dans les quartiers du centre de Beyrouth. On dénombre 2 167 morts et 7 061 blessés en sept semaines, mais aussi un million de déplacés, soit près d'un habitant sur cinq. Derrière son objectif, Mohammed Yassine saisit l'intensité des frappes, la violence des destructions, la douleur des déplacés, le dévouement des secouristes. Il s'attarde aussi sur ce qui persiste quand tout vacille : le regard d'une grand-mère, un enfant qui continue de jouer, une béquille debout au milieu du désastre.

Ses images ne cherchent ni le spectaculaire ni l'héroïsme. Elles tentent de dire ce que les mots, parfois, n'arrivent plus à exprimer. Et posent une question vertigineuse : combien de fois un pays peut-il survivre à sa propre histoire ?

Rima Abdul-Malak,
Directrice de *L'Orient-Le Jour*

LÉGENDES

#1

Un immeuble touché par un bombardement israélien dans le quartier de Jnah. Beyrouth, Liban, 31 mars 2026.

© Mohammad Yassine / *L'Orient-Le Jour*

#2

Une femme en pleurs lors des funérailles d'agents de la sécurité de l'État tués la veille dans un bombardement israélien à Nabatiyé. Saïda, Sud-Liban, 11 avril 2026.

© Mohammad Yassine / *L'Orient-Le Jour*

Mohammad Yassine

Liban : La guerre de trop
Lebanon: One War Too Many



Mohammad Yassine

L'Orient-Le Jour

Lebanon: One War Too Many

For seventeen years, Mohammad Yassine has been taking photographs of Lebanon for *L'Orient-Le Jour*, capturing the country's beauty and instability, its day-to-day lives and its disasters. In the newsroom he is known as "the comet" because of his lightening speed, but also because of his radiant presence wherever he goes.

On March 2, 2026, a new war broke out. Yet another war. One war too many. Hezbollah's offensive against Israel, in support of the Iranian regime, dragged Lebanon into a conflict that it did not want. The Israeli army responded with a massive bombing campaign, even targeting neighborhoods in central Beirut. Within seven weeks, 2,167 people had been killed, 7,061 had been injured, and a million people – a fifth of the population – had been displaced.

Mohammad Yassine captures the intensity of the airstrikes, the violence of the destruction, the pain of the displaced and the dedication of the rescue workers. He also focuses on the things that remain when everything is coming apart: a grandmother's face, a child who continues to play, a crutch still standing in the middle of the destruction.

His photos do not look for the spectacular or the heroic. They try to say things that words are sometimes no longer able to express. And they ask a chilling question: how often can a country survive its own history?

Rima Abdul-Malak,
Executive Director of *L'Orient-Le Jour*



COUVENT DES MINIMES

18 rue François Rabelais

Saturday, August 29 to Sunday, September 13

10am to 8pm

FREE ADMISSION

CAPTIONS

#1

A building is hit by an Israeli airstrike in the Jnah neighborhood.

Beirut, Lebanon, March 31, 2026.

© Mohammad Yassine / *L'Orient-Le Jour*

#2

A woman cries at the funeral of state security agents killed the day before in an Israeli bomb attack in Nabatiyeh.

Saida, South Lebanon, April 11, 2026.

© Mohammad Yassine / *L'Orient-Le Jour*

International Daily Press



Presse quotidienne internationale

International Daily Press

Les journaux quotidiens internationaux s'exposent et concourent pour le Visa d'or de la Presse Quotidienne 2026.

International daily newspapers are exhibiting and competing for the 2026 Visa d'or Daily Press Award.

CONTACT: dailypress@2e-bureau.com



CCI PYRÉNÉES-ORIENTALES

Quai Jean de Lattre de Tassigny
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre /
Saturday, August 29 to Sunday, September 13
10h à 20h / 10am to 8pm
ENTRÉE LIBRE FREE ADMISSION

AFTONBLADET

Suède/Sweden
Photographe/Photographer: **Magnus Wennmann**
Directeur photo/Picture Editor: **Mats Strand**

BERLINGSKE

Danemark/Denmark
Photographe/Photographer: **Søren Bidstrup**
Directeur photo/Picture Editor: **Søren Lorenzen**

CNN.com

États-Unis/USA
Photographe/Photographer: **Carol Guzy**
Directeur photo/Picture Editor: **Brett Roegiers**

DE MORGEN

Belgique/Belgium
Photographe/Photographer: **Maciej Stanik**
Directeur photo/Picture Editor: **Jorne Daems**

DIE WELT

Allemagne/Germany
Photographe/Photographer: **Marlene Gawrisch**
Directeurs photo/Picture Editors: **Barbara Schöning & Stefan A. Runner**

DNEVNIK

Slovénie/Slovenia
Photographe/Photographer: **Bojan Velikonja**
Directeur photo/Picture Editor: **Luka Cjuha**

FRANKFURTER ALLGEMEINE ZEITUNG

Allemagne/Germany
Photographe/photographer: **Lucas Bäumi**
Directeur photo/Picture Editor: **Henner Flohr**

HELSINGIN SANOMAT

Finlande/Finland
Photographe/Photographer: **Erfan Kouchari**
Directeur photo/Picture Editor: **Markku Niskanen**

L'ÉQUIPE

France
Photographe/Photographer: **Samson Otieno**
Directeur photo/Picture Editor: **François Gille**

LA CROIX

France
Photographe/Photographer: **Cyril Chigot**
Directrice photo/Picture Editor: **Isabelle de Lagasnerie**

LA PROVENCE

France
Photographe/Photographer: **Gilles Bader**
Directeurs photo/Picture Editors: **Nicolas Vallauri / Audrey Cintas**

LA VANGUARDIA

Espagne/Spain
Photographe/Photographer: **Mané Espinosa**
Directeur photo/Picture Editor: **Xavier Cervera**

LE FIGARO

France
Photographe/Photographer: **Antoni Lallican**
Directeur photo/Picture Editor: **Adrien Guilloteau**

LE MONDE

France
Photographe/Photographer: **Adrienne Surprenant**
Directrice photo/Picture Editor: **Pauline Eiferman**

LE PARISIEN

France
Photographe/Photographer: **Olivier Arandel**
Directrice photo/Picture Editor: **Aurélien Audureau**

LIBÉRATION

France
Photographe/Photographer: **Juliette Pavy**
Directeur photo/Picture Editor: **Lionel Charrier**

MÉDIAPART

France
Photographe/Photographer: **Arthur Larié**
Directrice photo/Picture Editor: **Lucie Weeger**

MÓN TERRASSA

Espagne/Spain
Photographe/Photographer: **Cristobal Castro**
Directeur photo/Picture Editor: **Vicenç Batalla**

NEUE ZÜRCHER ZEITUNG

Suisse/Switzerland
Photographe/Photographer: **Dominic Nahr**
Directeur photo/Picture Editor: **Gilles Steinmann**

NRC

Pays-Bas/Netherlands
Photographe/Photographer: **Dieuwertje Bravenboer**
Directrice photo/Picture Editor: **Nicole Robbers**

POLITIKEN

Danemark/Denmark
Photographe/Photographer: **Mads Nissen**
Directeur photo/Picture Editor: **Peter Hove Olesen**

THE GLOBE AND MAIL

Canada
Photographe/Photographer: **Goran Tomasevic**
Directrice photo/Picture Editor: **Solana Cain**

THE NEW YORK TIMES

États-Unis/USA
Photographe/Photographer: **Daniel Berehulak**
Directrice photo/Picture Editor: **Meaghan Looman**

THE TIMES

Royaume-Uni/UK
Photographe/Photographer: **Jack Hill**
Directeurs photos/Picture Editors: **Livia Bonadio & Mathew Fearn**

AFTONBLADET



© Magnus Wennmann / Aftonbladet

DIE WELT



© Marlene Gawtisch pour/for Die Welt

LaProvence.



© Gilles Bader / La Provence

Berlingske



© Søren Bidstrup / Berlingske

**THE
GLOBE
AND
MAIL**



© Goran Tomasevic / The Globe and Mail

L'ÉQUIPE



© Samson Otieno / L'Équipe

Le Monde



© Adrienne Surprenant / MYOP pour/for Le Monde

MEDIAPART



© Arthur Larié pour/for Mediapart

LE FIGARO



© Antoni Lallican pour/for Le Figaro



© Cristóbal Castro / Món Terrassa

HELSINGIN SANOMAT



© Erfan Kouchari pour/for Helsingin Sanomat

The New York Times



© Daniel Berehulak / The New York Times

Neue Zürcher Zeitung



© Dominic Nahr / NZZ

nrc



© Dieuwertje Bravenboer pour/for NRC

Libération



© Juliette Pavy / Hors Format pour/for Libération

THE TIMES



© Jack Hill / The Times

DeMorgen.



© Maciej Stanik / De Morgen

DNEVNIK



© Bojan Velikonja pour/for Dnevnik

LA CROIX



© Cyril Chigot pour/for La Croix

Le Parisien



© Olivier Arandel / Le Parisien

CNN



© Carol Guzy pour/for CNN

Frankfurter Allgemeine ZEITUNG FÜR DEUTSCHLAND



© Lucas Bäuml / F.A.Z.

POLITIKEN



© Mads Nissen / Politiken



Le Figaro

La culture de la liberté depuis 1826

Le 15 janvier 1826, un nouveau journal paraît en France. Il s'appelle *Le Figaro*, il est « satirique, spirituel et batailleur », à l'instar du célèbre barbier de Beaumarchais à qui il doit son nom. Les soubresauts de l'Histoire le secouent, les régimes politiques successifs le menacent, les propriétaires passent... *Le Figaro*, fragilisé parfois, renaissant toujours, se transforme en quotidien et devient, au fil des décennies, un titre puissant et libre. Il choisit ses combats, défendant le capitaine Dreyfus, se sabordant en 1942 pour renaître en 1944. Il innove en publiant la première interview illustrée du général Boulanger en 1889. La photo vient de naître, *Le Figaro* l'adopte. Elle devient un pilier du quotidien puis des magazines.



LOGE DE MER

Place de la Loge

du samedi 29 août au dimanche 13 septembre / *Saturday, August*

29 to Sunday, September 13

10h à 20h / *10am to 8pm*

ENTRÉE LIBRE *FREE ADMISSION*

Le Figaro

Cultivating Freedom since 1826

On January 15, 1826, a new newspaper was launched in France. It was called *Le Figaro* - "satirical, witty and combative", much like Beaumarchais' famous barber from whom it took its name. Shaken by the upheavals of history, threatened by successive political regimes, its ownership changed hands. Though at times it was weakened, it always managed to recover. *Le Figaro* became a daily newspaper, and as the decades passed, it became a powerful and independent publication. It chose its battles, defending Captain Dreyfus, and voluntarily ceasing publication in 1942 only to be reborn in 1944. It introduced a new format by publishing an illustrated interview of General Boulanger in 1889. Photography had recently been invented and *Le Figaro* embraced it. It would become a key feature of the daily newspaper and later of its magazines.



Bourse de la nouvelle photographie urbaine

Depuis 2020, la Bourse de la nouvelle photographie urbaine, soutenue par **Google** en collaboration avec Dysturb et Visa pour l'Image, accompagne l'émergence d'une nouvelle génération de photographes. Chaque année, elle distingue des regards singuliers qui interrogent la ville, ses mutations, ses tensions et ses habitants. Cette exposition réunit les six lauréates et lauréats dont les travaux témoignent de la diversité des approches que peut prendre la photographie urbaine aujourd'hui.

Urban Newcomer Photographer's Grant

Since 2020, the Urban Newcomer Photographer's Grant, supported by **Google** in collaboration with Dysturb and Visa pour l'Image, has helped a new generation of photographers to emerge. Each year, the grant recognizes a unique perspective on the changes and challenges affecting urban environments and their inhabitants. This exhibition brings together the six previous grant recipients. Their work reflects the variety of approaches to urban photography that exist today.



CCI PYRÉNÉES-ORIENTALES

Quai Jean de Lattre de Tassigny
du samedi 29 août au dimanche 13 septembre /
Saturday, August 29 to Sunday, September 13
10h à 20h / 10am to 8pm
ENTRÉE LIBRE / FREE ADMISSION

Aïda Dahmani (2020), **Cebos Nalcakan** (2021), **Philémon Barbier** (2022),
Valentin Goppel (2023), **Lilas Lehanneur** (2024), **William Camargo** (2025).

© Aïda Dahmani



© Cebos Nalcakan



© Philémon Barbier



© William Camargo



© Valentin Goppel



© Lilas Lehanneur

Expositions Hors-les-murs

Casa de Cultura

Girona - Espagne/Spain

du 11 juin au 19 septembre 2026

June 11 to September 19, 2026

Jean-Pierre Laffont

Photographier en toute liberté / Photographer
Unchained

Sandra Calligaro

Afghanistan, à l'ombre des drapeaux blancs /
Afghanistan: In the Shadow of the White Flags



© Jean-Pierre Laffont



© Sandra Calligaro / item

Touring Exhibitions

Musée de Cerdagne

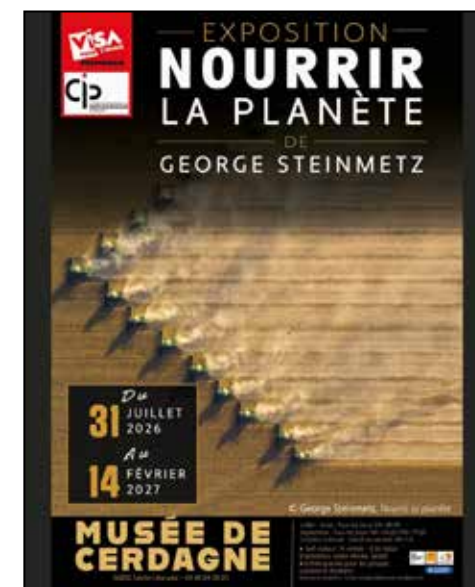
Sainte-Leocadie / Pyrénées-Orientales - France

du 31 juillet 2026 au 14 février 2027

July 31, 2026 to February 14, 2027

George Steinmetz

Nourrir la planète / Feed the Planet



Festival della Fotografia Etica

Lodi, Lombardia, Italie/Italy

du 26 septembre au 25 octobre 2026

September 26 to October 25, 2026

Deanne Fitzmaurice

Cœur de lion : l'histoire de Saleh
Lionheart: The Story of Saleh



© Deanne Fitzmaurice



38^e_{th}

**FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU PHOTOJOURNALISME**

*International
Festival
of Photojournalism*



**www.visapourlimage.com
[#visapourlimage2026](https://twitter.com/visapourlimage2026)**

2e BUREAU / 2e-bureau.com

Mise en page Valérie Bourgeois / 2e BUREAU